

# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec.

VOLUME XII

QUÉBEC FÉVRIER, 1931

N° 6

## Folle menace

**L**A mévente du blé a soulevé dans l'Ouest canadien une double crise: une crise économique et une crise de loyauté.

Nous savons tous en quoi consiste le malaise économique. Les agriculteurs de l'Ouest n'ont pas été capables de vendre leur blé, et, maintenant, ils l'écoulent à un prix dérisoire, bien en bas du coût de revient. Il en résulte une gêne très sérieuse qui a une grande répercussion dans l'Est même du Canada. Il se traduit chez nous en chômage surtout.

Cette crise économique a mis à l'épreuve la loyauté des nouveaux venus. Ces gens ont couru vers le Canada, attirés par une réclame tapageuse et insolite, pour venir vivre facilement et faire rapidement fortune. Pour un grand nombre d'entre eux, notre pays n'est qu'un lieu de pèlerinage d'où on revient avec des sacs de reliques d'or.

Seulement, la vie est la vie, au Canada comme ailleurs, dans l'Ouest comme dans l'Est: une chose que l'on gagne à la sueur de son front. Elle compte des beaux et des mauvais jours.

Un bon nombre de ceux qui sont venus ici pour faire fortune rapidement, *get rich quick*, comme on disait pendant la guerre, ne peuvent comprendre que la situation soit telle. Des revers ils n'en veulent point subir; c'est de l'argent et du bien-être qu'il leur faut. Ils ne connaissent rien de notre histoire et des sacrifices des anciens. Ils croient que le Canada s'est fait tout seul et qu'il est comme la fontaine que l'on découvre le long de la route; elle donne et nous n'avons qu'à puiser.

Aussi sont-ils profondément désappointés de ce qui arrive; la crise mondiale ne leur plaît pas. Si on ne leur donne pas le bonheur rêvé, ils veulent partir avec un morceau de notre Canada. Cela

ressemble plus à du chantage qu'à du raisonnement.

Le centre des mécontents paraît être la municipalité de Wilkie, Saskatchewan. Là vivent des agitateurs qui, après avoir organisé une affaire se lancent sur une autre. Parmi les principaux, un seul est né au Canada. Les autres nous viennent ou d'Angleterre ou des États-Unis.

Ils ont posé des conditions au Gouvernement fédéral et si on n'y convient, ils sont disposés, disent-ils, à se séparer du Canada et à organiser un Dominion coopératif.

\*

\* \*

Ils ne demandent pas beaucoup comme nous l'allons voir:

1° Que l'on fixe le prix du blé. Comme s'il était possible de fixer le prix du blé. Nous pouvons bien, par des mesures extraordinaires et extravagantes, fixer ce prix pour les habitants du Canada; mais que pouvons-nous en face du marché international? Croit-on à Wilkie que le Canada peut forcer l'Angleterre à payer notre blé deux fois plus cher que celui de l'Argentine?

En France on a voulu fixer le blé et le Gouvernement a été immédiatement renversé, parce qu'il était idiot de fixer à deux piastres le minot le blé que l'on pouvait se procurer à soixante sous.

2° L'abolition de la bourse des blés et l'établissement d'une coopérative comptant tous les producteurs de blé

On a peut-être raison de demander l'abolition de la bourse des blés; mais comment peut-on exiger du Gouvernement qu'il oblige tous les producteurs de blé à faire partie de la coopérative? Cela ressemblerait passablement au régime soviétique et notre pays n'est pas encore rendu si loin qu'il

tente de mener ainsi tout le monde par le bout du nez. En effet, si on oblige les agriculteurs à vendre leur blé à la coopérative, on devra aussi obliger les agriculteurs de l'Est à vendre leur bois à une coopérative qu'il faudra créer, car il y a crise aussi dans ce domaine.

Ce serait le régime des coopératives forcées. On peut s'en passer encore quelques années, croyons-nous.

3° La nationalisation du crédit et des ressources naturelles. Ces gens ont assurément l'air de croire qu'ils sont seuls sur la terre et, surtout, au Canada. Nous n'avons pas d'explications exactes de cette demande, mais elle ressemble au socialisme anglais, peut-être plus même.

4° L'assurance nationale de la récolte.

Et c'est cela. Une fois que l'on aura obtenu cela, on demandera au Gouvernement d'exiger de la terre qu'elle pousse également tous les ans; aux pêcheries qu'elles rendent toujours d'aussi bonnes pêches. Le Gouvernement commandera au soleil, à la sécheresse et aux pluies. Il y aura de la neige à date fixe et personne n'embourbera plus dans les chemins.

Nous ne sommes pas contre une assurance en ce sens; mais à condition que les producteurs en fassent les frais, comme nous faisons tous les frais de notre assurance-feu.

5° L'établissement d'une commission chargée de déterminer les relations qui doivent exister entre les prix des produits de la ferme et ceux des commodités achetées par les fermiers.

Nous avouons ici que nous ne voyons pas d'objection à ce bureau de statistiques, si on ne va pas plus loin. Si on va plus loin, d'autres catégories n'ont-ils pas le droit de demander la même chose? En tout cas, cette demande ne nous inquiète pas et qu'on y réponde d'une façon ou de l'autre, il y aura quelque chose de fait pour mettre plus d'ordre dans notre organisation économique.

\*

\* \*

Les Canadiens français habitant l'Ouest ne sont pas du mouvement. Ils viennent de le dire à leur réunion d'Alberta.

D'ailleurs, que gagneraient ces gens à continuer leur mouvement de sécession? Des embarras, et c'est tout. Si on les laissait partir comme cela avec un morceau de notre pays, où iraient-ils? Aux

Etats-Unis? La crise est plus forte que chez nous. Ils resteraient seuls? Mais ils ont besoin d'aide.

Ce sont des mots en l'air venant de gens ne connaissant pas l'histoire du Canada et n'étant pas pénétré de l'esprit canadien.

Le Canadien, comme on l'a dit en Alberta, il y a quelque temps, sait profiter des beaux jours; mais sait aussi endurer l'orage.

Thomas POULIN.

## Fanatisme et dévouement

**Q**N dit généralement qu'un homme est fanatique quand il outre un sentiment et se laisse entraîner par une passion au delà des limites que lui posent la raison humaine et la morale divine. Cependant, et quoi qu'il faille toujours prendre cette épithète en mauvaise part, il y a une distinction à faire; car, de même qu'il y a fagots et fagots, il y a fanatisme et fanatisme; car, l'un qui consiste à pousser à ses dernières conséquences une idée ou une affection, bonnes en elles-mêmes, l'autre qui n'est que l'opiniâtreté mise au service de l'erreur. Ce dernier, je n'ai pas besoin de le prouver, est doublement condamnable. Le premier, auquel s'abandonnent seules les âmes droites, mais trop vivement impressionnées, doit être blâmé aussi, bien que l'excellence des intentions paraisse quelquefois le justifier. Alors même qu'il n'est, pour ainsi dire, qu'une sublime exagération du bien, il n'en est pas moins un manque de sagesse, car en toutes choses il convient d'agir avec mesure. Une qualité qui passe certaines bornes peut devenir un défaut; une vertu mal réglée peut conduire même au crime. On en a vu des exemples, et je veux en rapporter un qui a pour lui l'autorité de l'histoire.

A l'époque où se passe notre drame, au XIV<sup>e</sup> siècle, il y avait, près de la montagne Sainte-Geneviève, dans la rue de la Fontaine-Brunehaut, une fort misérable boutique, où un homme âgé, nommé Joulu, exerçait la profession de parcheminier. Or, un soir de l'année 1364, qui fut, comme on le sait, la première du règne de Charles V, un garçon de quatorze ans à quinze ans, dont la mine éveillée et la physionomie intelligente contrastaient avec son teint hâve et déjà flétri, se tenait debout sur le seuil de cette boutique et dirigeait vers l'extrémité de la rue des regards qui trahissaient, par leur vivacité et leur obstination, l'impatience de l'attente. Cet enfant, c'était Saturnin, l'unique apprenti de maître Joulu.

Le patron que de trop fréquents chômages avaient réduit à un état voisin de l'indigence, était

parti dès le matin pour faire un suprême appel à quelques débiteurs récalcitrants, et c'était sur sa recette problématique que reposait tout l'espoir, non pas du dîner, car l'heure en était passée, mais du souper qui au moins en tiendrait lieu. Ainsi s'explique tout naturellement l'anxiété de Saturnin qui commençait à désespérer du retour de son maître, et par conséquent de l'arrivée de son souper. Mais il faut dire à sa louange que les dangers que pouvait courir maître Joulu causaient la plus vive de ces craintes, et que l'inquiétude dont son cœur était gros lui faisait presque oublier les douloureux tiraillements de son estomac. Au moyen âge, que l'on appelle quelquefois le bon vieux temps, il n'était pas prudent, passé une certaine heure, de se hasarder seul dans les rues de Paris, dont les malfaiteurs prenaient possession dès la fin du jour, et où les vols et les meurtres se commettaient avec une audace trop souvent impunie.

“ Allons, se dit Saturnin, dont l'estomac criait de plus en plus famine, il est dit que je ne souperai pas aujourd'hui. Je devrais m'y être accoutumé, car on ne fait pas grand'chère céans depuis que j'y suis; mais je m'aperçois que c'est une habitude malaisée à prendre. La faim me tord les entrailles, et je crois que je dévorerais le parchemin de maître Joulu! Mais comment se fait-il qu'à cette heure il ne soit pas encore rentré? Aurait-il fait rencontre de quelque tire-laine assez mal avisé pour s'attaquer à un homme qui n'a jamais le moindre carolus dans son escarcelle? Ce n'est pas possible; ces coupeurs de bourses sont trop madrés. Il aura plutôt pris place à la table de quelque joyeux compère, et plaise à Dieu qu'il en soit ainsi! Il me rapportera sans doute les reliefs du festin. Mais, en attendant, comment faire prendre patience à mon appétit? ”

Après s'être livré à ce monologue, l'enfant alla visiter pour la dixième fois la huche au pain dans tous ses coins et recoins. Mais bien décidément elle était vide, et les souris n'y eussent pas trouvé miette à grignoter. Plus désolé que surpris de l'inutilité de ses recherches, il se décida à fermer la boutique et il alla s'asseoir à une petite lucarne, pour en faire son poste d'observation et y guetter l'arrivée de maître Joulu.

En face de la bicoque du parcheminier demeurait, dans une maison de sévère apparence, un personnage de haute notoriété. Mathieu Barthas, médecin, ou plutôt *physicien* du roi, pour parler comme dans ce temps-là.

Barthas aimait son art avec passion. Quoique déjà fort savant pour son époque, il étudiait toujours. Il ambitionnait la gloire qui s'attache au nom d'un bienfaiteur de l'humanité, et, non content d'avoir élargi le cercle, alors très étroit, des connaissances médicales, il rêvait encore de plus importantes découvertes. Il avait deviné certains secrets qui n'en sont plus aujourd'hui, mais qui, complètement inconnus de son temps, devaient tenter l'esprit chercheur d'un homme comme lui.

Il était sur la trace d'une importante découverte qui devait renouveler la face du monde savant; il était arrivé le premier, de déduction en déduction, à soupçonner le système de la circulation du sang; mais il manquait de preuves positives, et l'autorité de sa parole, quelque respectée qu'elle fût, était insuffisante pour imposer une vérité si contraire à toutes les idées admises par ses contemporains. D'ailleurs, il conservait encore quelques doutes lui-même, et le moyen d'acquérir une preuve vivante qui confirmât irrécusablement ses conjectures était devenu sa pensée unique et le but principal de ses efforts. Ce désir le dominait au point qu'il croyait ne pouvoir en payer trop cher la satisfaction.

Du reste, Barthas était un homme d'une grande vertu et d'une grande piété. Il répandait en aumônes bien placées l'argent que prodiguaient les gentilshommes et le roi lui-même. Les pauvres, à qui jamais il ne refusait les secours de son art, le vénéraient et le comblaient de bénédictions; il était aussi renommé parmi eux pour sa charité qu'il l'était parmi les riches et les nobles pour son savoir.

Maintenant que nous connaissons le voisin du parcheminier, revenons un peu à Saturnin. De plus en plus inquiet et affamé, le pauvre enfant, tristement accoudé à la fenêtre, continuait à attendre maître Joulu, qui continuait à ne pas venir. Tout à coup il entendit des pas et aperçut au bout de la rue deux personnes qui s'avançaient; son cœur et son estomac tressaillirent d'aise. Mais, — nouvelle déception! — lorsque ces personnes se furent approchées davantage, il reconnut messire Barthas, qui rentrait chez lui en compagnie d'un pèlerin, dont il distingua parfaitement la robe à coquilles et le bourdon.

“ Ce pèlerin, pensa-t-il, est plus heureux que moi; il va souper, et mieux sans doute que je ne souperai jamais, car messire Barthas fait généreusement les honneurs de sa maison. ”

A la suite de cette dolente réflexion, une idée plus riante traversa comme un éclair le cerveau déjà creux de l'apprenti. Plus d'une fois il avait participé aux largesses du célèbre physicien; plus d'une fois il avait eu recours à lui en des occasions semblables, et il n'avait jamais été rebuté. Il savait par expérience que la cuisine du savant n'était pas plus fermée que sa bourse à ceux qui, pour se bien porter, ne manquaient que d'un morceau de pain. Il s'empressa donc de descendre de son observatoire; mais, quand il se trouva dans la rue, il n'y vit plus personne. Barthas et le pèlerin étaient déjà dans la maison.

Saturnin hésita un moment; puis aiguillonné par la faim, il alla résolument soulever le heurtoir du médecin et le laissa retomber de tout son poids sur la lourde porte garnie de clous du haut en bas. Le coup de marteau retentit avec une extrême sonorité dans l'intérieur de la maison. Néanmoins personne ne se présenta. L'enfant, après

quelques instants, réitéra son appel. On ne vint pas ouvrir. Il s'en retourna tout découragé et reprit sa place à la lucarne. Il y était depuis près de deux heures, livré aux pensées les plus amères, prêtant une oreille attentive au moindre bruit et espérant toujours voir arriver son patron, lorsque des plaintes inarticulées, des gémissements sourds, entrecoupés de cris aigus, des soupirs profonds, succédant à de lamentables exclamations, se firent entendre non loin de lui et absorbèrent son attention.

Saturnin n'était pas poltron; néanmoins, les bruits extraordinaires qu'il entendait avaient quelque chose de si terrifiant que la frayeur le saisit. Il resta muet, immobile; ses cheveux se dressèrent sur sa tête; il se sentit baigné de sueur. Il ne put comprendre aucun des mots décousus qui arrivaient jusqu'à lui, mais il crut ouïr deux voix différentes, dont l'une, saccadée et larmoyante, suppliait, et dont l'autre, ferme et rauque, impérieuse et terrible, refusait impitoyablement. Ces voix semblaient partir de la maison de Mathieu Barthas, et sans doute un crime venait d'être commis, mais par qui et contre qui? Bientôt une sorte de râle se fit seul entendre, puis tout rentra dans un silence aussi lugubre que celui de la mort.

Que faire? L'apprenti n'en savait rien. Il réfléchissait à cette étrange aventure et, glacé d'épouvante, n'osait faire un pas, quand une voix bien connue l'appela par son nom. C'était maître Joulu qui revenait enfin de sa tournée.

— Tiens, mon garçon, dit le parcheminier, voici quelques parisis que j'ai arrachés à grand'peine; va quérir à souper, si tu n'es pas tout à fait mort d'inanition. Je t'ai fait longtemps attendre, mais nous rattraperons le temps perdu. Sus! dépêchons, il n'est que temps de jouer des mandibules! Eh bien! qu'as-tu donc à me regarder de cet air effaré?

— Il est bien question de souper! répondit enfin l'enfant, qui eut toutes les peines du monde à desserrer les dents. Il vient de se passer ici quelque horrible événement.

— Ici? fit le parcheminier, qui devint blême.

— Quand je dis ici, pas chez vous, maître, mais à côté, chez l'excellent docteur Barthas. Un crime... un crime, vous dis-je.

— Tu me fais trembler, Saturnin; explique-toi... Allons, vite!

L'apprenti raconta tout ce qu'il savait; il est vrai qu'il ne savait pas grand'chose, mais ce peu était déjà beaucoup et annonçait quelque monstrueux attentat.

— Que pensez-vous de tout cela, maître? demanda Saturnin quand il eut achevé son récit.

— Je pense que, si j'avais pu prévoir une si affreuse nouvelle, au lieu de rentrer si tard, je ne serais pas rentré du tout.

— Et pourquoi, maître?

— Eh! parce que je n'aime guère à me trouver si près des endroits où l'on assassine les gens.

— Vous allez pourtant y rester, maître, et tout seul, s'il vous plaît!

— Mais s'il ne me plaît pas... Que veux-tu dire?

— Je dis que je m'en vais.

— Oh! non, Saturnin, ne va pas chercher à souper aujourd'hui; tu souperas deux fois demain, je te le promets.

— Mais il ne s'agit pas de souper...

— Et où veux-tu aller, malheureux enfant?

— A l'hôtel de la prévôté. Il faut que la justice soit prévenue de ce qui se passe.

— Saturnin, ne nous occupons que de nos affaires; cela ne nous regarde pas.

— Vous vous trompez, maître, cela regarde tous les honnêtes gens, et nous en sommes, n'est-ce pas? Ce pèlerin n'était, je le parierais, qu'un malfaiteur travesti, car ces mécréants-là prennent tous les déguisements, et il a mis à mort messire Barthas pour le voler.

— Eh bien! nous ne le ressusciterons pas.

— Hélas! non, mais il sera vengé. Rappelez-vous qu'il était, le digne physicien, la providence des pauvres et des affligés. Il vous a plus d'une fois obligé, maître, et moi-même j'ai éprouvé ses bontés. Il y aurait de la lâcheté, assurément, à rester tranquilles en face d'un pareil malheur, car sa mort est une calamité pour le pauvre peuple. Je cours informer la justice.

— Saturnin, mon cher petit Saturnin, reste, je t'en supplie; attends au jour. Veux-tu abandonner un vieillard sans défense? Je vais mourir de peur.

— Vous ne courez aucun danger, maître; au revoir!

— Va, tu es un ingrat!

— Je le deviendrais, si je tardais davantage."

Et, sans faire attention aux dernières supplications du vieux parcheminier, l'apprenti disparut. Fortifié par le sentiment du devoir, et d'ailleurs absolument dénué de monnaie, il parcourut sans crainte une foule de rues infestées de rôdeurs de nuit et de coupe-jarrets, et arriva tout essoufflé à l'hôtel de la prévôté, contigu au Palais de Justice. Nous le laisserons faire sa déposition à messire Jehan de Plaimpré, le prévôt de Paris, et nous jetterons pendant ce temps-là un coup d'oeil rétrospectif sur la conduite de Mathieu Barthas durant cette fatale journée.

Le médecin du roi était sorti, dans l'après-midi, pour aller accomplir ses dévotions dans l'église Sainte-Geneviève et ensuite faire sa promenade habituelle sur les boulevards extérieurs. Plusieurs personnes qui le rencontrèrent lui trouvèrent un air singulier. Une agitation étrange semblait le dominer, et il le trahissait, tantôt par des paroles incohérentes qu'il prononçait tout haut comme si elles lui eussent échappé, tantôt par des gestes, tantôt par la rapidité inaccoutumée de sa marche, qu'il ralentissait tout à coup. Un feu sombre sortait de ses yeux. On pouvait le prendre également ou pour un criminel qui méditait un noir forfait,

ou pour un homme de génie en travail de conception de quelque grande idée. Peut-être était-il à la fois l'un et l'autre.

Ce fut en proie à cette fièvre étrange qu'il rentra dans la ville. Il se dirigea vers le parvis de Saint-Jean-de-Latran. C'était là que se rendaient les pèlerins de passage à Paris. Ils y attendaient humblement que les bourgeois pieux et charitables vinssent leur offrir la table et le gîte, car la plupart faisaient voeu de ne vivre que d'aumônes pendant toute la durée de leur voyage.

Barthas se promena lentement dans les rangs pressés des pèlerins. Il en remarqua un qui avait la taille élevée, le port noble, la figure douce et belle. Il s'approcha de lui et lui offrit l'hospitalité, que le frère accepta sans prononcer une parole; un signe de croix fut sa réponse.

Il était déjà nuit; le docteur, accompagné de son nouvel hôte, regagna son domicile sans rencontrer personne dans les rues qu'il eut à traverser.

Le soir de cette même journée, à l'heure où tout le Paris de ce temps-là dormait, excepté les vieux savants penchés sur leurs livres ou sur leurs fourneaux, un grand bruit d'armes et de chevaux mit en émoi la rue de la Fontaine-Brunehaut. Messire Jehan de Plaimpré, guidé par Saturnin et suivi par six cavaliers et douze archers à pied, s'arrêtait devant la maison du médecin et faisait frapper violemment la porte. Mais il ne reçut aucune réponse. Les pertuisanes firent leur office contre cette porte obstinée; mais le vacarme ne servit à rien. Personne dans l'intérieur ne donnait signe de vie.

“Qu'on enfonce la porte!” ordonna le prévôt.

Les soldats allaient obéir, lorsque des pas se firent entendre dans la maison et qu'une voix s'écria :

“Qui est là?”

L'étonnement le plus profond se peignit sur la physionomie de chacun des assistants qui, croyant Barthas assassiné, venaient de reconnaître sa voix.

“Ouvrez, au nom du roi!” répondit le prévôt.

La porte roula sur ses gonds. Jehan de Plaimpré, ses gens et les voisins, y compris Joulu et Saturnin, entrèrent dans la cour de Mathieu Barthas.

“Quel motif pressant vous amène, messire? demanda celui-ci, visiblement inquiet.

— Nous cherchons, messire, un pèlerin à qui vous avez donné l'hospitalité, ce qui est oeuvre pie.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, sire prévôt; jamais pèlerin ne franchit le seuil de ma maison. Je ne m'occupe que de mes malades.”

Barthas était devenu pâle et tremblant, indices qui n'échappèrent pas au magistrat, non plus que l'altération subite de sa voix.

“Répondez simplement et franchement. Je vous demande où est le pèlerin.

— Il n'y a d'autre personne vivante en cette maison que votre serviteur.

— Hum! vivante... c'est possible!” fit le prévôt.

Puis, se tournant vers Saturnin :

“Approche, garçon, et dis à ce savant homme ce que tu sais.”

L'apprenti renouvela sa déposition, mais avec une répugnance marquée et une apparente incertitude favorable à Barthas.

“Ainsi, reprit le prévôt, vous niez avoir reçu, ce soir, sous votre toit, un pèlerin?”

— Oui, messire, je le nie absolument, et ne comprends pas...

— Vous ne comprenez pas, n'est-il pas vrai, que son bourdon se trouve là-bas, près de ce puits? Ah! ah! vous êtes pris, savant mais peu prévoyant docteur! Voyons, où est le pèlerin qui portait ce bourdon?”

Le physicien ne chercha plus à se défendre; la preuve était trop flagrante. Il courba la tête.

“Que la volonté de Dieu soit faite! dit-il en levant les yeux au ciel.

— Soyez sûr qu'elle se fera, dit le prévôt; mais il ne suffit pas de livrer le coupable, sire docteur, il faut aussi livrer la victime. Où l'avez-vous cachée?”

Barthas garda le silence. De grosses larmes roulaient sur ses joues.

“C'est bien, dit le prévôt, nous la trouverons nous-mêmes.”

Tandis que deux archers gardaient Barthas, messire Jehan de Plaimpré fit dans toute la maison de minutieuses perquisitions. Il trouva dans une cave le cadavre de l'infortuné pèlerin, que le docteur avait soumis tout vivant à ses expérimentations chirurgicales.

A cette nouvelle, les curieux rassemblés dans la rue se répandirent en cris d'indignation et de vengeance. Cette même foule qui, naguère, se serait prosternée devant lui, eût mis le coupable en pièces, si les soldats de la prévôté ne l'avaient préservé de sa fureur.

Barthas fut conduit à la Conciergerie sous bonne escorte, et jeté dans un cachot noir et humide, où il put méditer à loisir sur les vicissitudes humaines.

Son procès s'instruisit rapidement, car le crime était patent, les preuves accablantes et l'accusé ne pouvait nier l'évidence. Sa défense fut confiée à Pierre Gaudoy, homme d'un grand cœur et d'un grand talent, qui avait accepté là une tâche d'autant plus difficile que la victime appartenait à l'une des plus grandes familles de France. Le pèlerin était un Montauban.

Pierre Gaudoy, quoique jeune encore, était déjà renommé pour sa science et sa droiture; il devait être, un jour, une des lumières du barreau. Il eut à conférer longuement avec son illustre client, et il s'éprit bientôt pour lui d'une vive sympathie et d'une profonde admiration. Ces entretiens avaient pour lui tant de charme qu'il passait dans le cachot de Barthas des journées entières. A ceux qui

s'étonnaient de cet engouement et l'en ralliaient, il répondait :

— C'est un homme d'une si haute intelligence et d'un si haut génie ! Je donnerais ma vie volontiers pour sauver la sienne. C'est le fanatisme de la science qui l'a perdu ; car il n'a pas l'âme du criminel. Il a tué un homme, mais pour en sauver tant d'autres ! Certes, priver la société d'un si lumineux flambeau, ce serait se rendre coupable soi-même de lèse-humanité."

Le jour des débats arriva. Barthas fut calme, digne, résigné, chrétien. Qualifié d'assassin, il se redressa sous l'injure, et, levant la main vers le ciel :

— "Dieu sait, dit-il, si j'ai versé le sang humain pour le plaisir de tuer !"

Son avocat était aussi ému que lui. Il n'en prononça pas moins un des plus brillants plaidoyers qui se fussent entendus ; mais tous ses efforts furent inutiles. Barthas fut condamné "à être rompu vif et écartelé, comme atteint et convaincu de sacrilège, de meurtre et de traîtreuse hospitalité".

Le physicien de Charles V conserva tout son sang-froid en écoutant la sentence, mais son avocat s'évanouit. Dans un coin de la grand'chambre, pleuraient à chaudes larmes un vieillard et un enfant : c'étaient maître Joulu et son apprenti Saturnin.

L'exécution devait avoir lieu le lendemain matin.

Pierre Gaudoy demanda à passer le reste de cette journée auprès du condamné, ce qui lui fut octroyé. Il se rendit donc à la Conciergerie, d'où il ne sortit que le soir, enveloppé dans sa robe et la tête encapuchonnée à cause du froid et de l'humidité.

Le lendemain, le prévôt, accompagné d'un moine confesseur et du bourreau, pénétra dans le cachot pour remplir les suprêmes formalités ; mais il fut frappé de stupéfaction en n'y trouvant que Pierre Gaudoy, qui avait pris la place de Barthas, évadé à la faveur d'un costume complet d'avocat.

— "Qu'est-ce à dire ? fit Jehan de Plainpré ; vous moquez-vous de la justice, messire avocat ? Faites-vous métier de ravir au bourreau les têtes qui lui sont dévolues ?

— Que lui importe ? reprit Gaudoy, pourvu qu'il ne chaume pas. Si je lui en soustrais une, je lui en donne une autre en échange. Je ne vois pas qu'il ait à se plaindre.

— Ainsi vous savez ce qui vous attend ?

— Comment pourrais-je l'ignorer ? Je ne vous demande qu'une grâce, messire, c'est de hâter mon supplice ; ce sera l'abrégé d'autant. Je suis prêt, marchons ; qu'attendons-nous ?

— Vous êtes bien pressé ! Mais quelle idée saugrenue avez-vous eue là ?

— Barthas est un homme d'un talent immense, dont la vie est cent fois plus précieuse que la

mienne. Il est donc tout naturel que ce soit moi qui meure.

— Qui meure pour un assassin !

— Assassin ? soit ! Mais le problème de la circulation du sang n'en est pas moins résolu.

— Vous êtes un singulier homme, messire Gaudoy.

— Et vous un singulier prévôt, qui vous faites tant prier pour exécuter les sentences de la justice. Ça, marchons-nous ?

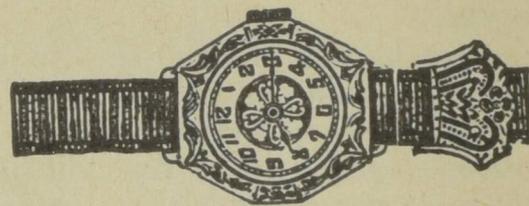
— Nous marcherons, s'il plaît au roi, que je vais consulter sur l'heure."

Ce disant, messire Plainpré sortit brusquement pour cacher une larme qu'il ne pouvait plus retenir, et qui aurait, selon lui, déshonoré son mâle visage. Ému au dernier point de la grandeur de l'âme de l'avocat, il se rendit aussitôt à l'hôtel Saint-Paul et informa le roi de l'héroïque sacrifice de Pierre Gaudoy. Intérieurement satisfait de l'évasion de son physicien, Charles V ordonna la mise en liberté immédiate du généreux avocat, auquel il sut gré de son dévouement.

Quant à Mathieu Barthas, après avoir voyagé en Hongrie et en Turquie, il finit ses jours dans l'étude et la prière, parmi les cénobites du Mont-Liban, expiant ainsi le crime auquel un amour aveugle et trop violent de la science l'avait fatalement conduit.

Quelle leçon tirer de cette histoire ? Qu'il faut se garder du fanatisme de la science. Mais surtout, la vraie conclusion, c'est qu'il n'est pas permis de faire le mal, même pour opérer un grand bien ; car la morale est absolue sous ce rapport et n'admet aucun calcul.

(*L'Ami des Enfants.*)



## MONTRES GRATIS

POUR DAMES ET MESSIEURS

Demandez 200 paquets de graisses ; quand vendus retournent \$12.00. Aussitôt vous recevrez cette prime à votre choix. Catalogue sur demande.

ALLEN NOUVEAUTÉS

St-Zacharie,

Québec.

— Quelles espèces de poules volez-vous de préférence ? demande-t-on à un type qui avait déjà été maintes fois condamné pour vol de poules.

— C'est très difficile à dire. Les blanches sont les plus faciles à prendre dans l'obscurité, mais les noires se cachent plus facilement une fois qu'on les a.

# Mémoires

## d'un . . . timbre !

**J'**ÉTAIS presque nouveau-né, frais, petit, gracieux, harmonieusement coloré, lorsqu'on me transporta de la fabrique, après les formalités nécessaires, à la poste de X.

X est mon pays ! Si vous saviez comme il est beau, mon pays !

Quel soleil, quelle flore, quelle richesse ! . . . C'est loin, bien loin de la France ; mais, vrai, croyez-moi, cela vaut le voyage. Vous verrez des palmiers, des orangers couverts de fruits, des arbres aux lianes sauvages, des oiseaux aux mille couleurs, des grands, des petits, la luciole éclairante des nuits. Ah ! qu'il est beau, mon pays !

Hélas ! à peine arrivé à la poste où je m'amusa à regarder le va-et-vient des hommes affairés et des femmes aux toilettes chamarrées, je fus acheté . . . et à vil prix.

Mon propriétaire était un gros monsieur au teint bronzé, planteur de café. Il me colla d'un air dédaigneux et distrait sur une large enveloppe, et je partis à destination de Paris.

C'est triste de quitter si jeune sa patrie . . .

Du voyage, je vous ferai grâce, il fut long et monotone. Avec multiple de mes confrères on me relégua à fond de cale, mais, que voulez-vous, nous avions au moins sur des voyageurs plus volumineux et plus en vue l'avantage d'être réfractaires au mal de mer.

Le plus pénible jusqu'à Paris, ce furent les coups de tampon dans lesquels les employés nerveux soulagent leur mauvaise humeur. Pan, pan... pan, sans souci de mes jolies couleurs ils tombent drus comme grêle, ces affreux cachets noirs. Heureusement pour moi, ma compagne, une large enveloppe offrant plus de surface, recevait presque tous les coups. Voyez-vous quels sont les avantages d'être petit !

Bref, j'arrivai à Paris sans que ma coquetterie eût vraiment par trop souffert.

— Tiens ! fit le concierge du bel immeuble dans lequel on m'introduisit, voilà un chic timbre sur la lettre du baron G., pas abîmé et en forme de triangle ; tu vois, Zoé ?

— Oui, opine Zoé en ajustant ses lunettes. V'là des nouvelles de la plantation du baron, t'as toujours un pourboire quand le courrier vient d'Amérique.

— Si le café donne, mais s'y ne donne pas, j'suis refait, dis donc la patronne !

Cette année-là, il faut croire que le café donnait, car le baron G. graissa la patte du concierge, parut enchanté du contenu de la lettre et me jeta, ainsi que l'enveloppe mutilée, dans la corbeille à papiers.

J'y aurais peut-être dormi longtemps, si un valet de chambre avisé n'avait eu l'idée de me ramasser en vidant la corbeille.

— En a-t-il une drôle de forme, celui-là, fit-il en m'examinant, je vais le garder, il amusera Rosine.

Et me voilà, en un tour de main, séparé de l'enveloppe ma compagne. J'en éprouve un peu de mélancolie . . . nous avons fait route ensemble, durant laquelle elle recevait les coups de tampon . . . à ma place . . . il faut de la reconnaissance dans la vie.

Elle gît là, en cent morceaux, et moi j'échappe à ce sort cruel uniquement parce que je suis original et joli Il en est souvent ainsi . . . le succès tient à des riens.

Oh ! succès, tout est relatif : je m'en allai dans une mansarde, au fond d'un tiroir, et, le soir, il me fallut faire les frais du rire moqueur de Rosine.

Je ne restai pas longtemps sous les toits.

Peu de jours après, le valet de chambre fut renvoyé. Il emballa fiévreusement ses affaires, moi y compris, et nous partîmes pour échouer chez un sympathique vieux savant.

Il s'entendit fort bien avec son nouveau domestique, et, au bout de quelques mois, Émile, mon maître, se hasarda à dire à son patron :

— Monsieur, j'ai trouvé un drôle de timbre chez le baron G., je n'en ai pas besoin, et s'il pouvait faire plaisir à Monsieur.

— Un timbre ! s'écria le vieux savant d'un air intéressé ; donnez, donnez.

Et me voilà examiné par toutes les coutures, tourné, retourné, palpé . . . C'était humiliant, mais il paraît que l'examen fut bon, car mon savant déclara d'un air satisfait :

— Mais oui, il a de la valeur ce timbre . . . très bien conservé . . . pour ainsi dire pas estampillé, ces timbres spéciaux tendront à disparaître d'ici peu . . . je l'ai déjà, mais le mien est moins bien, je vais l'échanger. Je vous le prends, mon ami, merci ; voilà cent francs.

Cent francs, c'était bien quelque chose ; et puis, mon nouveau propriétaire me maniait avec tant de soin, que je me crus vraiment un personnage et me gonflai d'orgueil. Hélas ! ma vie, pour être plus honorable, n'en resta pas moins très monotone . . . On me mit dans un précieux album, sous clé, et de temps en temps, seulement lorsqu'on me montrait à quelque philatéliste, je voyais le jour.

A quoi bon envier les hautes situations dans la vie ? souvent, bien souvent, elles ne nous soustraient pas à l'ennui.

Je vécus là dix ans . . . et j'y serais peut-être encore si le vieux savant ne s'était endormi du sommeil du juste, un beau soir d'automne, penché sur ses manuscrits.

Quelques jours après, la guerre de 1914 éclatait. Mon vieux maître ne laissait qu'une fille ma-

riée à un officier, et au bout de trois mois la malheureuse femme était veuve.

L'appartement fut fermé, je vécus longtemps dans l'obscurité et la poussière.

Enfin, je revis la jeune veuve, suivie de sa petite fille et de son petit garçon.

Ils étaient touchants tous les trois : la mère blotissant contre elle les chers petits, six ans et huit ans, comme pour se donner du courage avant de toucher à tous ces objets familiers, d'en détruire l'harmonie, de trier ces papiers, sacrilège obligatoire, mais combien douloureux, nécessité par la mort des proches.

C'est tout un passé que l'on arrache ainsi de son cœur. Chaque meuble porte en soi la valeur du souvenir que le deuil a consacré et rendu plus précieux.

Découvrant alors l'album où je me trouvais :

— Voilà la collection de timbres de ton grand-père, mon petit Paul ; il l'aimait bien... prends-la et garde-la.

Et je suis religieusement déposé, avec mes multiples confrères, dans les bras de l'enfant, trop étroits pour nous porter.

Comme il est touchant, lui aussi, cet enfant, dans son culte naissant du passé.

Nous atteignons ainsi un très modeste appartement, meublé pourtant avec goût, et je prends place dans le salon, sur un bahut ancien. C'est dans cette pièce que la mère se tenait le long du jour, penchée sur son aiguille. Je l'observais le soir, lorsque, grave et douce, elle luttait contre le sommeil envahissant et se raidissait pour garder ses yeux ouverts et ses mains actives jusqu'à l'aube.

Ah ! nous ne saurons jamais les détresses de la guerre à l'arrière.

C'est la gloire des veuves d'avoir souffert cette lutte âpre, longue, inconnu comme une guerre de tranchées après l'assaut du veuvage.

S'il est une situation dont ne peuvent se rendre compte que celles qui la vécurent, c'est bien celle-là !

Pour la veuve, vraiment veuve, peu de blessures sont épargnées.

Après avoir rendu un hommage convenable mais court à son cœur brisé pour une si noble cause, elle a senti peu à peu tomber sur elle l'indifférence.

Seule au foyer, elle a dû lutter contre des difficultés matérielles sans cesse grandissantes avec des ressources toujours diminuées.

Cumulant souvent le travail à l'intérieur, travail vulgaire auquel elle n'était pas habituée, avec des occupations à l'extérieur, la veuve va, vient, sans avoir souci de son besoin de pleurer en paix.

A l'inquiétude du pain de chaque jour qu'il faut assurer, s'ajoute la responsabilité morale de l'éducation des enfants... charge importante, faite pour deux, et que la mère doit mettre seule sur ses faibles épaules.

Insuffisante pour cette tâche écrasante, la veuve n'atteint parfois qu'imparfaitement le but poursuivi, et au lieu de trouver aide ou sympathie, elle ne rencontre souvent que la critique.

Passants, essayez-vous de comprendre le langage de cette femme ? Un mot de réconfort, d'encouragement, lui ferait du bien... le donnez-vous ? Pas souvent.

Peut-on vous en vouloir?... Non... Vous n'avez pas compris.

Parfois vous vous étonnez même que la veuve tourne ses regards vers le ciel... vous murmurez que sa piété est exagérée. Vous oubliez donc que cette femme doit se maintenir dans un équilibre moral difficile et périlleux : quoi d'étonnant qu'elle demande au Pilote divin, avec des accents farouches, de tenir le gouvernail, alors que la frêle embarcation risque d'aller à la dérive ?

Les enfants grandissaient. Paul avait quatorze ans à présent, et moi, toujours sur mon vieux bahut, j'espérais compter enfin des jours meilleurs pour ce trio qui m'était devenu cher.

Hélas ! un soir, je ne revis plus sous la lampe le profil émacié, et plusieurs semaines passèrent sans qu'on vint ouvrir la porte du modeste salon. Plus de mains délicates pour enlever la poussière de ma niche, plus de lumière, tout est mélancolique et sombre.

Un matin, cependant, Paul entra avec un monsieur à l'air préoccupé.

— Avec six mois de repos on la sauverait, vous comprenez, mon ami, je vous parle comme à un homme, mais votre mère m'a confié ses difficultés matérielles ; or, si elle reprend son travail, elle est perdue.

— Merci, docteur.

Et après avoir congédié le médecin, Paul vint s'asseoir dans la vieille bergère et se mit à songer. Il resta là longtemps... puis, tout à coup, pris d'une inspiration subite, il se leva, s'approcha du bahut, prit l'album de timbres dans ses bras, et brusquement, nous serrant contre lui, mes compagnons et moi, descendit l'escalier.

Nous sentions les battements précipités de son cœur tandis qu'il se faufilait à travers les rues.

Enfin, nous arrivâmes en face d'un magasin bien éclairé, et je vis avec stupeur quantité d'autres timbres qui semblaient bien plus jolis que moi.

C'est toujours vexant de constater son infériorité physique... et même morale, car, ô stupeur, je me sentais devenir jaloux.

Paul s'approcha d'un monsieur fort affairé dans le magasin, échangea quelques mots avec lui, arracha de sa poitrine le précieux album et le lui remit.

Alors, avec des regards connaisseurs, le monsieur affairé nous examina, et s'arrêtant sur moi :

— Celui-ci présente actuellement une réelle valeur.

Puis, se dirigeant vers un autre personnage assis à l'extrémité du magasin :

— Voyez donc : n'est-ce pas un de ceux que vous cherchiez ?

Et ce furent des propos à voix basse, dont j'entendais seulement quelques bribes :

— Oui, à ce petit jeune homme. Très intéressant... Non, ce n'est pas assez, il vaut plus que cela, état neuf, série épuisée depuis longtemps, il a monté énormément à la dernière vente.

Nouveau silence, puis chuchotements durant lesquels je glisse et reglisse sous un index un peu épais enserré d'une grosse bague solitaire aux mille feux.

Paul, les yeux fixés sur les deux interlocuteurs, est en proie à une grande gêne. Ah ! la souffrance de celui qui entend le débat d'un souvenir sans prix à ses yeux, qui donc la comprend ?

Un sentiment d'ambition s'était emparé de moi, non pas dans un but personnel et bas comme tout à l'heure, mais dans un élan généreux, élevé : j'aurais voulu être beau, acheté très cher, courir le monde pour adoucir les angoisses de l'enfant et sauver la mère.

Courir le monde, oui, j'allais le faire, car le marché fut conclu à la satisfaction de tous, si je peux en juger par la somme remise à Paul.

Celui-ci, ému, jeta un dernier regard tendre sur

moi, puis repartit d'un pas précipité, comme il était venu, me laissant dans la boutique.

Mon nouveau propriétaire est Américain, et peu de temps après je fus rapatrié dans mon pays.

J'habite un livre magnifique, doré sur tranche, bien calfeutré au fond d'un confortable bureau.

Chaque jour je vois fumer, rire et compter des dollars autour de moi. Oh ! cela me change de mon séjour en France... mais, voyez-vous, malgré ma joie d'avoir retrouvé mon pays, car rien n'est doux comme la patrie, j'ai honte de n'être plus qu'un objet sinon de parade au moins de luxe. Je regrette le temps du salon fané et froid, car c'est en côtoyant la misère que j'ai pu me rendre utile, faire des heureux.

Il n'y a pas ici-bas de joie comparable à celle de semer un peu de bonheur sur sa route.

Y. LE BOURGEOIS.

(*La Maison.*)

---

## Encouragez nos annonceurs

---



LA MÉTHODE DE JADIS DE FAIRE BOUILLIR L'EAU D'ÉRABLE

## Notice sur l'anguille



L'ANGUILLE du St-Laurent n'a de supérieure nulle part, écrivait récemment un économiste français de passage au Canada. (1)

Les voyageurs de l'ancienne mère-patrie nous ont si peu habitués à la prodigalité de leurs compliments que cette bonne note mérite d'être signalée.

Grâce à un poisson gluant, couvert d'un enduit limoneux et verdâtre, et dont la forme hideuse rappelle celle du serpent, nous voilà sur le chemin de la réhabilitation.

Jusqu'ici on laissait aux petites gens et aux pauvres le soin de se nourrir d'anguilles. Le héron méprise les tanches. Quel Vatel aurait voulu offrir de ce plat sur une table bourgeoise? Sous cette peau visqueuse, comment soupçonner la délicatesse et la saveur de la chair? Et, puis, combien de gens croient encore que l'anguille, au milieu des algues où elle vit, fait sa pâture du corps des noyés. (2)

Notre anguille n'a sa supérieure nulle part, paraît-il.

Celles de Cayenne même, qui ont usé de l'électricité bien avant Franklin, ne lui sont pas comparables.

Le poisson qui nous vaut pareille aubaine mérite que l'on se donne la peine de lui crayonner un bout d'histoire. Que sa généalogie soit donc inscrite au livre d'or.

Il fut un temps où l'anguille, assez dédaignée aujourd'hui, comptait comme le principal aliment du Canada. C'était pour ainsi dire la manne dans le désert, "manne inconcevable, pour nous servir de l'expression d'un ancien missionnaire, qui se trouvait à toutes les portes, qui ne coûtait qu'à prendre et qui apportait avec soi tout son assaisonnement".

A part les Hurons et les Iroquois qui cultivent la terre pour y récolter le maïs et le petun, les autres aborigènes du Canada vivaient, de la façon la plus indolente du monde, des hasards de la chasse et de la pêche. Les forêts et les rivières abondaient en gibiers de toutes espèces, pourquoi se seraient-ils donnés le mal de remuer le sol pour y trouver une autre nourriture? Castors, ours, orignaux, outardes, canards, sarcelles, bécasses, bécassines, gelinottes, perdrix, tourtes, saumons, brochets, carpes, esturgeons, quels morceaux de roi!

(1) M. C. Denard, dans son rapport au président de la Chambre de Commerce de Paris (1888).

(2) C'est le congre qui a donné à notre anguille cette mauvaise réputation. Il paraît, en effet, que ce poisson vorace, aux crocs très développés, se jette sur le cadavre des noyés. Bory de St-Vincent, disséquant un des ces poissons, trouva trois doigts humains dans la cavité stomacale. De là la superstition populaire qui veut que notre anguille pacifique ait les mêmes appétits désordonnés que le congre.

Cependant, avec tant d'animaux, tant d'oiseaux et de poissons, les aborigènes auraient toujours crié famine aux approches de l'hiver si la nature ne leur eût donné, pendant les mois de septembre et d'octobre, comme une manne inépuisable.

Cette manne était l'anguille. Ce poisson donnait alors en si grande abondance qu'on aurait dit que les eaux en étaient couvertes. Un seul pêcheur en pouvait prendre pour sa part quarante, cinquante, soixante et soixante-dix milliers. (3)

Les aborigènes pêchaient l'anguille de deux façons, avec une nasse ou avec un harpon. Une nasse pouvait tenir cinq à six anguilles. Quand la mer était basse on plaçait cet engin sur le sable, dans un endroit écarté, en l'assujettissant fortement au sol de façon que la marée ne l'emportât point. De chaque côté de la nasse on élevait une muraille de cailloux roulis. L'anguille qui ne laisse jamais le fond de la rivière longéait cette chaîne perfide et venait tomber dans l'embûche qui lui était tendue. Selon les vents et les temps, on pouvait faire dans une seule marée jusqu'à trois cents prisonnières. Par une mer agitée ce genre de pêche était d'ordinaire toujours heureux; mais dans les temps de calme il fallait avoir recours au harpon. (4)

Le harpon était un instrument composé d'un long bâton, gros de trois doigts, au bout duquel on attachait un fer pointu. L'extrémité de cette pointe était garnie d'une petite fourche en bois façonnée de telle façon qu'elle s'ouvrait au moment où le poisson était gaffé pour se refermer de suite comme une forte tenaille.

Cette pêche au harpon ne se faisait que la nuit. Deux hommes s'embarquaient dans un canot. L'un se tenait à l'arrière avec son aviron, pendant que l'autre debout à la proue, harpon en main, guettait sa proie. La pince du canot, garnie d'un flambeau fait d'écorce de bouleau, éclairait la mer. L'anguille, attirée par cette lumière fantastique, était aussitôt dardée. On en prenait de la sorte des quantités prodigieuses. (5)

Une fois la pêche apportée à la cabane, les femmes coupaient la tête et la queue du poisson, l'ouvraient par le dos, le vidaient, puis après l'avoir lavé à grandes eaux, le pendaient à de longues perches jusqu'à ce que la fumée du wigwam l'eût rendu bien sec. L'anguille boucanée était accouplée par centaines à la fois dans de gros pâquets que l'on mettait de réserve pour l'hiver. L'anguille était avec l'original la seule nourriture des sauvages pendant six grands mois de l'année. (6)

Les peaux desséchées servaient à faire des courroies, ou encore les charlatans les employaient comme remède infailible contre les rhumes, les maux de gorge et les rhumatismes.

(3) *Relation* de 1660, p. 4.

(4) *Relation* de 1634, p. 44.

(5) *Relation* de 1634; *Voyages* de Hennepin (édition de 1698), pp. 230-231.

(6) *Relation* de 1624, et de 1670, passim.

Nos pères virent et comprirent l'importance de cette pêche merveilleuse. Pouvaient-ils négliger cette manne qui, suivant le P. Le Mercier surpassait tout ce qu'on n'en peut croire? (7) Ils empruntèrent aux indigènes leur pêche au flambeau, et l'expérience et l'industrie les y rendirent si savants, qu'en une seule nuit un ou deux hommes en pouvaient prendre des cinq et six milliers. (8) Ils firent aussi usage des nasses employées par les sauvages, en les perfectionnant.

Voici comment Charlevoix décrit cette dernière opération :

“ Dans l'étendue de terrain, qui couvre la haute marée, et qu'elle laisse à sec en se retirant, on dispose des coffres de distance, en distance, et on les appuie contre une palissade de claies d'osier, qui ne laisse aucun passage libre aux anguilles. De grands éperviers de même matière et de même structure sont enchassés par le bout le plus étroit dans ces coffres à l'autre extrémité, qui fort large, est adossée contre les clayes, sur lesquelles on met par intervalles des bouquets de verdure.

“ Lorsque le tout est couvert par la marée, les anguilles qui cherchent toujours les bords et que la verdure attire, se trouvent en grand nombre le long de la palissade, entrent dans les éperviers, qui les conduisent dans les prisons qu'on leur a préparées; et souvent d'une seule marée les coffres se trouvent remplis.”

La description que faisait le baron de Lahontan, une trentaine d'années auparavant, (9) ne diffère guère de celle de Charlevoix.

J'eus le plaisir, écrit-il, de voir faire la pêche des anguilles par les habitants qui sont établis depuis Québec jusqu'à quinze lieues au-dessus. Ils étendent des clayes à marée basse, jusqu'à l'endroit du fleuve où la marée s'est retirée. Cet espace demeurant alors à sec, ces clayes barrent et traversent tout le terrain desséché par la retraite de l'eau. Ils mettent entre les clayes, de distance à autre, des ruches, paniers, bouteux et bout de genièvres, qui demeurent en cet état-là trois mois de printemps et deux d'automne, sans qu'on soit obligé d'y toucher. Toutes les fois que la marée monte, les anguilles cherchent les bords du fleuve et les fonds plats, se traînent en foule vers ces lieux-là, et lorsque la marée se retire et qu'elles veulent garder le rivage, elles trouvent les clayes qui les empêchent de suivre le courant, les obligent à s'enfoncer dans ces engins qui en sont quelquefois si remplis qu'ils en rompent.”

Nos pêches modernes, avec leurs grandes ailes de chasse, ont été modelées sur ces engins primitifs.

Dans les premiers temps de l'établissement du pays, quand les gelées et les froids ruinaient d'un seul coup tous les travaux d'une année, les colons

n'avaient guère d'autres ressources, pendant des mois, que l'anguille cuite à toutes les sauces. (10)

Les indigènes n'avaient que deux façons d'apprêter l'anguille. Quand ils la voulaient manger fraîche, ils la faisaient griller au feu du wigwam. On a vu comment ils la préparaient pour leurs provisions d'hiver.

Les Français, experts dans l'art culinaire, la salèrent comme les harengs, la mirent en barriques et la conservaient ainsi dans toute sa bonté pendant une année entière. Ils la faisaient aussi fumer à la mode sauvage. Soit séchée au feu, soit salée elle était d'une excellente garde.

Les auteurs anciens qui ont écrit sur cette époque lointaine, ne tarissent pas d'éloges quand ils parlent de l'anguille du Canada. Elle est beaucoup plus grosse que celle de France, disent-ils. La nôtre vit dans les eaux bourbeuses et sa chair est fade, mais celle du Canada, sans cesse en mouvement dans des fleuves immenses aux ondes vives et courantes, fait un manger délicat. Lorsqu'on sait bien les apprêter, dit la Potherie, elles sont délicieuses. (11). Le sceptique Lahontan qui se piquait d'être un gourmet s'écrie: Elles sont merveilleuses en toutes sauces. (12) Charlevoix fait observer qu'à quelque sauce qu'on les mette, elles conservent toujours un goût sauvage, auquel on ne s'accoutume pas sans peine, mais il en rejette toute la faute sur les cuisiniers. La meilleure manière d'apprêter ce poisson, ajoute-t-il, est de le suspendre dans la cheminée et de l'y laisser cuire lentement dans sa peau. Cette peau se lève d'elle-même et tout l'huile s'écoule.

Ce genre de cuisson est encore pratiqué de nos jours et opère des merveilles. On a inventé depuis la matelote. On dit qu'une anguille écorchée toute vive, enfarinée et grillée sur braise n'est pas à dédaigner.

Il n'y a guère que le Chevalier de Baugy, aide de camp du gouverneur de Denonville en 1687, qui fasse la petite bouche devant ce plat de prince. Il faut dire aussi que de Baugy était un de ces petits officiers de parade, fat et pédant, tel que la France nous en envoya parfois, qui ne trouvaient rien de bon au Canada et qui avaient toujours la moue sur les lèvres.

“ Pour le poisson, il ne manque pas non plus, écrit-il, tout autre que nous n'en mangions en France, il n'est pas bon. Il y a ici une si grande quantité d'anguilles que l'on les fait manger aux cochons; elle sent beaucoup l'huile et ne vaut point celle de France.” C'est ce même dédaigneux qui écrivait dans une lettre confidentielle à son père, le 2 novembre 1682 :

“ Je t'ai parlé du conseil souverain; si tu voyais, tu ne pourrais pas t'empêcher de rire, car depuis le premier jusqu'au dernier des conseillers ils

(3) *Relation* de 1653. ...

(8) *Ibid.*

(9) En 1684.

(10) Parkman, *Old Regime in Canada*, p. 241.

(11) I, 183.

(12) I, 22.

ont plutôt la mine d'en être les ministres; ils pendent tous l'épée au côté n'ayant pas le moyen de s'acheter des robes; tout ce qu'ils ont de meilleur c'est l'appétit qui ne leur manque nullement; c'est un plaisir singulier de les voir à la table de M. le général; il semble qu'ils ont observé un jeûne de cinq ou six jours et qu'ils se rassassent pour autant. Tous les plus honnêtes sont des officiers qui sont venus avec des troupes et qui se sont établis, à la vérité c'est de fort honnêtes gens et qui savent fort bien vivre; pour le reste, c'est tous banqueroutiers ou gens qui ont eu des affaires qui sont venus s'établir et en un mot presque tous gens de sac et de corde. . ."

Allez donc vous fier à un pareil farceur!

L'anguille, manne du pauvre colon, a fait aussi jadis les délices des provençaux, des conseillers, des nobles et des négociants.

D'Argenson raconte comment une partie de son maigre salaire provenait d'un pêche d'anguilles, dont des gens de sac lui volaient une grande partie à son détriment.(13) Sous ce gouverneur une barrique d'anguilles se vendait de 25 à 30 francs.(14) Lahontan, narquois et moqueur, croit que les conseillers de Québec seraient ravis que ces pêches fussent tous les ans forts abondantes. On disait, en effet, dans le temps, que le plus clair revenu de ces gens de robe, consistait dans leurs pêches d'anguilles.

Les seigneurs primitifs n'avaient pas toujours la chance heureuse de trouver des colons capables de payer leurs redevances seigneuriales en argent courant. De là vint la coutume unique dans les titres de concession des prestations en nature. On sait que les chapons ont joué un grand rôle dans le régime féodal du Canada, mais ce que l'on ignore généralement, c'est que les anguilles leur ont tenu compagnie d'une façon fort honorable. La seigneurie de Lauzon, par exemple, ne fut exploitée pendant au-delà de quarante ans, que pour la pêche à l'anguille: Ils sont rares les colons de Québec qui n'ont pas tendu sur le front de ce vaste domaine les longues clayes dont parle Charlevoix. Les Jésuites, pour leur part, en face même de la capitale, à un endroit qui porte le nom de *Pointe des Pères*, possédaient une pêche qui fut renommée de tout temps. A l'embouchure du Saut de la Chaudière de même qu'à l'entrée de la rivière Etchemin, on faisait des pêches en quelque sorte miraculeuses. Un jour qu'un bon Frère y allait relever ses filets, les Iroquois faillirent lui firent un mauvais parti. Tel est pris qui croit prendre.

Quand les défrichements commencèrent sur cette terre domaniale, les colons voulurent reprendre possession des grèves que les pêcheurs d'anguilles avaient jusque-là exploitées. Cette juste revendication donna naissance à un gros procès. Il fut décidé que les habitants de Québec devaient

laisser aux défricheurs le droit de pêche.. Pour se dédommager les seigneurs de Lauzon exigèrent de leurs censitaires la dixième partie de l'anguille qu'ils pouvaient prendre dans une année. Cette anguille devait être bien salée et conditionnée et le seigneur fournissait le sel et les barriques. Ce fut le plus clair revenu de la seigneurie de Lauzon pendant un siècle.

Pendant un siècle aussi, l'anguille fut comptée comme une monnaie courante. Il n'y a guère de transactions parfaites à cette époque où il ne soit pas stipulé que le paiement sera fait en anguille. Recherchée comme nourriture, mise en usage par les négociants à l'égal des monnaies de valeur, l'anguille devint un objet de commerce considérable. On en emporta même des chargements de navires aux îles d'Amérique,(15) tout comme les pêcheurs font aujourd'hui de la morue.

\*  
\* \*

Du temps des Français, on était sous l'impression que l'anguille descendait du lac Ontario.(16)

" Il y a aux environs de ce lac des marais pleins de vase de douze à quinze pieds de profondeur, écrit la Potherie: les grandes eaux les en font sortir et elles descendent vers les îles Toncata,(17) qui en sont aussi toutes bordées; elles se tiennent ensemble et font des mers grosses comme des muids: les courans du lac les entraîne insensiblement dans des rapides, et lorsqu'elles sont dans le fleuve elles se répandent de toutes parts. . ."

Charlevoix raconte la même légende sans cependant y ajouter autant de foi.

La pêche à l'anguille se faisait surtout depuis Québec jusqu'aux Trois-Rivières.(18) On pêchait sur ce parcours des quantités prodigieuses, mais il n'y avait pas d'endroit où elle était plus abondante, au dire de la Potherie, qu'au Platon, à Ste-Croix et à Lotbinière. En ces endroits un habitant pouvait en prendre quelquefois trois milliers à une marée.

Pour expliquer la grande abondance de ce poisson entre Québec et les Trois-Rivières, Hennepin et Charlevoix disent que les marsouins blancs lui donnaient la chasse au-dessous de la capitale et qu'il était obligé de rebrousser chemin.

Vers 1721, on établit deux pêches de marsouins au-dessous de Québec, l'une dans la baie St-Paul et l'autre à Kamouraska.

" Ces pêches, dit Charlevoix ont occasionné un inconvénient qui fait crier le peuple, c'est qu'elles ont beaucoup diminué celle des anguilles, laquelle est une grande ressource pour les pauvres habitants. Car les marsouins se trouvant inquiétés au-dessous de Québec, se sont retirés ailleurs et les

(15) La Potherie, I, 183.

(16) Ibid. Charlevoix.

(17) Près de Kingston.

(18) La Potherie, Lahontan.

(13) Parkman, *Old Regime in Canada*, p. 119.

(14) Faillon, III, p. 249.

anguilles ne trouvant plus sur leur passage ces gros poissons qui les obligeaient de rebrousser chemin, descendent le fleuve sans obstacles, d'où il arrive qu'entre Québec et les Trois-Rivières où l'on en prenait une quantité prodigieuse tous les ans, on n'en prend presque plus.

A l'époque où Charlevoix et la Potherie écrivaient, les moeurs de l'anguille n'avaient pas encore été étudiées.

Le P. Jésuite de Smet, rendu presque aux confins des terres australes, où il croyait que jamais aucun chrétien n'avait pénétré avant lui, y trouva à son grand étonnement un Canadien qui l'avait précédé. On peut dire que l'anguille a l'humeur voyageuse du Canadien. Quelque part que l'on aille sur la terre d'Amérique, on est sûr de la retrouver. Elle est répandue dans les eaux douces et salées. Fleuves, rivières, lacs, marres innommées ont connu son passage. Des pêcheurs de truites l'ont trouvée au bout de leurs hameçons dans les lacs les plus lointains et les plus sauvages des Laurentides. Les habitants de la Beauce la pêchent dans la rivière Chaudière comme ceux du lac Témiscamingue ou de la baie de Fundy. Nous en avons vue dans les fossés à demi comblés de la cité détruite de Louisbourg où les officiers de la garnison les nourrissaient comme on faisait jadis des oies du Capitole ou encore aujourd'hui des carpes de Fontainebleau.

Ce don d'ubiquité, tout extraordinaire qu'il puisse paraître, existe cependant. L'anguille peut effectuer de véritables migrations en traversant des espaces considérables pour aller trouver les eaux qui lui conviennent le mieux.

Pour ceux qui ont fait la pêche à ce poisson gluant et visqueux, ils savent quelle tenacité de vie il possède. On peut le couper en quatre ou cinq morceaux que les tronçons semblent vivre encore, comme ceux du scorpion, de la couleuvre et du serpent. C'est même une croyance populaire qu'une anguille tailladée en pièces peut résoudre ses anneaux et former un corps compact.

Au contraire des autres poissons qui meurent presque au sortir de l'eau, l'anguille peut vivre longtemps dans l'herbe ou la terre humide. Tous les ans, au printemps, quand arrive la saison du frai, on peut voir des myriades de petites anguilles remonter le fleuve en colonnes serrées. Elles se divisent en arrivant au confluent des rivières, remontent les cours d'eau, franchissent les courants et les rapides et même les pentes les plus abruptes. C'est surtout la nuit et par des temps couverts que les anguilles voyagent. Le jour, elles se blotissent dans les touffes d'herbes.

Ces migrations expliquent l'apparition ou la disparition subite des anguilles dans les eaux sans aucune communication avec les rivières, dans des lacs intérieurs situés quelquefois à une très grande distance.

Un sportsman qui a l'habitude de fréquenter la rivière Sainte-Marguerite, affluent poissonneux

du Saguenay, nous a raconté l'étrange spectacle dont il fut le témoin un jour.

C'était vers la fin d'août. Il se trouvait campé sur une langue de terre, de deux cents pieds de large environ, qui fait la séparation entre la rivière Ste-Marguerite et un petit lac de l'intérieur. Un soir un peu brumeux et humide, il aperçut tout à coup une anguille qui, sortant de la rivière, se glissa sur le sable du rivage de toute sa longueur, puis entra sous l'eau. Une autre la suivit qui plongea de quelques pieds le sentier limoneux que sa devancière venait d'ébaucher. Et ce fut comme cela une procession d'anguilles se succédant les unes aux autres jusqu'à ce que la langue de terre fut traversée par une sorte de tranchée jusqu'au lac. Une fois la voie ouverte, ce fut comme sur le pont d'Avignon, toutes les anguilles y passèrent. Ce défilé dura une partie de la nuit.

Les anguilles comme les oiseaux ont leurs migrations. Elles laissent les eaux du fleuve pour venir frayer dans ces parages lointains.

Ce lac, aimé de l'anguille, se déverse par un mince filet d'eau dans les flots du Saguenay. Chose extraordinaire, on dit que les anguilles une fois la saison du frai passée, al lieu de reprendre la voie de terre, redescendent à la mer par ce mince filet d'eau.

Plusieurs nous ont assuré avoir vu de semblables immigrations à la tête de la rivière Mars. Il n'y a pas de doute que ce phénomène doit se reproduire en plus d'un endroit. Un pêcheur attentif pourrait l'étudier sur place.

\*

\* \*

Nos ancêtres qui étaient plus scrutateurs et plus studieux que nous le sommes, avaient une vague idée de ces migrations.

Nous avons ramarqué sur une carte du territoire du Saguenay dessiné par Bellin(19) un chaquet de lacs en arrière de la Malbaie auxquels il donna le nom de *lacs à l'anguille*.

Ces lacs sont séparés par d'étroites bandes de terre en travers desquels courent des lignes pointillées avec la légende *Portage à l'anguille*.

Ayant voulu contrôler cette indication singulière, nous écrivîmes au curé de Saint Urbain qui nous apprit qu'en effet il y avait dans sa paroisse deux ou trois mares, éloignées de la rivière du Gouffre de près de cinquante arpents. Ces mares forment un lac de douze à quinze arpents de longueur sur deux ou trois de largeur qui communique à la rivière du Gouffre par un ruisseau. Quand vient le printemps, c'est par ce ruisseau que l'anguille monte de la mer dans le lac. Elle en descend vers la fin d'août ou au commencement de septembre. Autrefois on tendait en ces endroits des espèces de nasses ou coffres à anguilles et on en prenait en assez grande quantité; quelques-uns faisaient aussi cette pêche à l'hameçon.

(19) Voir Charlevoix, III, 64.

On a remarqué que les anguilles étaient moins nombreuses à la descente qu'à la montée. Cette diminution semble à première vue extraordinaire quand on sait que ces poissons sont allés déposer leur frai dans le lac. Elle est aisée cependant à expliquer. C'est qu'une bonne partie des immigrants qui ont monté la rivière du Gouffre font évidemment portage à travers des lacs de l'intérieur et redescendent à la mer par les rivières qui se jettent dans le Saguenay. Les dires des pêcheurs de la rivière à Mars se trouvent donc justifiés.

L'anguille a ainsi, dans l'intérieur des terres, des endroits privilégiés, où elle aime à se reposer des fatigues et des émotions de la mer.

La rivière aux Perles, qui traverse le village de Kamouraska, est un des sentiers favoris suivi par ce poisson. Les habitants de l'endroit le savent, et lui tendent des embûches qui sont souvent funestes. Cette pêche à l'anguille est une des curiosités de l'endroit.

A la mi-août quand les foins sont coupés et que des champs monte la bonne odeur des fenaisons, les fermiers qui habitent les bords heureux de la rivière aux Perles jettent en travers du courant une digue de cailloux en forme de croissant. Au centre de ce barrage, ils ménagent une ouverture où se dresse l'embûche. C'est la *bourrole*, espèce de ruche au sommet tronqué, faite de harts de coudriers ou d'aunes fortement entrelacés, par où coule un mince filet d'eau.

La *bourrole* est reliée par une espèce de col de corne qu'on appelle l'*ansillon* à un coffre oblong. L'anguille se glisse à travers ces escarpes et contre escarpes, jusqu'à ce qu'elle arrive au coffre où elle trouve son cercueil. Une fois rentrée là elle n'en peut plus sortir. Les pointes des harts qui terminent l'orifice de cette machine ingénieuse forment une barrière hérissée qu'elle n'ose pas franchir.

La *bourrole* et l'*ansillon* sont des mots du terroir. On dit qu'en France ce genre de pêche est connu sur la Loire où l'on appelle les engins des *bossels*.

*Ansillon* est peut-être un dérivé du mot français *ansière*, filet que l'on tend dans les anses.

La *bourrole* doit être ce que l'on appelle là bas une *anguillère*: vanne placée dans une petite rivière, au-dessous de laquelle on pratique un coffre où se prennent les anguilles quand l'eau est trouble.

Mais les mots importent peu. Quand il faut causer de pêche et de chasse au Canada, et que l'on n'a pas en France d'opérations similaires, pourquoi répudier les expressions reçues parmi les nôtres.

L'historien Charlevoix, ayant à parler de notre pays, disait sans scrupule :

“ Nous sommes dans un nouveau-monde, il ne faut pas exiger que nous y parlions toujours le langage de l'ancien, et l'usage, contre lequel on

ne raisonne point, s'y est mis en possession de tous ses droits.”

Des malins pourront juger que le bon Charlevoix, dont le style est quelquefois un peu diffus et prolix, voulait désarmer d'avance les critiques de l'avenir. Mais quand il aurait caché quelque anguille sous roche, ses raisons ne nous en paraissent pas moins justes et dignes d'être méditées.

Les pêches à l'anguille ont donné à plusieurs dans le comté de Kamouraska une modeste aisance. L'opération était facile, coûtait peu de temps et point d'argent et rapportait des bénéfices assurés. Il n'y avait guère que les rats musqués, qui, de temps à autre, se hasardaient à faire concurrence, en prenant d'assaut les bastilles destinées aux anguilles, mais le désastre était vite réparé.

L'anguille est encore une source de bons revenus pour plusieurs localités des environs de Québec. On en apporte sur les marchés de la ville, pour être mangé à l'état frais, on en sale, on en fume des quantités considérables. Elle entre encore pour une grande part dans le régime alimentaire des populations du St-Laurent inférieur.

A Beaumont, on a un système ingénieux pour conserver les anguilles à l'état frais pendant toute une saison d'été, aussi les pêcheurs de cette localité sont-ils en renommée à cause de la qualité de leurs denrées.

Mais quelle différence entre les pêches d'aujourd'hui et celle de jadis? Nos rivières ont été dépeuplées avec la plus grande imprévoyance. Les eaux du Saint-Laurent étaient les plus poissonneuses du monde. C'est à peine si on peut suffire maintenant à la consommation locale.

L'anguille, poisson très nourrissant, à la chair saine, aimé du pauvre, a été pour nous une manne inépuisable. Au moment même où les étrangers font son éloge et reconnaissent son mérite, elle tend à disparaître. Faut-il que M. Denard ait fait son éloge funèbre devant la Chambre de Commerce de Paris?

Nos gouvernants cherchent à multiplier le saumon, poisson du riche et du sport. Pourquoi n'en feraient-ils pas autant pour sa commère l'anguille? Sa reproduction est chose facile. Ce poisson très prolifique, vorace et doué d'une puissance digestive très énergique, grossit très rapidement dans les eaux qui lui conviennent. Il est prouvé par l'étranger que les flots du Saint-Laurent sont la patrie naturelle de l'anguille.

Il y a deux ans l'anguille était inconnue dans le Danube. Au printemps de 1889, une société de pêche ayant son siège à Galatz résolut d'enrichir le grand fleuve de cet excellent poisson, en utilisant l'alevin qu'on trouve en grande abondance sur la côte ouest du Scheleswig.

Dans le courant de septembre, 500,000 alevins pris aux environs d'Ottawa, puis transportés par chemin de fer et en poste jusqu'à la rive roumaine, ont été confiés aux eaux du Danube. Le déve-

loppement de ces alevins a dépassé toutes les espérances.

Pourquoi ne pas tenter semblable essai dans les eaux du Saint-Laurent! Ne laissons point périr un poisson qui n'a pas son supérieur au dire d'un connaisseur autorisé et qui peut être pour nous une source de richesse. (Tirée des notes de J.-Edmond Roy.)

(*Le Bulletin des Rech. Hist.*, Nos de nov. et déc. 1930.)

## Derniers jours d'une ferme à Pompéi

*Par un radieux matin*

**L**LE était riante et coquette, la ferme de Coecilius Aphradisius, perdue au milieu d'immenses vignobles, entourée de bois d'oliviers et d'orangers, ombragée de lauriers, de myrtes, de pins parasols, embaumée du parfum des roses et des violettes. C'était une des plus belles fermes de la délicieuse Campanie.

Ce matin-là — 23 août de l'an 79 de notre ère, — le maître était parti avant l'aube pour la ville, laissant le soin du domaine à son régisseur Amphion.

Amphion était un affranchi fidèle et intelligent. Il avait l'oeil à tout, et déjà pénétrant dans toutes les pièces de la ferme, il activait les esclaves au travail et donnait des ordres.

Les bâtiments étaient disposés autour d'une cour intérieure qu'un portique, sur trois côtés, protégeait de la pluie et du soleil. Devant la loge du portier, le régisseur flatta le chien de garde qui secouait sa chaîne et héla l'esclave Januarius. Celui-ci, qui terminait un repas frugal sur la planche couverte d'étoffe qui lui servait de lit, s'empara d'un trousseau de clés et suivit Amphion.

Tous deux passèrent rapidement devant une première pièce, sorte de salon ou de parloir, puis tournèrent dans un étroit couloir qui menait au pétrin; un esclave travaillait la pâte, tandis qu'un autre s'apprêtait à chauffer le four. Après leur avoir adressé quelques paroles, Amphion revint sur ses pas et déboucha de nouveau dans la cour. Il jeta un regard investigateur dans la pièce réservée aux outils: bêches, boyaux, socs de charries, faux et serpettes, tout était dans un ordre parfait.

A la cuisine, une femme jeune encore se tenait accroupie près du fourneau, au centre de la pièce. Dans un angle, un autre fourneau, surmonté de deux grands cylindres de plomb emboîtés l'un dans l'autre, servait à chauffer l'eau destinée à la salle de bain voisine. Amphion ordonna d'allumer le feu.

Puis il passa dans le bûcher, et, de là, dans l'écurie qui s'ouvrait sur la campagne.

— Maître, lui dit alors Januarius, vois comme le Vésuve se couvre de fumées. Je n'en ai jamais vu de si épaisses. Est-ce que le malheur va encore nous frapper?

*Bientôt, les vendanges*

Amphion haussa les épaules et continua sa ronde. Il était maintenant devant la porte du pressoir. La vendange approchait; on y disposait les presses à raisin. Entre de solides montants fixés au sol, on avait enfoncé de grosses poutres destinées à comprimer les paniers pleins du raisin et les cabestans destinés à les mouvoir. Car c'était ainsi qu'on faisait le vin chez Aphradisius: le jus des grappes exprimé de la sorte se répandait sur deux plates-formes latérales en ciment et, conduit par une petite rigole, gagnait le sous-sol aménagé en une vaste citerne. Au fond de la pièce, les amphores de terre cuite, appuyées contre le mur, étaient prêtes à recevoir les premiers essais de vin nouveau.

Mais l'activité des gens de la maison s'était surtout portée ce matin-là dans la pièce voisine, le cellier. Une dizaine d'esclaves y étaient occupés à remettre en état les tonneaux vides. Il y avait là, enfoncées en terre, près de quatre-vingts de ces jarres immenses que les Romains employaient pour conserver l'huile et le vin: de quoi conserver 750 hectolitres. Les esclaves s'occupaient activement: ils enlevaient les impuretés déposées au fond des tonneaux d'argile, bouchaient les fissures avec du ciment, consolidaient par des pattes scellées les lézardes ouvertes dans les récipients. Et ils travaillaient en chantant, car la vendange est toujours une fête pour les habitants des champs.

Satisfait de leur travail, Amphion se retira. D'autres esclaves ramenaient à la ferme, sur leurs chariots, des charges pesantes de fèves et de pois chiches.

— Maître, dirent-ils au régisseur dès qu'ils le virent approcher, toute la campagne est en émoi. Regardez cette épaisse fumée que vomit le volcan. Que va-t-il arriver?

Il feignit l'indifférence:

— Allez, allez, poltrons, retournez aux champs; vous avez encore le temps, avant de mourir, de faire un second voyage.

*La pluie de cendres*

Les paysans avaient bien raison de s'émouvoir. Le sommet du volcan était maintenant entouré de vapeurs épaisses. A chaque instant, une nouvelle colonne de fumée s'élevait en l'air; comme poussée hors du cratère par un vent violent, elle s'étalait comme un nuage et envahissait peu à peu le ciel.

Dans le cellier, les chants avaient cessé. Tous regardaient la montagne avec inquiétude.

Tout à coup, une rafale de vent brûlant enveloppe la ferme; elle couvre le sol, les toits, les planchers; elle entre par les portes et les fenêtres; elle pénètre dans les narines et dans la gorge. On ne peut s'en préserver qu'en s'enfermant dans les chambres bien closes. Et chacun de se tapir, tremblant de terreur.

La route qui longe la ferme est remplie de fuyards. Ils ont entassé en toute hâte sur des chariots leurs objets les plus précieux ou les plus nécessaires.

Cependant, la cendre tombe maintenant beaucoup plus épaisse et mêlée de pierres calcinées, brûlantes; les murs sont ébranlés par un violent tremblement de terre. Il n'est plus de sécurité ni au dehors ni au dedans. Les plus avisés se couvrent la tête d'oreillers attachés avec des mouchoirs et s'éloignent en courant.

### *Les prisonniers*

Mais Amphion ne peut pas fuir. Il ne peut pas abandonner la ferme aux pillards. Il n'a plus auprès de lui que deux serviteurs, Januarius et la femme de la cuisine. Ils vont se réfugier dans le pressoir, plus spacieux, plus solidement bâti. En hâte ils y entassent quelques meubles et des plats qui serviront à préparer les repas si l'emprisonnement se prolonge.

Amphion songe surtout à mettre en sûreté l'argenterie, les bijoux de son maître. Dix fois, malgré l'air de plus en plus empoisonné, il remonte dans les chambres supérieures; dix fois, il remplit un panier de ces choses précieuses; dix fois, il traverse la cour et les portiques avec son fardeau, aveuglé par la fumée, étouffé par les cendres.

Enfin, il a tout descendu dans un coin de la salle. Il s'assied sur un lit, entouré de ses compagnons d'infortune, attendant la fin de la catastrophe, la délivrance ou la mort.

Et, pendant trois jours, le Vésuve continua de déverser sur la région un déluge de matières incandescentes. Les cours, les chambres, les différentes parties des habitations s'emplissaient peu à peu de cendres, de pierres, de choses en fusion. Le second jour, cet amas atteignait la hauteur du premier étage; le troisième, il avait dépassé les toits. La riche exploitation de Coecilius Aphrodisius avait disparu comme ses voisins, comme la ville de Pompéi elle-même, à 2 kilomètres de là, comme Herculanium, sous une couche de 7 mètres de hauteur.

\*  
\* \*

Dix-sept cents ans plus tard, le successeur d'Aphrodisius entreprenait de déblayer la ferme romaine ensevelie sous son jardin. Les fouilles continuèrent pendant deux années. Chaque jour amenait de nouvelles découvertes. Tout se retrouvait

à sa place antique et dans l'état où le volcan avait surpris les hommes et les choses.

On retrouva le squelette des chiens, des chevaux, des porcs, des poules éparpillées. On débâta le pressoir où trois personnages étaient couchés à terre.

On arriva ainsi à la bouche de la citerne, on pénétra par l'ouverture béante, et les fouilleurs eurent alors un grand cri fait de stupeur et d'admiration. Au fond de la citerne, quarante vases d'argent apparaissaient, rangés sur deux ou trois files et du plus merveilleux travail. Et dans un coin, un squelette étendu de tout son long: dans une main, il tenait encore des bracelets et des colliers d'or, exquises merveilles; de l'autre, il serrait une bourse dont la panse avait laissé échapper plus d'un millier de pièces d'or. Ce cadavre était celui d'Amphion.

RESTIBILIS

(Bernadette.)

## La quête de Soeur Rose



'ÉTAIENT deux Petites-Soeurs des Pauvres qui s'en allaient au pas cahotant d'un vieux cheval, mené par un plus vieux cocher, quêter à travers la ville pour leurs protégés. De dos, elles apparaissaient semblables, perdues dans les plis de leurs longues mantes noires; de face, on s'apercevait que Soeur Mathilde ressemblait à une bonne mère tranquille, infiniment respectable, tandis que Soeur Rose était jeune, vive et gaie comme une alouette lâchée dans le brande en avril.

Ce matin-là, pour la première fois, Soeur Rose, nouvellement arrivée au couvent, participant à la pieuse récolte; son sourire avait fait merveille, et sa compagne se réjouissait de la charité tout exceptionnelle dont leurs concitoyens avaient témoigné. Glissant les paniers pleins sous les banquettes de l'omnibus, Soeur Mathilde, avant que de se glisser dans le brimbalant équipage, ordonna au père Fulgence:

— Maintenant, au couvent!

— Oh! fit Soeur Rose désappointée, et cette maison-là?

Elle désignait une demeure cossue, assise en face de l'église, sur la place aux pavés hargneux; Soeur Mathilde suffoqua:

— Y pensez-vous, ma Soeur? On voit bien que vous êtes depuis peu des nôtres... Jamais nous ne sonnons là.

— Pourquoi donc? Ce n'est pas un repaire de brigands, j'imagine?

— Non, certes; mais on ne nous donne plus jamais dans cette maison; nous avons cessé de nous y présenter.

Déjà la Petite-Soeur s'en allait à pas vifs vers le mystérieux logis, Soeur Mathilde, plus lourde, suivait expliquant:

— C'est un ancien professeur de Paris qui a hérité la maison de M. Bardin, un si digne homme ! Le nouveau propriétaire vit très retiré, toujours dans ses livres... Personne n'ose lui parler tant il paraît sévère.

— Nous allons bien voir.

Soeur Rose avait fait retomber le marteau, ce qui produisit un bruit impressionnant aux entrailles de la maison silencieuse. Après une longue attente apparut une grosse femme moustachue ; ayant entre-bâillé la porte avec méfiance, elle voulut la refermer à la vue des cornettes. Mais il se trouva, je ne sais trop comme, que le soulier de la religieuse ayant déjà franchi le seuil, derrière ce petit pied toute la personne passa, entraînant avec elle Soeur Mathilde consternée.

— Enfin, protesta la gouvernante, c'est-il des façons d'entrer chez le monde ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Parler à votre maître, répondit Soeur Rose de sa voix douce. Il est bien là ?

— Sûr qu'il y est ; mais pour vous recevoir, faut point y compter.

— Conduisez-nous auprès de lui.

Il y avait, dans la voix de la Petite-Soeur, toujours aussi douce, une persuasion qui écartait toute discussion. La gouvernante, marmottant des paroles indistinctes, guida les religieuses vers le cabinet de son maître.

La pièce était grande, mais le paraissait à peine, encombrée qu'elle était de revues et de livres alignés au long des murs, et partout empilés. Assis à son bureau, derrière des forts volumes qu'il paraissait comparer entre eux, se trouvait un vieil homme au poil gris, à la calotte en bataille. Il leva vers les visiteuses un regard aigu qui cloua Soeur Mathilde au mur ; Soeur Rose, souriante, avança d'un pas :

— Comment vous a-t-on laissé entrer ? J'avais dit à ma bonne...

— Oh ! Monsieur, pardonnez-lui, intercédait la Petite-Soeur en joignant ses mains fines. A la vérité, nous avons un peu forcé votre porte...

Elle avait, cette religieuse, un air si candide, si confus, sous ses voiles noirs, que le misanthrope s'adoucit quelque peu. Moins rudement, il s'inquiéta :

— Que voulez-vous, en somme ?

— Nous venons vous demander une offrande pour vos vieillards.

— Qu'ils aillent au Bureau de bienfaisance.

Les petites mains de Soeur Rose s'élevèrent en un geste de protestation douloureuse :

— Oh ! dit-elle, la charité officielle, c'est si dur ; c'est si froid, et tellement insuffisant !... Nous qui aimons nos pauvres comme nos enfants, nous tâchons de leur donner un peu de bonheur ; mais nous ne pouvons y arriver toutes seules, il faut qu'on nous aide, n'est-il pas vrai, Soeur Mathilde ?

Le professeur, d'un mouvement sec, rabattit sa calotte sur ses yeux ; avec un rire amer, il montra les livres qui l'entouraient :

— Leur donner le bonheur !... Comment l'acquiert-on ? J'emploie les années de ma vieillesse à chercher, dans les philosophes de tous les temps et de tous les pays, ce merveilleux secret. Tous se flattent de le révéler aux hommes ; aucun, en réalité, ne le possède.

— Je vous l'enseignerai, moi, répondit Soeur Rose avec une tranquillité sereine.

Si maître de soi qu'il fût, le misanthrope s'étonna ; cette petite nonne allait-elle lui apporter, aux plis de sa robe grossière, la recette tant cherchée ? Approchant de quelques pas encore, Soeur Rose prononça :

— Il y a dans notre faubourg un couvreur qui s'est cassé la jambe. Nous le guéirons sans aucun doute, mais le couvent ne peut tout faire. Cet homme a une famille, la pauvre femme n'arrive pas à habiller les trois petits pour l'école. Des sarraus, des souliers, c'est si cher ! Si vous vouliez, Monsieur, vous intéresser à ces gens, vous apprendriez vite que le vrai, le seul secret du bonheur réside dans le bien qu'on accomplit.

La Petite-Soeur avait parlé avec émotion. Un rayon de soleil, entré par la fenêtre ouverte sur le jardin que le pinceau de l'automne touchait de rouille, avait glissé de la table où tout à l'heure il nimbait les tomes décevants des philosophes ; maintenant, il auréolait la jeune religieuse, que Soeur Mathilde considérait avec une maternelle affection. Le vieillard atteignit son porte-feuille :

— Je ne crois guère à votre recette, ma Soeur ; enfin... voici 50 francs pour vos protégés ; faites au mieux. Et maintenant...

— Que Dieu vous le rende, Monsieur... Nous vous laissons travailler.

Sans doute, la revêche gouvernante avait-elle reçu des ordres précis, car la semaine suivante elle grimaça une ombre de sourire pour accueillir Soeur Rose et les enfants l'accompagnant. De fait, les trois petits avaient fort bon air avec leurs galoches luisantes et les tabliers où se marquaient encore les plis de l'étoffe toute neuve.

Ils furent introduits dans le cabinet du savant : intimidés, ils s'arrêtèrent près du seuil, déployés en ligne devant Soeur Rose qui, d'un lumineux sourire, répondait au salut du vieillard. Mais Françoise, l'aînée de la nichée, une bambine toute fière de ses huit ans, n'avait pas coutume de rester court ; elle échangea un regard avec la bonne Soeur et, certaine d'être dans le droit chemin, lança :

— Monsieur, on est bien contents ! Voulez-vous que je vous embrasse ?

Le vieillard eut un mouvement ; surprise ou tressaillement de quelque souvenir endormi sous la poudre des années... la petite se crut encouragée à se jeter dans les bras qu'on ne songeait peut-

être pas à lui tendre. Dans son élan, elle précipita à terre un volume de Spencer, posé sur une chaise; l'un des gamins, à son tour, s'en servit de marchepied pour embrasser le monsieur. Et l'on entendit une voix singulière, une voix de vieil homme ému et malhabile aux bonnes paroles, qui disait :

— Ma Soeur... vous aviez raison, voilà le secret du bonheur... Vous reviendrez, n'est-ce pas, les enfants?

Jean MAUCLERE.

(*La Croix.*)

## Cherubini

**L**E 8 septembre 1760, naissait, chez un professeur de musique de Florence, un enfant si chétif et si malingre qu'on désespérait de l'élever. On lui donna les noms de Marie-Louis-Charles-Zénobi-Salvator Cherubini; et ce frêle roseau devait voir son existence se prolonger jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, et conserver la puissance créatrice du génie dans sa netteté, sa fraîcheur, sa force pendant toute cette extrême vieillesse.

Il n'avait pas dix ans que son père lui donnait les premiers principes de musique. A neuf ans, il prit des leçons d'harmonie et d'accompagnement, et ses progrès furent si rapides qu'à l'âge de treize ans il composait une première messe solennelle, suivie de plusieurs autres, divers chants pieux, un *Te Deum*, un *Oratorio*, qui, exécutés dans l'église Saint-Pierre, en sa ville natale, lui apportèrent les douceurs d'une gloire naissante.

Mais ce succès n'éblouit pas le jeune virtuose; une seule chose le préoccupe, c'est d'augmenter ses connaissances musicales par des études plus sévères.

Se confiant à la direction de Sarti, maître de chapelle de la cathédrale de Milan, qui avait pour lui des sentiments tout paternels, il se mit à étudier avec une conscience sans égale et n'employa pas moins de onze années à prendre connaissance des lois de l'harmonie et de l'art d'écrire.

Tant de temps et d'étude mis au service d'une organisation musicale peuvent donner une idée de la perfection absolue de la forme et du style à laquelle Cherubini devait atteindre. Ces sérieuses études se faisaient à Venise, à Mantoue et dans diverses villes de l'Italie, sans excepter sa ville natale, où certaines de ses productions commençaient à être appréciées.

Mais dès qu'il le pouvait, Cherubini rejoignit Sarti à titre d'écolier, alors que lui-même avait pris rang de maître. Le savant professeur lui faisait faire certaines parties de ses opéras et divers autres fragments qui figurèrent et figurent encore dans ses productions. On a toujours admiré, et avec raison, cette touchante confraternité du ta-

lent, amenant une si parfaite confiance chez le professeur et une si complète abnégation chez l'élève. Mais aussi cet élève, soumis à un si sérieux et sympathique apprentissage, devait-il acquérir une telle supériorité de savoir musical que, plus tard, Haydn lui-même, ce maître de l'harmonie, s'écriait en le pressant dans ses bras: " Mon ami, je suis bien vieux, mais je suis votre fils! "

Enfin, après avoir laissé des traces de son génie dans un grand nombre de villes, Cherubini fut amené vers la France qu'il allait adopter pour seconde patrie.

A la création du Conservatoire de musique en 1795, Cherubini avait été nommé inspecteur des études, avec des émoluments qui suffisaient à peine aux besoins d'une famille assez nombreuse.

A cette cause de préoccupation permanente vint s'ajouter bientôt une tristesse qui ne cessait d'agir sur l'organisation nerveuse du dilettante: Napoléon, alors à la tête du gouvernement, ne l'aimait pas; il trouvait sa musique trop bruyante et manifestait une antipathie prononcée pour cet artiste dont le nom était révérend en Italie, en Angleterre, en Allemagne et même en France. On prétend que ce parti pris du futur empereur tenait à un petit fait fort anodin en soi:

Au retour de ses expéditions d'Italie, le général Bonaparte avait ordonné qu'on jouât devant lui, au Conservatoire de musique, une marche assez médiocre de Paisiello. La marche fut exécutée; mais on eut le tort, paraît-il, d'y ajouter une cantate et une marche funèbre composées par Cherubini pour les funérailles du général Hoche.

Le héros fut-il mécontent qu'on ne se fût pas borné à fêter sa seule gloire? On doit le supposer, car, s'approchant de Cherubini, il ne lui dit rien des morceaux qu'il venait d'attendre et se prit à vanter le talent de Paisiello et de Zingarelli, les déclarant les premiers musiciens de l'époque.

" Passe encore pour Paisiello, répondit Cherubini, mais Zingarelli! "

De ce jour, les deux grands hommes se sentirent antipathiques l'un à l'autre.

Cela ne devait qu'augmenter.

Dans une circonstance officielle, alors que le premier consul avait reçu aux Tuileries les délégations des établissements publics, Cherubini s'était trouvé faire partie de la délégation du Conservatoire en même temps que ses collègues. Il avait eu soin de se dissimuler derrière ces derniers pour échapper à une entrevue peu flatteuse.

" Je ne vois pas M. Cherubini ", dit le chef du pouvoir, en affectant de prononcer ce nom à la française. Le compositeur dut se montrer, mais il le fit sans souffler mot.

Quelques jours plus tard, il fut invité à dîner par ce même souverain qui, après le repas, se mit à arpenter le salon, tout en entamant avec Cherubini une nouvelle conversation sur la musique, c'est-à-dire un nouvel éloge de Paisiello et de Zingarelli.

Cette fois encore, le grand artiste ne put dissimuler sa pensée; et Napoléon, qui n'aimait pas être contredit, s'écria :

— Je vous dis que j'aime beaucoup la musique de Paisiello; elle est douce et tranquille. Vous avez beaucoup de talent, mais vos accompagnements sont trop forts.

— Citoyen consul, je me suis conformé au goût des Français, répondit le Florentin.

— Votre musique fait trop de bruit; parlez-moi de celle de Paisiello; c'est celle-là qui me berce doucement.

— J'entends, répliqua Cherubini; vous aimez la musique qui ne vous empêche pas de songer aux affaires de l'État."

Cette réponse, pleine d'esprit, fit froncer le sourcil du conquérant, qui ne la pardonna pas.

L'oubli volontaire dans lequel on le laissait et le peu de ressources qu'il trouvait sur la scène française pour l'existence des siens décida Cherubini à accepter un engagement avantageux qui lui était offert pour écrire un opéra destiné au Théâtre Impérial de Vienne.

Il partit au printemps de 1805; mais il avait à peine achevé la partition d'un opéra (*Faniska*) qui devait le faire déclarer par Haydn et Beethoven le premier compositeur dramatique de son temps, que la guerre éclata entre la France et l'Autriche. Les armées françaises envahirent Vienne, et la victoire d'Austerlitz força la cour de François II à s'éloigner.

Napoléon apprend que Cherubini est à Vienne; il le fait appeler :

— Puisque vous êtes ici, monsieur Cherubini, lui dit-il, nous ferons de la musique ensemble; vous dirigerez mes concerts."

Il y eut en effet une douzaine de soirées musicales, après lesquelles une discussion s'engageait régulièrement entre le vainqueur et l'artiste, qui conservaient leurs opinions réciproques.

Après le départ des Français, *Faniska* fut représenté à Vienne avec grand succès; mais, les malheurs de la guerre ayant plongé les Viennois dans la tristesse, l'engagement de Cherubini dut être rompu. Il revint en France, où il retrouva toute la défaveur du souverain.

Et pourtant le Conservatoire de Paris avait accueilli son retour par une fête improvisée et de nombreuses acclamations. Ses amis l'engagèrent à écrire un opéra spécial pour les Tuileries. Il suivit ce conseil, et bientôt une oeuvre charmante, *Pygmalion*, était représentée devant l'orgueilleux empereur.

Une grande scène chantée par Crescentini, l'acteur italien le plus en renom, causa une si vive émotion à Napoléon qu'il demanda avec empressement le nom de l'auteur. En entendant dire Cherubini, il manifesta un certain étonnement, et ce fut tout; la situation du pauvre artiste n'en reçut aucune amélioration.

Alors, un découragement profond envahit cette âme pourtant si élevée. Une affection nerveuse, dont il avait déjà éprouvé quelque atteinte, vint le plonger dans une sombre mélancolie. Il s'imaginait que sa carrière artistique était terminée, qu'il ne devait plus rien composer, et il se mit à étudier la botanique, avec une véritable passion; il herborisait et dessinait des plantes et ne voulait plus s'occuper absolument que de cette science, conforme d'ailleurs à son esprit de méthode et de classification.

Une circonstance imprévue vint le rendre à l'art et révéler en lui un nouveau genre de talent qui allait devenir son plus beau titre de gloire.

Auber, le futur auteur de la *Muette de Portici*, qui était à la fois l'élève et l'ami de Cherubini, lui proposa de l'emmener avec lui à Chimay, où il était attendu par le prince Joseph de Caraman et par sa femme, que le charme des manières, plus encore que sa beauté, a rendue célèbre. L'idée de vivre au plein air et de pouvoir herboriser le décida.

A Chimay, tout le monde était musicien; Cherubini fut le seul qui ne voulut pas s'occuper de musique; il faisait un herbier, cela lui semblait suffisant.

Mais la fête de sainte Cécile approchait, et les maîtres du château désiraient qu'une messe en musique eût lieu dans la chapelle. Or, pour réaliser ce projet, une seule chose manquait, c'était précisément la musique. On eut recours à Cherubini; mais au premier mot qu'on lui en dit, il répondit sèchement :

— Non, cela ne se peut pas !"

Personne au château n'insista dans la crainte de contrarier le maître; mais la princesse fit mettre près de lui, sur la table même dont il se servait pour son herbier, du papier à musique, de l'encre et des plumes.

Le soir venu, chacun prit dans le salon ses habitudes ordinaires, sans paraître prendre garde à Cherubini, que l'on avait laissé, au reste, dans la journée, se promener seul dans le parc, si préoccupé qu'il en avait négligé son excursion de botanique quotidienne.

Bientôt on le vit s'asseoir à sa table près de la cheminée, tourner et retourner le papier à musique, y tracer silencieusement de grandes barres de musique, puis y mettre des notes, sans même s'approcher du piano.

Le lendemain, il ne descendit pas de sa chambre avant l'heure du dîner; la princesse avait recommandé qu'on ne le dérangeât pas.

Après peu de jours passés ainsi, le maestro appela Auber au piano, lui fit déchiffrer la partition d'un *Kyrie* à trois voix avec orchestre. Il confiait la partie de soprano à la princesse, donnait la basse au prince et se réservait la partie de ténor.

C'était le premier morceau de la messe en *Fa*, devenue depuis si universellement célèbre.

Des exclamations admiratives saluèrent l'audition de ce chant, auquel Cherubini s'empressa d'ajouter le *Gloria*, dont la beauté n'est pas moins grande, tant comme originalité de forme que comme qualité de style.

L'artiste avait dû, pour cet ouvrage, se renfermer dans la limite des ressources qu'offrait Chimay; c'est pour cette raison qu'il avait composé sa messe à trois voix. De même, dans l'orchestration, il n'emploie avec les instruments à cordes qu'une flûte, un basson, deux clarinettes et des cors, parce qu'il n'y avait pas autre chose dans le pays; et c'est avec ces faibles moyens que le génie du maître obtient les plus beaux effets de la musique moderne.

Ces deux premiers morceaux furent seuls terminés pour le jour indiqué; Cherubini fit le *Credo* et la fin de la messe à son retour à Paris. Mais elle avait été destinée à Chimay; c'est Chimay qui en eut la primeur. Les meilleurs chanteurs et les plus célèbres instrumentistes d'alors s'étaient rendus à l'hôtel du prince.

"Je n'oublierai jamais, non jamais, dit un témoin, l'effet incomparable que produisit ce bel ouvrage avec de tels interprètes. Toutes les célébrités, en quelque genre que ce fût, assistaient à cette soirée, où la gloire du grand compositeur brilla de son éclat le plus vif. Pendant l'intervalle qu'il y eut entre le *Gloria* et le *Credo*, des groupes se formèrent dans les salons, et tout le monde exprima une admiration sans réserve pour cette composition d'un genre nouveau, où Cherubini s'était placé au-dessus de tous les musiciens qui avaient écrit jusqu'alors dans le style d'église concerté. La réunion des beautés sévères de la fugue et du contrepoint, avec l'expression d'un caractère dramatique et la richesse des effets d'instrumentation, met ici le génie de Cherubini hors de pair."

Le succès qu'obtint dans toute l'Europe cette messe célèbre détermina son auteur à en produire beaucoup d'autres. La chute de l'Empire, en faisant cesser l'espèce de proscription qui avait pesé jusqu'alors sur Cherubini, lui fournit des occasions fréquentes de déployer son génie en ce genre. Il y atteignit l'apogée du sublime.

"C'est de l'or, que votre messe!" lui dit un jour Hummel qui, quoique grand musicien, était fort amateur de ce métal, et, pour cela même, ne croyait pas pouvoir faire un meilleur éloge.

De cet or, Cherubini en produisit jusqu'à la fin de sa vie, et, alors que l'âge avait affaibli son corps débile, sa lyre harmonieuse vibrait encore, et la main tremblante du maître transcrivit les émanations d'une pensée toujours jeune.

### LES JEUNES FILLES PRATIQUES

Lui.— Si vous voulez devenir ma femme, je m'assurerai, à votre profit, d'une grosse somme.

Elle.— C'est très bien. Mais, si vous ne mourez pas?

## Ce qu'il advint de l'or des Mages



EN ce temps-là, l'ange du Seigneur avertit Joseph d'avoir à fuir en Égypte, parce qu'Hérode cherchait l'Enfant pour le faire périr; il s'empressa, selon le commandement divin, de prendre l'Enfant et sa Mère, avec tout ce qu'il avait. Mais il avait peu de chose; et, tout compte fait, il ne lui restait, pour un si lointain voyage, que trois pièces de celles qu'il avait reçues des Mages, lorsqu'ils étaient venus d'Orient à Bethléem pour adorer le Roi des Juifs.

Il mit ces trois pièces dans sa ceinture.

C'est sans doute, se dit-il, pour nous venir en aide dans cet exil que Dieu nous a envoyé ces hommes secourables qui sont ses serviteurs. Que son saint nom soit béni!

Il quitta Bethléem avec Jésus et Marie. C'était pendant la nuit obscure. L'âne marchait, les anges veillaient, Marie priait, Jésus dormait.

\*

\* \*

Lorsque le jour fut venu, la Sainte Famille se trouva au pied des montagnes d'Hébron, où l'on montre encore le tombeau d'Abraham et de Sarah.

Il y avait là un pauvre lépreux qui vivait caché dans une des nombreuses cavernes de ce pays, car il n'est pas permis aux lépreux d'habiter dans la société des hommes. Cependant celui-ci, ayant entendu les pas des saints voyageurs, sortit de sa retraite et regarda: Jésus lui parut si beau, tout nimbé de lumière, Marie et Joseph lui parurent si bons, qu'il prit la confiance de s'avancer un peu pour leur faire sa prière. Mais il n'osait s'approcher tout à fait, car le lépreux est maudit, et celui-là est impur qui porte la main à la sienne.

Il criait donc de loin:

— O vous qui passez, serviteur et servante de Dieu, ayez pitié de moi!

Or Jésus, entendant la voix de sa misère, s'éveilla et tendit ses bras au malheureux. Il regarda Marie; Marie regarda Joseph; Joseph fit approcher le lépreux et lui donna la première de ses trois pièces d'or, car il avait compris que c'était la volonté du divin Fils de Marie. L'Enfant sourit; et, de sa main, il toucha le front du lépreux qui fut guéri.

Ce lépreux s'appelait Simon. Il put rester parmi les hommes; il y fit fructifier la pièce d'or que Joseph lui avait donnée, et elle rendit cent pour un.

Il devint riche: et, plus tard, il eut à Bethléem une maison où il reçut le Fils de l'Homme à sa table.

C'est là que Madeleine vint répandre son vase d'albâtre, plein de parfums, sur les pieds du Maître miséricordieux.

\*  
\* \*

Un autre jour, la Sainte Famille, descendant de Beersebah, entrait dans le désert pierreux qui sépare la Judée de l'Égypte. Au-dessus d'elle s'enfuyaient les montagnes de Moab et les rivages désolés de la mer Morte; au-dessous d'elle montaient au loin les hauteurs du Sinaï qu'enflammait le soleil. Joseph s'arrêta sur ces confins pour y dresser sa tente.

Là, ayant placé une pierre, il y fit reposer le divin Enfant et sa Mère, comme sur un autel. Il brûla devant lui quelques grains de l'encens qu'il avait reçu des mages et il invoqua le Seigneur, afin qu'il guidât ses pas sur la terre étrangère, comme autrefois il avait guidé Agar et son fils Ismaël dans le désert. L'âne paissait, les anges veillaient, Marie priait, l'Enfant dormait.

Un voyageur passa, qui était jeune encore. Ses joues étaient caves, ses yeux éteints, ses membres décharnés. Il était couvert de haillons, et paraissait malheureux à faire pleurer.

Il demanda humblement quelque chose à manger.

— Combien, s'écria-t-il, combien de mercenaires ont du pain en abondance dans la maison de mon père, et moi, ici, je meurs de faim!

Jésus se réveilla et lui tendit les bras; Marie comprit, tressaillit et fit signe à Joseph qu'il donnât à ce pauvre du pain, un vêtement et la seconde pièce d'or qu'il avait. Joseph la fit bénir d'abord par l'Enfant Dieu. Jésus la prit, la donna lui-même au malheureux, qui lui baisa la main.

Après qu'il eut mangé, le voyageur raconta qu'il était l'enfant prodigue, qu'il revenait de l'Égypte, et qu'ayant dissipé tout ce qu'il avait avec des gens de mauvaise vie, il s'en retournait vers son père pour lui dire qu'il n'était pas digne d'être appelé son fils, car il avait péché contre le ciel et contre lui.

Jésus l'écoutait, lui souriait, et se penchait vers lui comme pour l'embrasser. Mais lui, confus, se retirait, le front baissé, les yeux pleurants, il disait maintenant:

— J'ai péché, mais mon père aura pitié!

\*  
\* \*

La Sainte Famille était entrée dans la terre d'Égypte. Elle touchait à l'ancienne ville de Péluze, sur la première bouche du Nil. L'âne marchait, les anges veillaient, Marie priait, l'Enfant dormait.

Sur la même route, un homme passa et salua en disant:

— Le Seigneur soit avec vous!

C'était un Israélite du pays de Cyrène qui est entre l'Égypte et la grande Syrie. Il raconta qu'il se rendait à Jérusalem pour prier et sacrifier, selon la loi de Moïse. Mais, comme il était pauvre, étant un homme des champs, de ceux que les Égyptiens appellent aujourd'hui fellahs, il se désolait en pensant qu'il n'avait pas de quoi payer le drachme que tout Israélite doit au peuple, ni de quoi acheter la victime qu'il voulait offrir au Seigneur.

Jésus l'entendit et le bénit de sa main, que tenait la main de Marie. Joseph y mit la dernière de ses trois pièces d'or. Le voyageur la reçut d'un cœur joyeux, et, s'inclinant, il dit:

— Que le Seigneur vous garde à jamais de tout mal! Que votre enfant soit grand parmi les fils des hommes! Qu'il voie les jours de la Rédemption d'Israël, et qu'il me soit donné de le retrouver un jour sur le chemin de sa gloire!

Le Cyrénéen demeura dans la terre de Judée, près de Jérusalem, où ses fils Alexandre et Rufus furent des disciples de Jésus. Un jour qu'il se rendait aux champs, il rencontra Jésus sanglant et épuisé qu'on conduisait à la mort. C'est lui qui eut l'honneur d'aider le Sauveur des hommes à porter sa croix sur la montée du Calvaire.

\*  
\* \*

Cependant la Sainte Famille avait atteint le bord du fleuve sacré de l'Égypte. C'était la saison de la grande crue du Nil. Il coulait à pleins bords, roulant ses eaux rougeâtres chargées de vase féconde avec un gonflement tranquille, il couvrait toute la campagne de sa nappe sans fin.

Joseph se demandait comment il traverserait et ferait passer la Sainte Famille, car il ne lui restait plus rien pour payer le péage. Marie se pencha vers Jésus, pour l'interroger de son regard silencieux. Puis elle dit, parlant à des serviteurs invisibles:

— Faites tout ce qu'il vous dira.

En ce moment une barque apparut sur la rive, amenée par les anges. La Sainte Famille y entra. Les anges prirent les rames et tendirent au vent les voiles de gaze avec les cordages faits de fils de Vierge tissés par le soleil.

Les flots émus se courbaient sur le passage de l'Enfant divin; et, de la proue à la poupe, des voix célestes se renvoyaient ces paroles du prophète:

“ En ces jours-là, le Seigneur visitera l'Égypte, son autel s'élèvera sur la terre de Misraïm, et les Égyptiens lui offriront des présents, des hosties, et il leur sera propice, et il leur apportera le salut.”

Mgr BAUNARD.

## Guillemette



J'AVAIS onze ans. J'étais très grand pour mon âge, maladroit de mes membres et surtout de mes mains, très doux avec des accès de violence, et tout livré à cette sensibilité d'écorché et à cette imagination exaltée qui ont fait la joie mais aussi la cruelle douleur de ma vie. Je crois que les petits en qui la sensibilité et l'imagination dominant ont en général une enfance heureuse. La mienne le fut. Non qu'elle ait été entourée de douceur et de gâteries exceptionnelles, ni qu'elle se soit écoulée sans heurts ni souffrances en un cadre cossu. Mes parents m'aimaient, je les aimais, ils étaient pauvres et peinèrent beaucoup, et j'ai souffert de leurs peines. J'ai souffert aussi, plus que je ne le puis dire, des mille petits heurts, rebuffades, humiliations auxquels m'exposaient, de la part des petits camarades que j'étais obligé de fréquenter, ma distraction continuelle, mon aversion pour les jeux violents et bruyants, ma maladresse physique, et aussi ma timidité farouche (car j'ai oublié de vous dire que j'étais affreusement timide. Malgré tout cela j'ai gardé de mon enfance le souvenir d'un printemps ensoleillé. Car je promenais parmi les splendeurs, neuves pour moi, de la vieille nature un coeur palpitant de jeune faune ouvert à tous les souffles et à tous les rayons, et une tête comme bourdonnante d'un vol d'abeilles toutes chargées de sucres ensorcelants. Et les tristesses de la maison, pour un instant, s'en trouvaient oubliées. Quant à mes camarades si bruyants, si méchants, si grossiers, j'avais vite fait de les délaisser pour passer de longues heures, de longs jours et même de longs mois de vacances en compagnie des jeunes héros de Mme de Ségur, née Rostopchine, dont je savais tous les livres par coeur !

Un soir d'été, vers quatre heures, j'étais assis sur la dernière marche du perron de la maison de mes parents. J'étais enfin seul, après une laborieuse soirée de vacances passée partie à poursuivre parmi les haies et les buissons une aventureuse expédition de petite guerre terminée par une bataille à coups de lattes dont mes reins étaient encore cuisants, partie à remonter et à descendre la rue voisine attelé parmi d'autres chevaux de fortune dans les brancards d'une charrette, en traînant notre chef à tous, Auguste Parisot, un stupide, obèse et brutal garçon qui ne savait bien autant qu'un veau de dix mois. Mes camarades de chair et d'os s'étaient dispersés, et je m'étais empressé d'aller en esprit rejoindre les autres, les vrais, ceux des *Vacances* et des *Petites filles modèles*. C'était une heure divine. Toute la petite ville engourdie de chaleur semblait dormir en un poudroiement d'or. Une brise soufflait par instants qui faisait chanter les grands arbres. Et du parc, m'arrivaient, à travers les branches, les éclats de rire et les appels des enfants du "commandant"... les petits-fils

et petites-filles de la grosse dame qui possédait la maison bourgeoise, et les arbres et la belle pelouse verte... Et je sentais mon rêve devenir réalité. N'étaient-ce point là le parc et le château, où si polis, si propres, si bien peignés, entourés de brillants papas et de jolies et sentencieuses mamans, vivaient de si douces journées les petits héros de mes beaux livres? Et comme pour me donner raison, voici que dans l'ombre fraîche, encadrée des rameaux faisant arcade, m'apparut Catherine de Fleurville... ou Marguerite de Rosbourg. Je n'ai su qu'un peu plus tard qu'elle s'appelait Guillemette...

Elle avait mon âge, onze ans... un an de moins peut-être... C'était une merveille de fillette, fine, svelte, un peu maigre, avec un visage d'une blancheur et d'une roseur nacrées, un petit front blanc ombragé d'un chapeau de paille à ruban bleu, un mince nez un peu aquilin, une bouche petite et rouge comme une cerise et deux grands yeux gris, froids et pourtant lumineux comme l'eau d'une fontaine sous les arbres quand les rayons cassés par les branches y viennent tomber. Elle était là, un peu penchée, les avant-bras appliqués sur le mur. Un mignon bracelet d'or enserrait son poignet frêle... et par instants, de sa menotte elle rejetait sur son épaule les opulentes boucles d'un blond cendré qui ruisselaient à flots de son chapeau de paille. Derrière elle, sa gouvernante allemande, poupée rose aux yeux d'émail avec une crinière rousse, se tenait debout. Et sur le chemin, où dans l'ombre frémissante des rameaux luisaient des flaques de lumière, sur les maisons, sur les passants et sur moi-même, l'enfant, avec une impassibilité et une gravité vraiment impériales, promenait le regard indifférent de ses grands yeux brillants et froids...

Je la regardais avec un sentiment indéfinissable, mélange de ravissement devant tant de joliesse et de grâce, et d'ennui de sentir se poser sur moi le regard de cette perfection. J'eus voulu qu'elle restât là des heures, et j'éprouvais le désir de m'en aller... Je n'osais me lever, ni marcher, de crainte de lui paraître gauche... sans cela j'aurais disparu... Si j'avais pu la voir sans être vu!...

Soudain, la rue retentit d'une galopade effrénée, et tournant l'angle du mur Auguste Parisot suivi de mes compagnons de jeu de tout à l'heure vint se planter sur le chemin, face à moi, et juste sous les yeux de la divinité qui venait d'apparaître dans l'arcade. Suant et tout essoufflé de sa course, il trouvait encore le moyen de mordre à belles dents dans une tartine de fromage blanc toute parsemée de rondelles de radis... Dieu, qu'il me sembla vulgaire, laid et haïssable, ce gros balourd qui tombait ainsi au milieu de mon conte bleu, comme une pierre dans une mare d'eau... Je levai les yeux vers la fillette, m'attendant presque à la voir disparaître comme font les fées quand le charme est rompu. Mais pas du tout. Elle se pencha davantage, et un sentiment de curiosité fit passer comme

un reflet changeant dans l'onde claire de ses grands yeux.

Le goujat n'en avait cure. Il se hâta en trois bouchées d'engloutir sa tartine, essuya du dos de la main l'enduit blanc qui poissait ses lèvres, et d'une voix enrouée se mit à beugler :

“ Hé! les gars!... On joue au Pai d'amont! C'est l'gars Jean qui fait le loup! ”

“ Le gars Jean ”, c'était moi. Quant au jeu de Pai d'amont (pai veut dire poil en patois de chez nous) c'est un souvenir, pieusement transmis par les générations, de ces luttes brutales où manants et vilains prenaient plaisir à se meurtrir les côtes, à se pocher les yeux, à se casser les dents, les jours de fêtes et d'assemblées. Et voici en quoi consiste le sport. On se met en ligne en se tenant par la main, et celui qu'on appelle le “ loup ” doit se lancer à toute vitesse sur un endroit choisi par lui et s'y frayer un passage. S'il réussit, il est quitte et un autre prend sa place. Sinon, la chaîne vivante se reforme sur lui, on l'anlace, on lui immobilise les mains et les jambes, et on lui tire les cheveux et au besoin les oreilles jusqu'à ce qu'il ait crié : “ Pai d'amont! ”

Cela ne me plaisait guère de me livrer à ce jeu en temps ordinaire. Cela me souciait horriblement de le faire en présence de la fillette qui décidément ne semblait pas songer à s'en aller. Mais quoi, déjà la chaîne était formée. Auguste Parisot avait parlé, et je savais par expérience qu'on ne lui résistait pas impunément. Et puis me faire traiter de capon sous les grands yeux impassibles de Guillemette... Ah! non! D'un bond je fus sur mes pieds, et la tête baissée, les poings en avant, je me ruais à mon supplice.

J'abordai le chaîne d'un tel choc que nous roulâmes trois les uns sur les autres. Et comme je me remettais debout, je me sentis enlacé par dix bras déjà robustes. Je lançai un coup d'oeil du côté de l'arcade des branches... Guillemette était penchée à mi-corps par-dessus le mur... ses joues étaient rouges... une lueur ardente brûlait dans ses yeux curieux... Derrière elle l'Allemande regardait, un sourire écarquillant sa large face...

Et c'était moi qu'on observait! J'étais l'objet d'une si ardente curiosité! On allait voir!... Et jamais telle flamme ne brûla le coeur d'un chevalier combattant sous les yeux de sa dame! Je fis une résistance inouïe non seulement dans mes propres fastes, mais dans ceux de la bande à laquelle présidait Auguste Parisot. Une résistance de sanglier qui secoue les grappes de chiens suspendues à ses flancs et les étripe du boutoir. Étouffé, renversé sur mes genoux, les mains à plat sur le sol écrasées par les piétinements, la tête en feu fourmillante de cuisantes douleurs, car les scélé-rats n'y allaient pas à demi, j'eus encore la force de me relever, de me dégager, de fuir jusqu'au but. J'étais vainqueur!

Et la fillette, penchée sur le mur, riait à gorge déployée et battait des mains.

A ce moment, la cloche pendue au-dessus du perron de la maison sonna lentement. L'Allemande toucha l'épaule de la fillette, et dit : “ Mademoiselle Guillemette, fénez... ” Dans l'ombre de l'arcade, subitement la gracieuse vision disparut...

Et tout triste, avec ce joli nom de Guillemette résonnant à mon oreille comme un grelot d'argent, je suivis sans aucune attention, jusqu'à la tombée de la nuit, une partie de barres...

\*  
\* \*

Et à partir de cette heure, pendant longtemps, longtemps, je nourris pour cette Guillemette à peine entrevue le plus ardent, le plus chevaleresque, le plus désintéressé... et je m'empresse de le dire, le plus innocent amour. Les héroïnes de mes livres chéris disparurent soudain devant elle... Ou plutôt, elles s'incarnèrent toutes en elle, et comme Don Quichotte aimait en sa Dulcinée toutes les dames idéales évoquées en les vieux romans, tous les obscurs rêves de vie heureuse, d'idéal, de tendresse, de grâce et de beauté dont était tourmentée ma pauvre petite âme de poète s'épanouirent comme une fleur en cette svelte fillette blanche et rose, aux cheveux d'or cendré, aux yeux hautains couleur d'eau ensoleillée, qui m'était apparue sous les branchages par un soir d'été. Son image ne me quitta plus. Et ma fantaisie déchaînée la promenait parmi des décors enchanteurs dont les contes de Perrault et la Bibliothèque Rose faisaient d'ailleurs tous les frais. Je l'imaginai princesse ou fée, avec des troupes diaprées de lutins aux ailes de libellule ou de pages en habits couleur du temps s'inclinant sous le regard de ses yeux froids. Je lui rêvais une existence enchantée de dînettes, de promenades, de jeux avec des petites filles et des petits garçons aussi gracieux qu'elle, de plaisirs ininterrompus. Parfois je la rêvais malheureuse, et c'est à ces instants-là seulement que je me permettais d'intervenir dans sa vie. Elle était égarée dans les bois et poursuivie par un chien! Et moi, surmontant la peur effroyable que les chiens me faisaient en ce temps-là, je chassais la bête à coups de pierre et ramenaï la Princesse au logis, cependant que son père, sa mère et ses frères me remerciaient les larmes aux yeux et que les domestiques accourus dans les vestibules me regardaient émerveillés! Ou bien elle était insultée par ce misérable Parisot (qui n'y songeait guère, le pauvre)... et moi, me ruant sur l'insolent, je trouvais dans mon indignation la force de le renverser... et je le frappais jusqu'à ce qu'elle demandât grâce pour lui! Tel était devenu le train de mes pensées... Je n'en valais pas mieux. Le contact de la réalité me devenait insupportable. J'étais sombre, mélancolique, irritable... Je fuyais mes camarades... les petites filles surtout, si différentes de la princesse de mes rêves, si banales, si vulgaires. Je vivais avec l'image de Guillemette en une superbe solitude.

J'avais d'ailleurs une peur horrible de la rencontrer. J'aurais aimé la revoir sous l'arcade de branches... et d'ailleurs elle n'y revint jamais. Mais dans la rue, grand Dieu! Je sentais le rouge me monter à la figure, des pointes d'aiguille me piquer la peau du crâne à la seule pensée d'être dévisagé par elle! Une fois, je l'avais vue de loin, avec son inévitable gouvernante, et j'avais pris une rue transversale. Le dimanche suivant, pour aller à ma place à l'église, il me fallait passer devant le prie-Dieu où elle était déjà à genoux, plus princesse, plus gracieuse et l'air plus hautain que jamais en sa robe légère de mousseline blanche et rose. Je passai raide comme la canne du suisse, rouge comme une pivoine, et si troublé que, me trompant de banc, je fus m'agenouiller à côté d'une vieille dame poussive qui me regarda en soufflant, d'un air indigné. Un jour, l'ayant subitement rencontrée escortée de deux de ses jeunes frères, je tirai mon béret, tout haletant, et d'un air si gauche qu'ils éclatèrent tous trois d'un éclat de rire dont l'écho me tortura longtemps... Un jour, sa grand-mère, une vieille dame aux formes opulentes, avec de grosses joues flasques qui tombaient comme des outres et un râtelier mal fixé qu'elle avait toujours l'air de mâcher, m'avait fait inviter avec quelques petits du quartier à venir jouer et goûter avec ses petits-enfants... Ma pauvre mère était enchantée, mais je refusai avec une opiniâtreté dont je n'avais jamais fait preuve... Raisons, menaces, gifles, pain sec, rien n'y fit! Il fallut m'excuser. Voir Guillemette de près, l'aborder, lui parler, marcher, courir, manger devant elle... chacun de ces actes me semblait une offense à ses perfections, et comme je savais qu'inévitablement elle ne pourrait manquer de me mépriser pour ma gaucherie et ma maladresse, je préférerais tout au supplice de m'exposer à ses dédains!

Tout de même, j'allai à la gare le jour où elle partit pour rejoindre la ville où son père tenait garnison. C'était un jour d'octobre, frilleux et pluvieux. J'étais près de la porte de la salle d'attente, pleine de monde ce jour-là. Elle entra de son pas léger, coiffée d'un chapeau de feutre, et vêtue d'un manteau de voyage beige avec de larges boutons. Son regard impassible fit le tour de la salle, et m'effleura en passant... elle ne me reconnut pas, ma figure ne lui rappelait rien... elle ignorait tout de moi, de moi qui depuis deux mois ne vivais que d'elle... et il ne pouvait en être autrement. Comme c'est drôle, la vie! Elle regarda l'heure au mignon bracelet qui cerclait son poignet au-dessus de sa menotte gantée, et demanda à la femme de chambre qui l'accompagnait, d'une petite voix cristalline comme les syllabes de son nom. "Où déjeunerons-nous, Maria?" Ce sont les seuls mots que j'aie jamais entendus d'elle, car on les fit passer sur le quai... et je ne l'ai plus revue.

En rentrant, noyé de tristesse, je m'en fus me jeter sur mon lit, prétextant un mal de tête, et je sanglotai... pauvre petit homme savourant déjà sans les connaître, la vérité et l'amertume exprimées par le vers célèbre :

*Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé!*

Et puis, tout doucement, ça se passa. C'était forcé, puisque je vous ai dit que je ne l'avais jamais revue. Je pourrais, pour dramatiser cette simple histoire, vous dire qu'elle est morte toute jeune. Ce serait faux. Je ne l'ai jamais revue, parce que cette année-là mes parents allèrent habiter ailleurs. Elle vit toujours. Elle est mariée, sans enfants, et on me dit qu'elle a déjà presque les formes opulentes et les joues de sa grand-mère, peu d'esprit, beaucoup de sens pratique, pas du tout de patience ni de douceur... bref, c'est la dernière que l'on puisse se représenter en fée, ou en princesse d'un conte bleu... Mais ne comprenez-vous pas tout de même le plaisir que j'éprouve à aller rôder de ce côté de mon vieux parc? Et entre nous, n'avez-vous pas senti que ce sont tous les mirages, les joies, les illusions, les déceptions et les souffrances aussi de ma chère enfance envolée que je vois revivre encore par les soirs d'été, au-dessus du vieux mur, dans l'arcade pleine d'ombre où m'est apparue Guillemette...

J. DE BELLEFONTAINE.

*(L'Ami des Enfants.)*

## INTOXICATION

A une heure assez matinale, un homme fort bien mis se présente et demande à être examiné d'urgence. Il se tient à la gorge, il étouffe : il a avalé sa pipe en dormant.

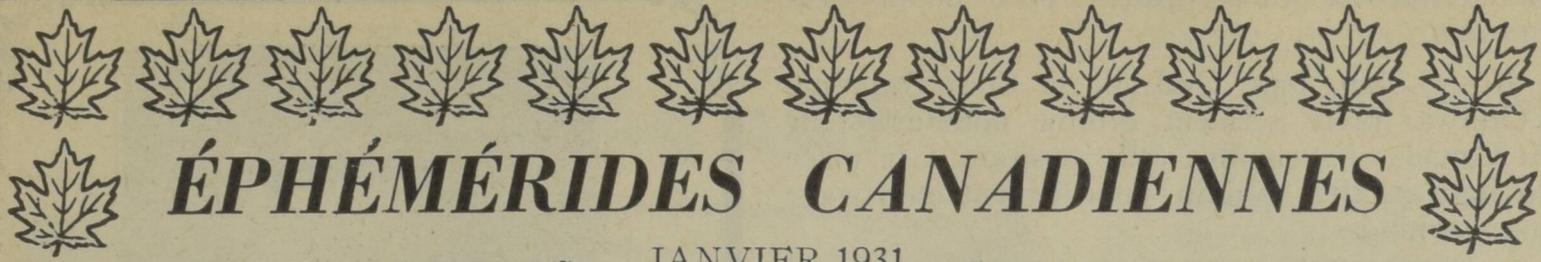
Le professeur, les chefs de la clinique ne sont pas encore arrivés. Un infirmier l'examine, lui met le doigt au fond de la gorge, sent le tuyau, mais ne peut le retirer.

Le malade souffre de plus en plus, supplie qu'on intervienne sans retard. Enfin, le chef de clinique arrive. On ne peut déjà pas voir du dehors, tant la gorge est enflée, et, par un malheureux hasard, le chef de clinique à la main très courte, et l'exploration digitale ne peut le renseigner non plus.

On passe le malade à la radiographie. Une première épreuve ne donne rien. Il supplie qu'on la recommence, il a dû y avoir erreur, faute de manœuvre. On recommence... lorsqu'on voit arriver, essouffée d'avoir couru, la femme du malade. Elle tient un petit objet à la main :

—Voilà ta pipe, s'écrie-t-elle, je l'ai trouvée sous le traversin.

Du coup, le malade fut guéri.



JANVIER 1931

1 — Dans l'allocution qu'il prononce à la messe de minuit du nouvel an célébrée en la cathédrale de Montréal, S. G. Mgr G. Gauthier, archevêque-administrateur de ce diocèse, dénonce fortement le communisme dont les doctrines néfastes commencent à se répandre chez les ouvriers de la Métropole.

2 — A Rimouski, décède M. F.-J. Couture, ancien secrétaire-trésorier municipal et scolaire de cette localité, à l'âge de 84 ans et 3 mois. Le défunt était le père du Notaire Eudore Couture, directeur du *Progrès du Golfe*.

3 — La mort du Maréchal Joffre arrivée ce matin à l'hôpital St-Jean de Dieu à Paris, à l'âge de 78 ans, cause une profonde émotion à toute la population canadienne.

— Peu de temps avant de commencer sa messe en la chapelle des SS. de la Sagesse de Lefavre, Ont., où il était aumônier, décède subitement M. le chanoine P. Bédard, ancien curé de Saint-Thomas d'Alfred (Lefavre), à l'âge de 70 ans.

4 — Aujourd'hui au prône de toutes les églises du diocèse de Québec, est lu un mandement de S. Em. le Cardinal Rouleau contre les modes immodestes.

— Aux Trois-Rivières décède presque subitement M. Arthur Bettez, maire de cette ville, à l'âge de 59 ans.

— A Menton, France, où il passait l'hiver, décède M. le Dr H.-M. Ami, géologue en vue du Canada, à l'âge de 72 ans.

5 — En son presbytère décède M. l'abbé Joseph-Marie-Vital Dodier, curé de Ste-Cécile de Whittton, au diocèse de Sherbrooke, à l'âge de 71 ans.

— Après une absence de plus de deux mois, S. Em. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, rentre dans sa ville épiscopale, parfaitement rétabli de l'accident qu'il a eu au mois d'août dernier.

5 — L'hon. E.-A. Dunlop, trésorier provincial de l'Ontario, annonce un déficit de \$628,000 dans les finances de sa province pour l'année 1930.

— M. Albert Cochrane, de Grande-Prairie, Alberta, remporte le championnat du monde pour la culture de la graine de mil à la foire internationale de Chicago.

— A la suite d'un vent violent du nord-est, la ville de Québec est inondée par une forte marée qui envahit plusieurs rues de la basse-ville et de Limoilou.

— Sous la poussée du vent la cheminée de l'église de St-Pierre de Montmagny est renversée et ses débris, traversant le toit et le jubé, causent des dégâts assez considérables.

7 — M. le chanoine Laurent Cousineau, économiste de l'Archevêché de Montréal, décède subitement à l'âge de 68 ans.

— M. Carlton James Oliver, député libéral de Brôme à la Législature de Québec, décède à sa résidence de Mansonville. Il était député depuis 1919.

— Un léger choc sismique qui dura une dizaine de secondes, secoue la région de Québec. Les dégâts sont presque nuls.

8 — M. l'abbé J.-B.-O. Archambault, professeur de philosophie au Séminaire de Ste-Hyacinthe, est élu supérieur de cette maison, en remplacement de M. le chanoine Pratte, décédé récemment.

— M. Edouard Larue Burroughs, doyen des officiers du Palais de Justice de Québec, décède à l'âge de 83 ans.

12 — Le Gouvernement de Québec décide d'accorder un octroi de \$200,000 au Refuge Don Bosco de Québec, et d'acquitter partiellement la pension des enfants qui y sont recueillis. Ce généreux octroi permettra à cette institution de se développer. Le printemps prochain on construira une aile nouvelle et le nombre des enfants sera porté de 80 à 200. Ce sont les Frères des Écoles Chrétiennes qui dirigent actuellement le Refuge qui s'appellera désormais, croit-on, "Maison Sainte-Famille".

13 — Sur demande de l'hon. M. A. David, secrétaire provincial, le Gouvernement de Québec décide d'accorder un octroi de \$10,000 aux Séminaires de Québec et de Montréal, au Collège Bourget, et au Collège Charles Garnier de Québec. Nos autres collèges classiques reçoivent déjà cet octroi.

14 — Leurs Excellences Lord et Lady Wellingdon disent adieu à la Capitale fédérale et prennent le train pour Saint-Jean, N. B., via Québec, où ils s'embarqueront le 16 janvier pour l'Angleterre.

— La Commission des écoles séparées d'Ottawa, par un vote secret de 14 à 7, élit M. D.-T. Robichaud comme président-général, contre M.

Samuel Genest qui occupait ce poste depuis dix-huit ans.

16 — L'hon. juge Duff, de la Cour Suprême d'Ottawa, prête serment comme administrateur du Canada. Il remplira cette position à la place du juge en chef Anglin, actuellement en voyage aux Bermudes.

— A l'Hôtel-Dieu de Québec décède M. le Dr F.-A. Marcotte, de Ste-Anne de la Pérade, ancien député conservateur de Champlain à la Chambre des Communes, à l'âge de 64 ans.

17 — Une délégation composée de tous les curés de la ville et de citoyens de toutes les paroisses de Québec, se présente chez l'hon. M. Taschereau, premier ministre, pour lui demander la fermeture des tavernes à dix heures du soir, des magasins de liqueurs à une heure de l'après-midi, le samedi, et la cessation des réclames en faveur de l'alcool.

18 — Plusieurs mille tonnes de roc se détachent du sommet des chutes Niagara, entre la rive américaine et l'île Luna, et s'abiment dans le gouffre. Cette érosion annonce la formation d'un nouveau "fer à cheval", cette fois du côté américain.

19 — Le syndicat qui contrôle les célèbres hôtels "Claridge" vient de faire l'acquisition des appartements connus sous le nom de "Baldwin-Lafontaine", rue Grande-Allée, Québec. Cet immeuble s'appellera maintenant "Hôtel Claridge".

— Chez les Soeurs de la Charité de Québec, décède la Révde Mère Ste-Hélène, ex-supérieure générale de sa communauté, à l'âge de 91 ans.

20 — Une causerie de Mgr Camille Roy et un concert de la Symphonie de Québec sont transmis de l'Université Laval à St-Hyacinthe, d'où ils sont irradiés par le poste CKAC, à "l'heure provinciale" de Québec.

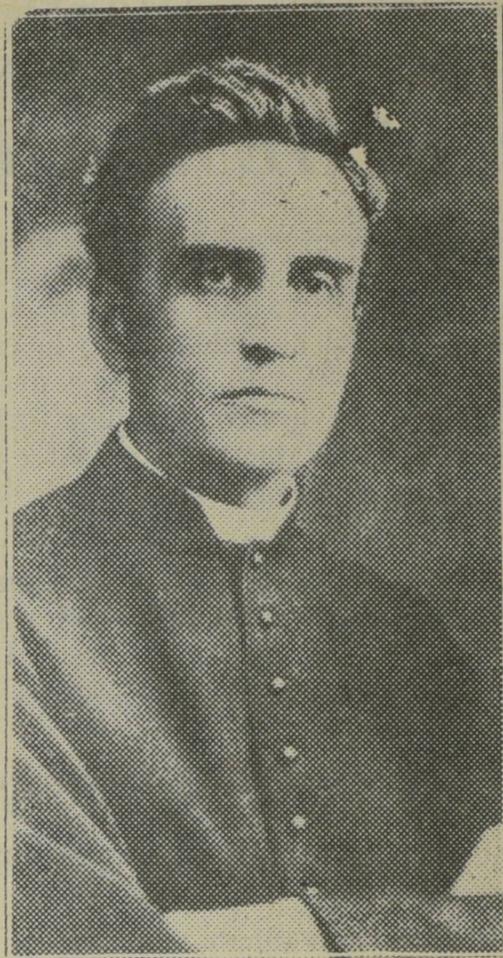
— On apprend que M. le Docteur J.-B. Lacroix, professeur de physiologie à l'Université Laval qui était en France depuis quelques semaines, pour raison de santé, vient de mourir à Cambo-les-Bains, à l'âge de 40 ans.

21 — Le R. P. M.-O. Chenu, O.P., professeur d'études médiévales au Saulchoir, en Belgique, commence à l'Université Laval de Québec une série de trois conférences sur l'Aristotélisme.

22 — L'hon. M. Bennett, premier ministre du Canada, annonce qu'un déficit de \$100,000,000.00 est à prévoir pour l'exercice fiscal qui se terminera le 31 mars prochain.

— On annonce que le T. H. Sir Georges Perley représentera le Gouvernement canadien à l'ouverture de l'Exposition de l'Empire Britannique à Buenos Ayres en mars prochain.

23 — A l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang de Québec, décède M. le chanoine Henri-Arthur Scott, curé de Ste-Foy, à l'âge de 72 ans. Le dé-



Feu le Chanoine Henri-Arthur SCOTT

funt, qui était membre de la Société Royale du Canada, était un historien distingué.

25 — Dans toutes les églises du diocèse de Montréal, est lu un mandement de S. G. Mgr G. Gauthier, archevêque-administrateur, contre la propagande communiste dans sa ville épiscopale.

— A Québec, S. Em. le Cardinal Rouleau, O.P., bénit solennellement la nouvelle église de St-Dominique, que dirigent les RR. Pères Dominicains.

— L'église de St-Vallier de Bellechasse est complètement détruite par un incendie, qui se déclare dans la voûte, à huit heures du matin. Les pertes sont d'environ \$250,000 couvertes par \$90,000 d'assurance seulement.

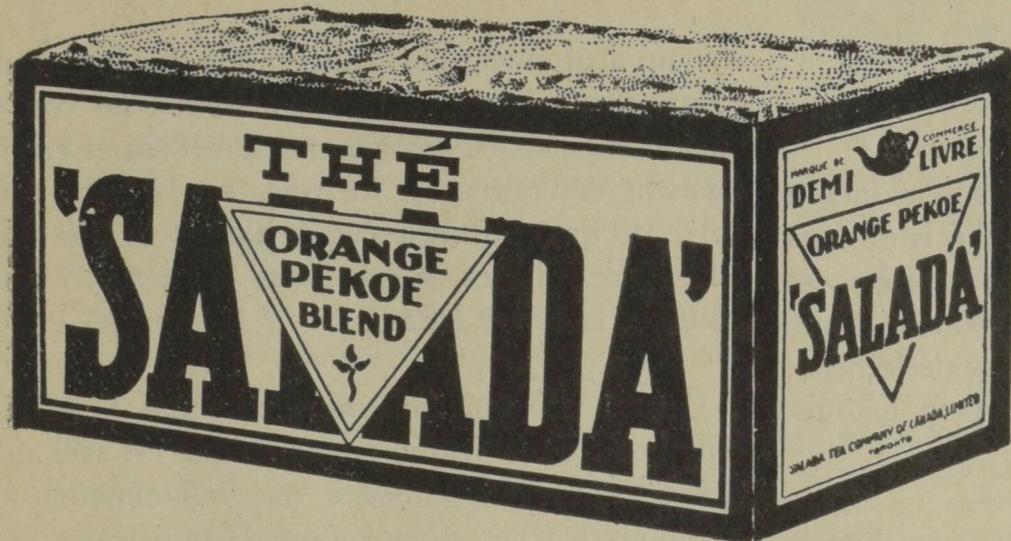
26 — A Halifax, décède S. G. Mgr E.-J. Mc Carthy, archevêque du diocèse du même nom, à l'âge de 81 ans.

26 — A l'Hôpital Général d'Ottawa, décède M. l'abbé A.-B. Beausoleil, prêtre de ce diocèse, à l'âge de 69 ans.

28 — L'église St-Denis, située sur l'avenue Laurier à Montréal, est détruite par un incendie.

— Des explosions de gaz qui ont lieu dans les égouts de la ville d'Ottawa, causent des dommages pour plus de \$100,000.

# Saveur unique!



**Enveloppe hermétique en aluminium**  
**'Frais des Plantations'**

F. 121

29 — Le T. H. M. R.-B. Bennett, premier ministre du Canada, se rend à Washington où il aura une entrevue avec M. Hoover, le président de la République américaine. On ignore le but de ce voyage diplomatique.

30 — Dans une lettre qu'il adresse à l'hon. M. Alfred Duranleau, ministre de la Marine à Ottawa, l'hon. M. Taschereau, premier ministre de Québec, prétend que le contrôle de la radiodiffusion relève du Gouvernement provincial. La Cour d'Appel aura à trancher cette question.

31 — Lors d'une assemblée tenue en la salle des séances au petit Séminaire de Ste-Thérèse, M. Edouard Montpetit, secrétaire de l'Université de Montréal, fait son entrée officielle dans la politique provinciale.

— Dix missionnaires franciscains du Canada s'embarquent à Vancouver à bord de l'*Empress of Russia* pour les missions du Japon.

## La facture du petit Georges

Georges, petit garçon d'une dizaine d'années, ayant un jour entendu ses parents causer entre eux de fournisseurs qu'il fallait payer, eut l'idée de présenter lui aussi à sa maman, sa petite facture.

Au repas de midi en se mettant à table, la mère trouva dans son assiette un papier où

était écrit, d'une main aussi appliquée que malhabile :

*Maman doit à son fils Georges :*

Pour être allé chercher du charbon six fois....	2 fr.
Pour être allé chercher du bois plusieurs fois...	2 fr.
Pour avoir fait plusieurs commissions....	1 fr.
Pour avoir été toujours un bon petit garçon.....	1 fr

Total..... 6 fr

La mère lut la facture et ne dit rien. Le soir, à l'heure du souper, Georges trouva dans son assiette le compte avec les 6 francs réclamés. Heureux de l'aubaine, il mettait déjà l'argent dans sa poche, lorsqu'il aperçut une autre facture ainsi rédigée :

*Georges doit à sa maman :*

Pour dix années heureuses passées dans la maison.....	rien.
Pour dix années de nourriture.....	rien.
Pour les soins durant les maladies..	rien.
Pour avoir été pendant dix ans une bonne mère pour lui.....	rien.

Total..... rien.

En lisant ces lignes, Georges rougit et demeura un instant interdit et confus. Puis, les yeux pleins de larmes, il se précipita dans les bras de sa mère.

— Chère maman, dit-il, reprenez votre argent, je vous demande pardon, pour la sottise que j'ai commise. Une maman ne doit rien à son enfant. Son enfant lui doit tout. Je comprends que jamais je ne pourrai payer tout ce que je vous dois.

## IL Y A ECRIRE ET ECRIRE

Un jeune aspirant littérateur, très convaincu d'ailleurs de son talent, envoyait depuis longtemps sa prose à quelques revues renommées.

Un camarade, un jour, dans une réunion, lui demande ce qu'il faisait.

L'aspirant-littérateur, avec beaucoup de désinvolture, répond :

— Moi, mon cher, j'écris au "Temps", au "Figaro", à l'"Echo de Paris"...

— Cui, interrompt son voisin : il écrit, mais on ne lui répond pas.



## LA MACHINE HUMAINE

### La peste

**U**NE dépêche de ces dernières semaines a parlé de la peste qui venait d'éclater dans une ville d'Algérie. Le télégraphe est resté muet ensuite, probablement parce que les autorités sanitaires avaient jugulé le fléau, à l'aide des moyens dont la science peut maintenant disposer.

La peste n'est plus, en effet, la maladie dont le seul nom semait jadis la terreur, et qui vidait les villes et les provinces où elle s'était introduite. On la connaît maintenant; on sait quel microbe la cause, et les moyens de lui rendre la vie impossible. Le Français Yersin, élève de Pasteur, et le Japonais Kitasato ont simultanément découvert le microbe de la peste au cours de leurs recherches à Hong Kong, en 1896. C'est un microbe à forme de batonnet, court et à bouts arrondis, plus facilement colorable à ses deux extrémités qu'au centre, et qui présente une assez grande variété de formes, suivant les milieux artificiels dans lesquels on le cultive.

Il a, pour s'introduire dans l'organisme humain, le choix de plusieurs chemins, et il les utilise largement. Ce sont: le tube digestif, les voies respiratoires, et les blessures ou égratignures de la peau. Semé sur la route par les crachats du pesteux, il est respiré, avec la poussière, par les passants.

Les rats et les souris lui fournissent un milieu de culture privilégié, car ces rongeurs sont les favoris de la peste; les parasites, puces et autres, qui circulent sur leurs corps, transportent d'un animal à l'autre, et même de l'animal à l'homme, le virus dont ils sont porteurs.

\*

\* \*

La peste se manifeste sous deux formes principales: la peste classique, et la pneumonie pesteuse.

La première éclate brusquement, par un fort accès de fièvre accompagné d'un gros mal de tête,

et d'un abattement particulier. Puis, les jours suivants, apparaissent, dans les aisselles, au cou et surtout aux aines, des glandes tuméfiées et extrêmement douloureuses. La peau est souvent couverte de gros furoncles et de taches livides. Les yeux sont injectés, la face pâle, la langue comme rôtie, et la fièvre élevée.

Quand une épidémie ne donne pas l'éveil, le diagnostic de la forme pneumonique est très difficile, car elle ressemble à une inflammation de poumons banale; il faut faire l'examen des crachats, qui contiennent des microbes caractéristiques.

\*

\* \*

A Porto, il y a déjà plus de trente ans, on trouvait depuis quelque temps de nombreux cadavres de rats dans les rues avoisinant le port, lorsque les premiers cas de peste furent observés chez des débardeurs et des porte-faix. Les autorités de la ville recoururent d'abord à l'antique moyen des cordons sanitaires, ce qui permit à l'épidémie de s'étendre. Heureusement que les médecins réussirent à faire remplacer ces cordons sanitaires par des postes de désinfection, puis à se procurer le sérum antipesteux de Yersin, préparé d'après la méthode de Pasteur, et d'une nature analogue à ceux employés contre la rage et la diphtérie.

Les premières expériences, tentées à Amoy et Canton, en 1896, avaient été plus ou moins concluantes; mais Roux, le découvreur du sérum diphtérique, continua les recherches, et, après des études longues et patientes, il se décida à inoculer à des chevaux, directement dans les veines, de très grandes quantités de microbes pesteux tués par la chaleur.

Après plus d'une année, les chevaux produisirent un sérum dont un quarantième de centimètre cube suffisait à préserver les souris contre l'inoculation du bacille pesteux le plus virulent, et dont un quart de centimètre cube pouvait guérir ces petits animaux lorsque le sérum était injecté seize heures après l'inoculation virulente. C'est avec ce sérum que les docteurs Calmette et Salimbeni fi-

rent disparaître de Porto la dernière invasion de peste dont l'histoire fasse mention en Europe.

\*

\* \*

Le traitement sérothérapique de la peste renferme deux indications spéciales : injecter de grandes quantités de serum, et répéter ces injections tous les jours jusqu'à ce que la température indique que tout danger de réinfection est écarté. Le sérum n'est jamais nuisible, et on peut en injecter chaque jour de vingt et jusqu'à cinquante centimètres cubes.

Dans les cas de pneumonie pesteuse, dont le pronostic est fort sombre, d'excellents résultats ont été obtenus en faisant l'injection directement dans les veines.

Les microbes commencent à disparaître du sang durant les premiers vingt-quatre heures, et continuent de diminuer en nombre après chaque nouvelle injection. Ils durent cependant beaucoup plus dans le pus des abcès, ce qui oblige à continuer assez longtemps les injections de serum.

On peut pratiquer la médication préventive en administrant le serum aux gens exposés à la contagion, comme on le fait pour le diphtérie. Les résultats sont excellents, mais il faut une revaccination toutes les trois semaines, si l'épidémie dure.

\*

\* \*

Le docteur Calmette donne les conseils suivants pour le cas où la peste s'introduirait quelque part : D'abord, transporter et isoler dans un hôpital spécial tout pesteux ; vacciner obligatoirement tous les suspects ; incendier si possible, ou au moins désinfecter puis abandonner pendant vingt jours toute maison dans laquelle des cas de peste ont été constatés. Ensuite, détruire méthodiquement les rats et les souris, en ne touchant pas toutefois à leurs corps, mais en les saisissant avec une pince métallique pour les incinérer ou les immerger dans de l'acide sulfurique. Enfin, instituer des commissions de recherche, composées de personnes compétentes, pour faire, deux fois par jour, la visite des logements afin de s'assurer qu'il n'existe pas de maladie suspecte.

• LE VIEUX DOCTEUR.

## Les maladies de l'estomac



Les maladies de l'estomac se montrent avec une telle fréquence, c'est que les causes capables de les faire naître sont infiniment nombreuses.

En dehors des maladies de l'estomac proprement dites qui ont leur siège même dans l'organe malade à retentissement gastrique : la lithiase biliaire (coliques hépatiques si fréquentes chez la femme), l'appendicite chronique, les maladies de l'intestin (entérites et entérocolites), les ptoses, c'est-à-dire les descentes d'organes peuvent provoquer des réactions gastriques telles que bien des malades sont souvent soignés pendant des années pour une maladie d'estomac imaginaire, mais qui retentit gravement sur cet organe. On comprend combien des erreurs de diagnostic de ce genre, d'ailleurs assez pardonables (en raison même de la difficulté du diagnostic), peuvent laisser s'aggraver un état qui se prolonge, d'où la nécessité impérieuse ignorée des malades d'un examen complet de l'appareil digestif pour pouvoir juger en connaissance de cause.

Les fautes alimentaires sont un facteur important de dyspepsie, à ce point que bien des maladies d'estomac seraient évitables, si le malade savait s'astreindre à quelques règles élémentaires d'hygiène.

Les repas pris trop vite, la suralimentation, les excès de vin, d'épices, de thé, de café, d'apéritifs, la mauvaise dentition, la mastication insuffisante comptent parmi les causes principales de dyspepsie.

L'abus des médicaments est bien souvent aussi une cause de malaises gastriques.

Trop de malades l'ignorent, qui préfèrent absorber élixirs, cachets et pilules, plutôt que de modifier leur régime alimentaire.

Nous n'aurons pas perdu notre temps si nous avons contribué à faire entrer dans l'esprit de chacun cette notion capitale, que les maladies de l'estomac ne tiennent pas forcément à une maladie de l'estomac, mais qu'ils peuvent dépendre d'un trouble des autres organes (reins, foie, etc.).

Voyons maintenant rapidement au moyen de quels symptômes on peut avoir l'attention attirée du côté de l'estomac.

Le début d'une maladie d'estomac peut se manifester par des *troubles d'appétit* ; le malade éprouvant une faim exagérée comme dans certains cas d'hyperchlorhydrie et d'ulcère du duodénum, ou bien, au contraire, la faim a disparu (dyspepsies, dilatation atonique de l'estomac, cancer, etc.). D'autres fois, la maladie s'annonce par des vomissements.

Là encore il y a lieu de faire la même remarque, beaucoup de vomissements reconnaissant une cause extragastrique (vomissements cérébraux,

vomissements des coquelucheux, vomissements des femmes enceintes, etc.). Il sera nécessaire de se faire préciser le mode d'évolution (douloureux ou facile, en pleine santé ou chez un sujet déjà malade), leur fréquence (rares ou fréquents), leur horaire (précoces ou tardifs par rapport aux repas), leur quantité (vomissements très abondants dans les hypersécrétions, dans les grandes dilatations de l'oesophage et dans les rétrécissements serrés du pylore), enfin leur caractère (vomissements alimentaires, pituiteux, muqueux, bilieux, porracés, fécaloïdes), la couleur et le caractère du vomissement peuvent être d'un grand secours au médecin pour le diagnostic.

Telles sont, en résumé, les notions capitales, si précieuses, que le médecin peut apprendre rien que par l'interrogatoire de son malade et avant même tout examen.

Il apprendra également que le malade a parfois un reflux d'aliments sans efforts, véritables *réurgitations*, comme chez les nourrissons.

D'autres ont des *fermentations stomacales*, des *crises d'aérophagie* si fréquentes chez les névropathes et les dyspeptiques, ou même des vomissements de sang (*gastrorragies*) si impressionnants et si révélateurs de la gravité du mal. Le sang venu de l'estomac est un sang privé de bulles d'air (hémoptysie), qui vient après un effort de vomissement et non en toussant, comme chez les tuberculeux. Ce sang rejeté est souvent mélangé de particules alimentaires; il peut être noir ou rouge, selon la durée de séjour du sang dans l'estomac.

Lorsque la quantité de sang rejetée est peu abondante et même invisible à l'oeil nu, on peut, par certaines réactions chimiques très sensibles, déceler la présence du sang, et ceci a une extrême importance pour diagnostiquer certaines lésions graves de l'estomac, qui souvent saignent fort peu mais de façon continue (ulcère ou cancer de l'estomac).

Lorsqu'un malade vient de vomir du sang, on pourra, en attendant l'arrivée du médecin, le laisser dans une immobilité absolue, en lui faisant boire quelques cuillerées d'eau glacée sucrée.

Dr PIERVAL.

(La Maison.)

## GRATIS



Cette montre ainsi que plusieurs beaux cadeaux pour dames et messieurs tel que service de toilette, aluminium, lingerie etc., seront donnés gratuitement à ceux qui vendront 50 paquets de nos graines de jardin à .07 cts.

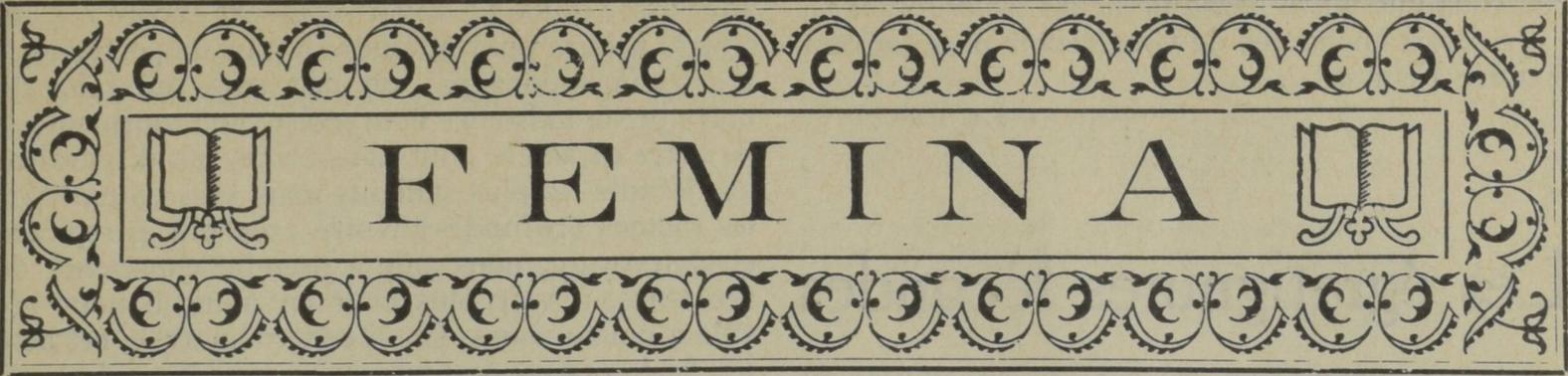
L'UNION DES JARDINIERS ENRG.

Lévis, P. Q.

Abonnez-vous à "l'Action Catholique"



AU TEMPS DU SUCRE : LA TOURNÉE DES ÉRABLES



# FEMINA

## Les ailes mutilées

**A**CETTE heure indécise qui n'est plus le jour, alors que la nuit n'est pas encore venue tout à fait, nous laissons là tous nos travaux. Notre pensée erre à l'aventure vers le passé pour en savourer de nouveau toutes les douceurs, vers l'avenir pour en scruter le mystère.

Le grésil crépite dans les vitres, le vent passe rageur en bourrasques violentes, l'ombre peu à peu s'amasse dans les coins de la vaste pièce pendant que le jour qui s'en va laisse comme à regret, un peu de sa clarté dans les larges fenêtres où le gel dessine de si jolies arabesques.

Le silence se fait plus grand et la douceur de cette heure charmante nous devient chère à un point que la moindre diversion nous fait regretter l'envol de ces minutes rêveuses données à une pensée méditative.

Bientôt dans l'appartement, on n'entend plus que le tic-tac de l'horloge et un bruissement d'ailes venant de la cage dorée où le petit oiseau s'endort.

Tout le jour, il a égrené les notes gracieuses de sa chansonnette. En des roulades compliquées ou des trilles savants, tantôt gai et causeur ou maussade et renfrogné, le petit oiseau tout à tour chante sa joie ou devient boudeur.

Il est heureux et cependant ne semble-t-il pas à l'étroit dans sa cage où jamais ses ailes ne peuvent se détendre et lui permettre de voler à tire-d'aile? Ses ailes devenues inutiles ne sont-elles pas l'image de nos pensées captives, de nos émotions déguisées, de nos confidences retenues, de tout ce qui palpète dans notre âme, la fait vivante et bonne, mais que l'on y enferme par timidité, prudence ou fierté?...

Plus nos pensées sont grandes et fortes, plus elles font notre âme noble et profonde, même si elles ne sont jamais exprimées, notre vie en gardera le reflet. Efforçons-nous donc de les ciseler

toujours dans l'or précieux de la charité et dans le marbre de la perfection, afin que notre vie entière reçoive d'elles son impulsion.

Nous arriverons ainsi pas à pas, effort par effort, au sommet d'où l'indifférence et la moquerie ne sauraient nous atteindre.

JEANNE LE FRANC.

## BOITE AUX LETTRES

**SOLITAIRE.**— Je répondrai en même temps à votre jolie carte et à votre lettre. La première n'étant parvenue trop tard pour le courrier du mois dernier. Vous en avez sans doute éprouvé un peu de chagrin, tout au moins une désillusion de ne pas lire le "petit mot" attendu. La vie est ainsi faite, beaucoup plus fertile en déceptions qu'en joies complètes.

Il me semble vous voir occupée à notre devoir quotidien, cette tâche qui tout en vous tenant active vous laisse néanmoins une grande liberté de pensée. Mieux que beaucoup d'autres, vous comprenez le vrai sens de la vie, puisque vous avez appris à vous oublier pour faire plaisir aux autres.

*Nous* est signé par l'auteur de *Lui*. Le livre ne porte pas de nom d'auteur. Vous le trouverez à la librairie Garneau, de Québec, et aussi à Montréal. Ce volume a été un succès puisqu'il est rendu à son huitième mille... J'espère que vous jouirez de cette lecture pleinement.

Revenez de nouveau, aussi souvent qu'il vous plaira.

**FRAGILE.**— Vos bons souhaits me sont parvenus les premiers jours de janvier. Je vous remercie pour les pensées si délicatement exprimées et veuillez croire au grand désir que je ressens de vous savoir complètement heureuse.

Nous reviendrez-vous bientôt?...

**GOUTTE D'EAU.**— A vous aussi mes meilleurs mercis pour la bonne pensée qui vous a ramenée vers nous en cette date heureuse du début de l'année. Votre plume est-elle inactive ou nous prépa-

rez-vous une autre gerbe de fleurs printanières?...

Je serais enchantée de vous revoir plus souvent à notre Femina...

JEANNE LE FRANC.

## Les égratignures fécondes

“Le mal que l'on dit de nous est à notre âme ce que la charrue est à la terre: il l'égratigne et la féconde.”



A terre retournée par le soc tranchant brille au soleil. Les mauvaises racines rompuës, exposées à la franche lumière vont être bientôt desséchées. L'air pur pénètre et fouille entre les lourdes mottes. Les petits oiseaux viennent becqueter les vers et les insectes nuisibles qui rongeraient dans l'obscurité le bon grain ou la saine racine du froment. Et, dans la terre égratignée par la charrue, la bonne plante va pousser avec vigueur, sans être gênée par les puissances destructives.

\*  
\* \*

Nous aussi portons en nous des forces mauvaises, parfois insoupçonnées, et qui entravent à notre insu même, notre élan vers plus de perfection. Il nous arrive d'en prendre conscience avec l'aide de notre prochain qui se montre souvent assez peu indulgent pour nos défauts, habile à les découvrir et à les révéler aux autres, enclin à interpréter en mal nos actes ou à déformer nos intentions. Et tandis que nous vivions paisiblement, un peu isolés dans notre “tour d'ivoire”, nous inquiétant peu de notre entourage et de son opinion, peut-être même assurés d'avoir gagné sa confiance et son estime nous voici brutalement réveillés par une bonne âme qui se croit aimable en nous répétant le mal que l'on dit de nous. L'égratignure est parfois vive car nous sommes orgueilleux et nous nous jugions inaccessibles à la critique; et à cette souffrance d'amour-propre se joignent souvent un sentiment de révolte, de rancune, un désir de nous défendre ou de nous venger. Rarement, nous restons passifs devant l'offense. Sous le coup de notre indignation, nos bons mouvements habituels, nos efforts de charité sont bouleversés, enfouis comme l'herbe verte sous le couteau aigu de la charrue. Mais, comme pour la terre, si notre âme veut être simple, l'égratignure sera prélude de fécondité.

Avec le temps qui ternit et effrite les mottes luisantes, notre révolte s'apaise. Examinons alors, courageusement, le mal qu'on dit de nous. N'y a-t-il pas du vrai? Dans cette démarche, avons-nous agi avec assez de prudence? Cet élève l'avons-

nous assez guidé? N'avons-nous pas encore maints efforts à faire pour atteindre à plus de perfection! Ne sommes-nous pas un peu trop satisfaits de notre petite existence bourgeoise, non tourmentée? de notre caractère dont nous avons fait disparaître les défauts les plus saillants mais sans en extirper les racines profondes? Notre prochain, perspicace et clairvoyant, nous aide à prendre conscience de nos torts, à voir plus clair en nous, il nous révèle à nous-mêmes. Et, si cette démarche, cet acte irréfléchi ont été mal interprétés par le public malveillant, c'est que le mal aurait pu en surgir! Le soupçon méchant nous blesse mais il nous fait voir le danger et nous invite à plus de circonspection tout au moins pour ne pas scandaliser notre prochain.

Avec la connaissance plus profonde de nous-mêmes, nous acquérons donc plus d'expérience de la vie, et, autre fruit salubre de cette épreuve, nous devenons meilleurs pour les autres. Vraiment, pour cette vétille on a osé mettre en doute notre réputation d'institutrice ou de jeune fille!... L'indulgence nous vient alors pour les prétendues fautes d'autrui et nous accueillons d'une oreille très prudente ce que l'on nous rapporte. Nous essayons de redresser les jugements erronés, nous évitons de parler de notre prochain avec malveillance et si nous le savons victime de la calomnie, nous allons vers lui avec une âme compatissante.

Il pourra arriver — mais rarement — que le blâme infligé soit une pure calomnie. La souffrance qui nous en viendra alors sera bien profonde mais encore salutaire. A sa lumière, nous comprendrons qu'il faut nous détacher du jugement du monde et rechercher avant tout, l'approbation de notre conscience, “la voix de Dieu en nous”, nous garderons ainsi dans l'action l'intention pure qui en fait le mérite.

Avec sagesse donc, nous concilierons ces antinomies: s'aider du jugement des autres pour dépister certains défauts et prendre conscience de certains dangers mais ne pas s'en préoccuper si on le sait délibérément erroné.

Et, puisque nous sommes chrétiens, avec foi aussi nous accepterons cette blessure que nous fait le mal que l'on dit de nous, comme une épreuve nous aidant à expier nos infidélités journalières et surtout comme une grâce qui nous rapprochera du Maître. Lui seul pouvait dire en toute vérité: “Qui de vous me convaincra de péché?” Pourtant Il n'a pas été épargné. Comme lui, nous saisirons l'occasion d'être bons avec ceux qui nous font du mal, lui donnant ainsi vraiment la mesure de notre amour pour lui dans notre prochain. Puis, nous lui offrirons notre souffrance, notre humiliation, notre effort de pardon en échange de tous les pardons que nous avons à obtenir chaque jour de sa miséricorde.

Pour cet élan humble et confiant vers lui, vers son amour puissant et consolateur il nous enrichira de sa grâce, nous fera une âme plus vaillante

et meilleure, nous rendra plus sincères avec nous-mêmes.

Ainsi, le bien sortira du mal, et comme l'éternelle nourricière nous donnerons plus après chaque labour.

\*

\* \*

Mais, ai-je mis du temps, Seigneur, lorsque vous m'avez envoyé la souffrance sous cette forme humiliante pour comprendre que c'était là une de vos meilleures grâces? Je me souviens encore de ces longues nuits d'insomnie avec cette pensée du mal dit de moi sans raisons martelant mon cerveau comme un leit-motiv. Ma conscience n'avait pas de remords, mais le monde est léger dans ses jugements.

Oui, j'ai souffert — ma très grande jeunesse exagérant encore la portée des critiques — assez pour en perdre la paix, pour ne plus même désirer chercher Dieu dans la prière, pour prendre en dégoût ce village, où ma vie s'écoulait droite et laborieuse et où quelques-uns me blâmaient sévèrement pour une démarche quelque peu contraire aux coutumes.

Le temps heureusement et la grâce de Dieu firent leur oeuvre apaisante. Peu à peu, je compris qu'il est présomptueux de se croire au-dessus des autres et des paroles malveillantes dont il faut même savoir tirer un profit; qu'il est vain de se troubler de ce que l'on pense et dit de nous; mais surtout, qu'il est bon d'être humilié comme le Christ car le disciple ne saurait être au-dessus du Maître.

Et maintenant que je comprends mieux encore, avec votre grâce, quelle leçon d'humilité, de dépouillement, d'abnégation et de charité vous vouliez me donner, Seigneur, je vous remercie.

(Aux Davidées.)

Andrée RICARD.

## NUANCES

Des hommes de finance s'entretiennent, dans la fumée des cigares, des déboires de leur métier, du mal qu'on a à y préserver sa réputation de certaines calomnies.

— En somme, demande l'un d'eux à son voisin, que feriez-vous, si l'on vous accusait publiquement d'être un voleur?

Le voisin donne son avis. La même question est posée à un autre:

— Et vous, qu'est-ce que vous feriez?

Puis, se tournant vers un troisième personnage, dont le passé financier n'est pas à l'abri de tout reproche, et que cette conversation semble gêner un peu, l'interrogation continue, très naturellement:

— Et vous, cher ami, qu'est-ce que vous... faites?

## LA MAISON

Pourquoi t'aimé-je tant, ô vieille maison?...  
Est-ce pour ta beauté grave et patricienne,  
Ta vaste salle avec ta cheminée ancienne,  
Et ton jardin si vert à la jeune saison?...

Est-ce pour le passé que tu me symbolises  
Et dont l'attrait sur moi s'exerce impérieux?  
Pour tes légendes au parfum mystérieux,  
Quand tu voyais rêver tes lointaines marquises?

Où n'est-ce pas plutôt pour cet apaisement  
Que l'on goûte en tes murs imprégnés de silence,  
Loin des fièvres, du bruit, d'une foule en démence.  
...Atmosphère de calme et de recueillement.

Oh! c'est pour tout cela sans doute que je t'aime!  
Mais, cependant, vois-tu, la suprême raison,  
C'est que pour moi tu fus et restes "la maison"...  
Et dans ce simple mot chante tout un poème!...

La maison! Reliquaire où demeurent enclos  
Tant d'intime bonheur, tant d'espoirs, tant de rêves  
Dont l'évocation rend les heures trop brèves  
Lorsque je les revis, le soir, les yeux mi-clos...

La maison! Ce foyer de tendresse indicible  
Où tous les coeurs amis battent à l'unisson...  
Où l'on sent près de soi passer dans un frisson  
Les âmes des absents planant dans l'invisible...

La maison! Nid douillet où l'on vient se blottir  
— Tel un oiseau craintif apeuré par l'orage —  
Quand, au dedans de soi la tempête fait rage,  
Et que le coeur défaille, et que l'on croit mourir.

La maison, toujours tendre et toujours accueillante  
A son enfant prodigue avide d'inconnu,  
Qui sait la ressaisir à peine revenu,  
Et pardonner, ainsi qu'un aïeule indulgente!

La maison, dont le coeur peut comprendre le mien,  
Qui, pour moi, tour à tour pleure, sourit ou chante  
Et me fait oublier si la vie est méchante,  
M'enchaînant chaque jour par un nouveau lien...

O ma maison! Voilà, voilà pourquoi je t'aime!...  
Voilà le vrai secret de mon ardent amour...  
Et je sens que de toi m'éloigner sans retour,  
Ce serait m'arracher un lambeau de moi-même.

Violette de Parme,

(Le Noël.)

## OBLIGATIONS

Pour l'impression de vos



Certificats

Actions

Obligations  
(Débentures)

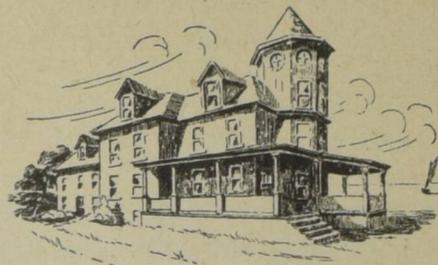
Adressez-vous à

L'ACTION SOCIALE LTÉE

QUÉBEC

# Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

## REPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JANVIER

### ENIGME

La noix.

### CARRE SYLLABIQUE

NE LA TON  
LA TO NE  
TON NE AU

### CHARADE

Cor — ail — corail.

### MOTS EN TRIANGLE

CHALET  
HABIT  
ABBE  
LIE  
ET  
T

Ont trouvé des solutions incomplètes : Mlle Cécile Gagné, St-Maxime de Scott; Mlle Gabrielle Dumont, 12, rue Blanchet, Lévis; Mlle Bérengère Huart, 26, rue Fraser, Lévis.

Ont trouvé toutes les solutions exactes : L'Hôtel-Dieu de Lévis; Mlle Hélène Lacroix, St-Casimir, Portneuf; Le Couvent C. N.-D., Ste-Marie de Beauce; Le Couvent du Bon-Pasteur, Jonquière.

Le Couvent de Jonquière et le Couvent de Ste-Marie sont les deux noms tirés de l'urne.

## JEUX D'ESPRIT No 141

### DEVINETTE

Si vous jetez mon deuxième par mon premier, vous n'emplierez jamais mon entier.

### METAGRAMME

* * * * *	Ce qui sert à représenter une chose.
* * * * *	Qui mérite l'estime.
* * * * *	Trait sans largeur et sans épaisseur.
* * * * *	Espèce d'arbrisseau qui produit le raisin.

### PROBLEME D'ARITHMETIQUE

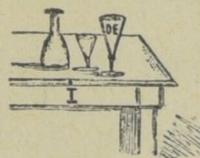
Multiplie par cinq mon premier  
Tu as mon dernier.

Multiplie par quatre mon dernier  
Tu as mon entier.

### REBUS



HENRI



J'



## A cause de maman

### NOUVELLE



Le second héros que je rencontrai dans ma vie fut un petit citadin.

J'étais alors élève-officier et venais à Christiana pour suivre mes cours. Dans la même maison que moi, habitait un petit garçon de dix à onze ans, Trygne, fils d'un capitaine.

C'était un rude gamin : franc, hardi, espiègle, il se battait comme un petit lion, et faisait des sauts de skis comme un vrai Telemarkien.

Ce n'est pas cela, au fond, qui me le fit admirer plus que d'autres. Mais, un dimanche après-midi, ma porte s'ouvrit brusquement, et Trygne se glissa dans ma chambre :

— As-tu des tenailles ? me dit-il, en me tendant le plus tranquillement du monde son pouce, sous l'ongle duquel une esquille de bois était entrée, presque sous la racine du dit ongle.

— C'est vilain, dis-je ; dépêche-toi d'aller trouver ton père pour qu'il t'aide.

— Père est sorti : voudrais-tu être assez bon pour opérer toi-même ? Nous avons essayé, des camarades et moi, mais nous n'avons pu attraper l'esquille.

— Dis à ta mère qu'il faut que tu te dépêches d'aller trouver le médecin, car cela peut devenir sérieux.

— Mère aura si peur ! Oh ! ne peux-tu pas essayer ? Cela ne fait pas si mal. Aide-moi.

— Bon !

Alors, je pris de petites tenailles, et dis au gamin de bien serrer les dents pour ne pas crier. Et je tirai doucement d'abord, mais l'esquille tenait bon ; alors, je tirai par petits coups, et l'esquille se brisa net. Le haut restait fixé dans le doigt.

Le garçon n'avait pas bronché ; pas une plainte mais les yeux étaient un peu humides.

— Tu vas être obligé d'en parler tout de même à ta mère, mon ami, afin d'être débarrassé de ceci au plus vite.

Il partit, et j'entendis la porte d'entrée se refermer sur lui. Je me demandais avec angoisse comment le gamin supporterait l'opération, car il fallait couper la racine de l'ongle, c'était clair.

Le lendemain, vers l'heure du dîner, comme je rentrais de l'école de guerre, Trygne m'arrive, rayonnant :

— L'esquille est partie ; le docteur a dû couper l'ongle, jeta-t-il triomphant.

— Et tu as été à l'école ?

— Mais oui, seulement on m'a donné congé, la dernière heure, car cela faisait bien mal, et c'était l'heure du docteur.

— Tu n'as pas été chez le docteur, hier ?

— Non, répondit-il lentement, comme en s'excusant.

— Mais, que dit ta mère, hier, quand tu rentras ?

— Oh ! elle ne dit rien.

— Tu ne lui as peut-être pas même dit ? Cela te ressemblerait.

— Non, Maman se serait trop inquiétée ; elle n'aurait pas dormi de la nuit, comme lorsqu'il nous arrive quelque chose.

— Et toi, as-tu dormi ? Est-ce que cela ne t'a pas fait horriblement mal ?

— Si. On eût dit qu'un marteau tapait là-dedans, toute la nuit, et cela tirait, cuisait, dans tout le doigt ; je me jetai de tous côtés en trépiignant jusqu'au matin, mais alors je me suis endormi. Oh ! si tu avais vu comme mon doigt était devenu gros et noir !

— Et tu es resté à l'école tout le temps, malgré cela ?

— Oui, le docteur ne reçoit pas avant une heure ; je le sais bien puisqu'il est à l'hôpital le matin.

— Eh bien ! que t'a-t-il dit en voyant ce doigt ?

— Il s'est mis en colère, et m'a déclaré que je méritais d'être fouetté. Et puis, il mit un plat de cuivre sous ma main, et coupa avec un fin couteau, de bas en haut. Alors, cela saigna pas mal ; il attrapa alors l'esquille avec une drôle de petite pince, puis il lava mon doigt et l'enveloppa. Tiens, veux-tu voir ?

Et, avant que je pusse l'en empêcher, il déroula le bandage et me montra triomphalement le plus vilain pouce que j'aie jamais vu. Je n'étais d'ailleurs pas le premier auquel il le montrait.

— As-tu crié quand le docteur ouvrit cela ?

Le gamin me rit au nez, d'un air si espiègle, que je compris qu'il s'était tenu pendant l'opération comme la veille, pendant mes tentatives inutiles.

— Mais cela ne te fit-il pas horriblement souffrir ?

— Oh ! si ; je n'y voyais plus, tant cela me faisait mal... mais, tu sais, je veux devenir officier et un soldat doit s'habituer à supporter la douleur !

— Et que dit ta mère, quand tu rentras aujourd'hui ?

— Eh bien ! elle s'est mise à pleurer, tant elle a eu peur, quoique tout fût fini. Tu vois bien qu'il valait mieux ne rien lui dire hier. Je te dis qu'elle ne supporte pas ces choses-là ; elle attrape si facilement mal à la tête !

Plusieurs années après, je rencontrai le docteur qui avait soigné ce petit. Je lui demandai s'il se souvenait de cette opération, et si vraiment le gamin n'avait pas bronché.

— Il ne broncha ni ne cria, mais s'évanouit quand tout fut fini. C'est le plus courageux petit homme que j'aie rencontré. Son accident aurait pu tourner mal, le doigt était vraiment attaqué.

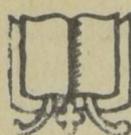
Je lui contai alors pourquoi le gamin n'était pas venu plus tôt chez lui. C'était à cause de sa mère !

Trygne est depuis longtemps officier, un très brave et crâne garçon.

Henrich ENGEL.

(Extrait de *Braves Enfants*.)

Encouragez nos annonceurs



# LES LIVRES



“MASSE... DOINE”

La Collection Laval, que publie la Librairie Beauchemin, de Montréal, vient de s'augmenter d'une recrue: *Massé... Doine*. Cet ouvrage dont le titre fait jeu de mots avec le nom de l'auteur — Oscar Massé — est un ana de morceaux divers: légendes, anecdotes romancées ou récits historiques dont la trame se déroule dans les Cantons de l'Est où l'auteur, aujourd'hui fonctionnaire public à Montréal, est né et a longtemps demeuré. Les *Mémoires de Nuxette* (autobiographie d'un écureuil), la *Légende du Petit Lac de Roxton*, celle de *L'Îlot errant de Waterloo*, *Une Cause Célèbre*, *Après le Rêve*, le *Réveil* (épisode de '37), sont autant de chapitres où l'auteur raconte, dans un style alerte et de bonne tenue, ce que lui ont dicté, selon l'inspiration du moment, la grande histoire, le folklore plus intime ou tout bonnement une aimable fantaisie.

On aurait tort toutefois de croire le livre en question d'intérêt purement local. Par le fond autant que par la forme, *Massé... Doine* accuse de la personnalité chez l'auteur qui s'adresse tout à tour à l'imagination, au sentiment et à la raison. Cette variété dans le ton aussi bien que dans les sujets traités — et c'est là que l'ouvrage justifie son titre — ne saurait manquer de valoir à *Massé... Doine* de très nombreux lecteurs.

## UN ENSEIGNEMENT RELIGIEUX TRES OPPORTUN

Le *Petit Propagateur des Trois Ave Maria* commence une série d'articles mensuels qui semblent devoir être fort utile aux enfants. Le but est de les éclairer sur quantité de questions religieuses qu'ils pourraient entendre défigurer, à l'école ou plus tard, d'une façon dangereuse pour leur foi. Il est à souhaiter que beaucoup d'enfants (et même de grandes personnes) lisent et *conservent* ces articles.

Pour encourager les enfants dans ces “études”, le *Petit Propagateur* en fait l'objet d'un “Concours annuel”, avec distribution de “récompenses”.

S'adresser à M. le Directeur du *Propagateur*, Blois (Loir-et-Cher), France. Prix de l'abonnement: 7 francs.

## “L'ORGUEIL VAINCU”

par Françoise Morin.

Les livres qu'on écrit de nos jours atteignent des chiffres fantastiques; même au Canada, les publications se multiplient chaque année, bien que les journaux soient par eux-mêmes, assez souvent, de véritables volumes. Il n'y a pas que les adultes qui aspirent à prendre la plume sur toutes sortes de thèmes; on rencontre des écrivains jusque dans l'adolescence.

Voilà ce que penseront sans doute, non sans acrimonie, quelques esprits inquiets et malveillants, au sujet du second ouvrage que vient de composer Mlle Françoise Morin. Car c'est son second ouvrage, entrepris quand elle avait treize ans et confié à l'éditeur au moment où elle entre dans sa seizième année. Elle avait déjà écrit des contes pour la jeunesse; aujourd'hui, elle destine son travail à ses grandes camarades canadiennes.

Faut-il se plaindre de cette précoce audace? Ceux qui sont appelés à émettre un avis feront bien de lire au préalable ces pages où notre Françoise donne une belle leçon aux âmes orgueilleuses. L'auteur a compris que plusieurs de ses compagnes se laissent griser par la vie moderne; elles ne rêvent que toilette et sports; elles sont incapables de se livrer à la moindre occupation sérieuse; durant leurs années d'études, elles subissent plus qu'elles

n'acceptent le bienfaisant régime d'un couvent ou d'une pension qui leur semblent trop austères; elles ne songent qu'au moment où elles recouvreront leur liberté.

Une de ces têtes légères est l'héroïne du roman qui nous occupe. Son père est un parvenu, sa mère une mondaine. Elle croit toucher au bonheur, c'est-à-dire à une existence évaporée; elle affecte un mépris sans borne pour toutes les meilleures traditions. Mais la Providence lui réserve de cruels retours de fortune. La vie réelle, avec ses épreuves, la portera à réfléchir, à rentrer en elle-même, et enfin à se corriger de son infatuation.

Ces aperçus suffisent pour justifier le livre qui témoigne, par ailleurs, d'aptitudes peu communes pour l'art du style. Les illustrations ont été crayonnées de la même main qui a tenu la plume. Les lecteurs, jeunes et vieux, s'éprendront de cette touchante histoire dont un critique de profession a composé la préface. *L'Orgueil vaincu* mérite vraiment les éloges qu'on en a faits dès sa publication.

Un Ami des Lettres.

*L'Orgueil vaincu* fait partie de la Collection Dollard, publiée par la Maison Beauchemin, 430, rue St-Gabriel, Montréal.

## NAIVETE

Ayant rendez-vous avec un bon client, un négociant en huiles laissa son appartement aux soins de sa nouvelle bonne, une campagnarde non dégrossie.

— Si en mon absence, on sonnait au téléphone, lui dit-il, vous prendriez le récepteur à votre oreille et vous noteriez exactement ce qu'on vous dirait.

— Bien, Monsieur, fit la servante.

Le marchand à peine parti, l'appel du téléphone se mit à retentir.

La bonne se précipita et écouta de toutes ses oreilles, suivant les prescriptions de son maître.

Voici ce qu'elle entendit:

— Je suis Durand, votre correspondant de Nice. Veuillez prendre note que je vous expédie six mille litres d'huile. Je vous téléphone pour que vous vous disposiez à les recevoir.

Peu après le négociant revint et fut étonné de trouver la bonne tenant un grand seau sous l'appareil téléphonique.

— Que faites-vous là, Yvonne? demanda-t-il.

— Eh! Monsieur, après votre départ, un homme m'a crié dans le téléphone qu'il m'envoyait six mille litres d'huile et qu'il fallait que je me dispose à les recevoir. C'est pourquoi que j'attends que ça coule.

## OH! CES AMIES!

La vieille générale X..., qui est encore fort coquette, exhibait, dans sa loge de l'Opéra, un magnifique collier de perles. Et comme on la complimentait sur cette parure:

— Cela cache un peu les ravages, n'est-ce pas? fit-elle.

— Hum! hum! répartit une amie, cela fait l'effet d'une lanterne sur des démolitions.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

## LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

par BAILLEUL

6

XXV

## L'INTENDANT ET LES HOMMES NOIRS

Lorsque Lionel et Conrad reprirent connaissance, ils se trouvèrent soutenus dans les bras des trois hommes enveloppés de robes noires, et reconnurent qu'ils étaient toujours dans la chambre circulaire. Hubert, sa lampe à la main, les regardait avec une expression difficile à définir.

D'un côté se tenaient les deux hommes armés qui les avaient suivis dans les souterrains du château : de l'autre était le crucifix dans la niche.

L'un des personnages à la robe noire tenait à la main une petite fiole ; et, d'un certain goût qui leur restait dans la bouche, les pages comprenaient qu'on s'était servi du fluide puissant pour les rappeler à la vie. On les avait en outre débarrassés de leurs liens, et il leur sembla qu'on avait usé à leur égard d'un raffinement de cruauté, afin de les mettre plus en état de souffrir.

Ils se dressèrent sur leurs pieds, pour se dégager des bras des hommes noirs dont l'aspect funéraire ajoutait à leur frayeur, et se jettèrent dans les bras l'un et l'autre. Ils s'embrassèrent tendrement et se dirent un éternel adieu à travers les sanglots.

— C'est indigne de nous, dit enfin Lionel en retrouvant soudainement du courage ; sachons du moins mourir en chrétiens.

— N'y a-t-il donc aucun moyen d'émouvoir votre cœur ? murmura Conrad en adressant à Hubert un regard suppliant.

— La compassion est un sentiment inconnu ici, dit l'un des hommes noirs, d'une voix qui semblait sortir des entrailles de la terre.

— Conrad, adieu ! encore une fois adieu ! murmura Lionel après une pause d'une minute environ, durant laquelle chacun, au milieu du plus profond silence, était resté immobile comme une statue.

— Adieu, Lionel, cher Lionel, adieu répliqua Conrad en se jetant au cou de son ami et en pleurant amèrement.

— Courage, Conrad ; courage, mon frère ! exclama Lionel en cherchant à lui donner de l'énergie, Dieu nous vengera tôt ou tard, car il ne permettra pas que l'iniquité demeure impunie.

— Oh si seulement nous pouvions envoyer une dernière parole, ou un souvenir, à notre cher et bien

aimé maître, cria Conrad en se dégageant des bras de son ami, et aussi à ces jeunes filles dont l'image est gravée dans nos cœurs.

— Linda et Béatrice ne connaîtront jamais notre sort, Conrad, répliqua Lionel en l'interrompant : et il vaut mieux, beaucoup mieux, qu'il en soit ainsi !

— Le temps passe, jeunes gens, dit Hubert d'une voix basse et même tremblante ; et, encore une fois, je vous invite à recommander votre âme à Dieu.

Les pages se serrèrent les mains, échangèrent un regard d'encouragement et de consolation, et puis tombèrent devant le crucifix de pierre.

— A présent, vous pouvez vous retirer, mes bons amis, observa Hubert en s'adressant aux deux hommes armés : nous pourrons nous passer de votre concours ; ces jeunes gens sont entre les mains des serviteurs jurés de la statue de bronze, et vous savez que les hommes d'épée ne doivent pas être témoins de la cérémonie du baiser de la Vierge !

— C'est vrai, mon digne Hubert, répondit l'un des sbires de Cyprien. Nous connaissons notre devoir, et nous serions déjà partis, si ces petits messieurs ne s'étaient pas évanouis. La curiosité nous a fait rester.

— Vous pourrez faire votre rapport d'usage à votre maître, mes bons amis, dit Hubert, en les interrompant avec une impatience visible.

— Oui, nous lui donnerons l'assurance que nous avons remis les prisonniers, à vous et aux exécuteurs, observa le brave. Mais où est la lampe, pour que nous puissions nous guider dans les souterrains ? quoique nous les ayons traversés bien souvent, il nous serait impossible de nous y reconnaître dans l'obscurité.

— Je vais vous conduire jusque dans la chambre des machines, et là je vous procurerai une autre lumière.

En parlant ainsi, Hubert sortit de la chambre circulaire, suivi par les deux hommes armés, et aussi par les regards des deux jeunes pages : car la porte de communication avec la chambre de la statue était ouverte, et une espèce de fascination poussait ces malheureux à plonger les yeux dans cet appartement où les rayons de la lampe se reflétaient sur la colossale image.

Une seconde après, la lumière disparut, et le silence et l'obscurité régnèrent dans la chapelle. Lionel et Conrad se trouvaient seuls avec les trois exécuteurs !

Les pensées les plus effrayantes se présentèrent alors à l'esprit des pauvres enfants; leur sang se glaça dans leur veines, et leurs cheveux se hérissèrent sur leur tête.

Toujours agenouillés sur la pierre de granit, et les mains enlacées, ils osaient à peine respirer. Leur imagination surexcitée évoqua mille horreurs: il leur sembla que les trois personnages enveloppés dans les robes noires s'avançaient lentement et sans bruit vers eux, qu'ils les entouraient, que leur nombre se multipliait, et qu'ils étendaient les bras pour les saisir. Ils se serrèrent davantage l'un contre l'autre, par un mouvement instinctif et ce qu'ils souffrirent est indicible, car l'illusion à laquelle ils étaient en proie était plus cruelle que la mort elle-même. Leurs tempes battaient violemment, et leur visage était inondé d'une sueur froide. L'excès de la torture leur arracha un cri simultané, qui paraissait s'échapper du fond de leur âme.

Au même instant, un rayon de lumière produisit dans les ténèbres une sorte d'effet fantasmagorique, et Hubert reparut sur le seuil de la chambre, avec sa lampe.

Le vieillard tressaillit en entendant le cri poussé par les deux jeunes pages; il hâta le pas, et demanda vivement la cause de ces lamentations soudaines.

Lionel et Conrad, au son de cette voix, se redressèrent et jetèrent autour d'eux des regards effrayés; mais en voyant d'un côté l'intendant et de l'autre les trois personnages mystérieux, ils comprirent que leur imagination s'était égarée. Le soulagement soudain qu'ils éprouvèrent opéra en eux une telle réaction qu'ils chancelèrent contre le mur; puis, cédant à la plénitude de leurs sentiments, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et pleurèrent bondamment.

— Oh! sûrement la mort ne peut plus avoir pour vous d'amertume exclama Conrad.

— La mort! non... non, mes pauvres enfants! dit le vieil Hubert avec émotion. Vous avez été trop torturés déjà, et Dieu me pardonne d'avoir été obligé de vous faire si longtemps souffrir.

La joie et l'espérance produisent souvent des effets semblables à ceux du malheur: tremblants, n'osant croire leurs oreilles, et craignant d'être victimes d'une nouvelle erreur de leurs sens, Lionel et Conrad demeurèrent immobiles, se soutenant réciproquement, et les yeux fixés sur l'intendant avec une anxiété inexprimable.

Mais la figure du vieillard avait une expression de bienveillance à laquelle on ne pouvait se tromper: on y lisait, en effet, un chagrin profond, de bonnes nouvelles pour le présent, et de l'espérance pour l'avenir. De grosses larmes même, oui de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Et ce qui était plus étonnant encore, les trois personnages mystérieux, tout à l'heure si sombres et si lugubres, se débarrassèrent de leurs manteaux; et, au lieu de spectres, les deux pages virent trois hommes d'une quarantaine d'années, à l'air mélancolique, et qui n'avaient dans leur aspect rien de terrible. Ils

avaient entre eux une ressemblance remarquable, et c'étaient de fort beaux hommes, en dépit de leurs figures pâles et creuses; il était aisé de deviner qu'ils étaient frères.

Mais, ce qui se passait était-il une réalité, ou n'était-ce qu'une illusion? Le vieil Hubert tira Lionel et Conrad de leur incertitude.

— Pardonnez-nous, jeunes gens, dit-il, pardonnez à moi et à mes compagnons ici présents de vous avoir fait endurer tant de tortures et d'angoisses! Mais il était nécessaire de conserver certaines apparences devant les deux misérables qui étaient là tout à l'heure et qui sont les agents d'un pouvoir diabolique que vous connaîtrez plus tard.

— Mais la statue de bronze, demanda Lionel qui pouvait à peine en croire ses yeux et ses oreilles, est-ce donc une chose sans signification et une simple menace, qui n'est jamais mise à exécution?

— Hélas! hélas! plutôt à Dieu qu'il en fût comme vous dites! exclama Hubert. Oh! si ces murs pouvaient parler, quelles horribles histoires ils auraient à raconter.

Et le vieillard trembla sous l'influence des pensées qui se pressaient dans son cerveau.

— Je vois que ma question vous a fait du mal, dit Lionel en saisissant la main du vieillard et en la pressant cordialement, tandis que je devrais n'avoir à vous adresser que des paroles d'actions de grâce! Mais dites-moi tout de suite que notre vie est à l'abri.

— Dieu me garde de toucher à un cheveu de votre tête! cria Hubert profondément affecté.

— Non, ne craignez rien, ne redoutez de nous aucune violence, dirent simultanément les trois frères.

Alors Lionel et Conrad, ne doutant plus qu'ils étaient sauvés, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et pleurèrent de joie, comme ils avaient pleuré dans leur angoisse; puis, dans leur délire, ils embrassèrent l'intendant et les trois frères, tour à tour, en les assurant de leur éternelle reconnaissance.

Quand leur excitation fait un peu calmée, Hubert leur dit:

— Mes jeunes amis, vous devez avoir assez de ce lieu horrible: suivez-moi, quoique je n'aie pas à vous conduire loin, ce sera, dans tous les cas, dans un lieu plus agréable que celui où vous avez passé par tant de tortures.

En parlant ainsi, le vieillard sortit, non par la porte conduisant dans la chambre de la statue, mais par celle qui lui faisait face. Cette dernière porte, comme on se le rappelle, communiquait avec un corridor voûté. Mais au lieu de s'engager dans le passage, Hubert pressa un ressort dans la partie du mur qui touchait à la chambre circulaire, et une masse de maçonnerie solide s'ouvrit pour livrer passage aux pages, aux trois frères et à l'intendant, puis se ferma en s'adaptant si admirablement avec l'autre partie de la muraille, que l'oeil le plus habile n'aurait pu découvrir qu'il y avait là un moyen de communication.

## XXVI

## LA SOCIÉTÉ DES MORTS

L'appartement sur lequel ouvrait la porte dont nous avons parlé à la fin du précédent chapitre, était haut et spacieux. Tout à fait à l'autre extrémité étaient trois ou quatre trous étroits, protégés à l'intérieur par des sortes de jalousies, qui, tout en laissant passer l'air, empêchaient que rien ne tombât dans la chambre, et qu'on pût voir au dehors ce qui s'y passait.

Trois lampes suspendues au plafond répandaient une lumière douce et égale.

Cette pièce était confortablement meublée, et disposée de façon à servir à beaucoup de monde. Une large table occupait le centre, et tout autour étaient placées au moins cinquante chaises. Des buffets étaient chargés de coupes, d'assiettes et de tous les articles nécessaires dans la tenue d'une maison.

Outre celle dont nous avons parlé, cet appartement avait huit portes, quatre d'un côté et quatre de l'autre. Mais comme elles étaient toutes fermées au moment de l'entrée des deux pages, il leur fut impossible d'imaginer où elles conduisaient.

Hubert fit signe à Lionel et Conrad de s'asseoir; et les trois frères s'empressèrent de leur servir du vin, des fruits et du pain. Ils se retirèrent par l'une des portes que nous avons mentionnées, et les deux pages restèrent seuls avec l'intendant.

— Buvez un peu de vin, mes enfants, dit Hubert, et mangez. Je vous donnerai ensuite certaines explications qui vous prépareront à votre nouvelle existence.

Ces paroles produisirent un effet désagréable aux oreilles de Lionel et de Conrad, qui ne purent s'empêcher de tressaillir; car l'idée leur vint que, s'ils avaient la vie sauve, leur liberté était encore en question.

— Mais amis, leur dit Hubert lorsqu'ils eurent goûté au vin, vos manières m'ont déjà convaincu que vous avez prévu en partie la destinée qui vous attend. Le fait est qu'on vous a sauvé la vie, mais c'est aux dépens de votre liberté. A partir de ce moment, vous resterez morts pour le monde, à moins qu'il n'arrive un jour heureux.

— Ah! alors il y a de l'espérance même dans le nouveau malheur qui nous frappe! exclama Lionel en prenant la main du vieillard.

— Parlez... parlez! s'écria Conrad. Sauvez-nous, s'il est possible, du désespoir. Vous dites que nous devons rester morts pour le monde à moins...

— A moins qu'un événement ne change la position des affaires, ajouta Hubert, au point d'annihiler le pouvoir de la statue de bronze et de vous rendre *vous et beaucoup d'autres*, à la vie et à la liberté.

— Et si un pareil événement n'arrivait pas! demanda Conrad qui sentit ses forces défaillir.

— Alors, hélas! vous passerez ici le reste de votre existence, répondit Hubert d'un ton solennel.

— Comment! en prison pour toute la vie! exclama Conrad en bondissant sur ses pieds. Oh! non,

non: vous ne pourriez être cruel à ce point; c'est impossible, impossible!

— Réfléchissez donc, mon bon monsieur, ajouta Lionel, nous sommes jeunes, nous avons des parents, des amis que nous aimons, que notre sort intéresse, et mille raisons qui nous rattachent à la vie.

— Mes pauvres enfants, votre douleur m'arrache des larmes, dit le vieillard d'une voix émue: mais je ne puis vous donner de consolation. Réfléchissez, avant de me blâmer, et demandez-vous de quoi je vous ai sauvés. Mais vous ne savez pas, vous ne pouvez soupçonner à quelle mort hideuse une atroce tyrannie vous avait condamnés. Si vous vous en doutiez, vous vous jetteriez à mes pieds et vous m'adoreriez comme un sauveur. L'emprisonnement pour la vie, la séparation à jamais du monde que vous regretterez tant tout cela n'est rien en comparaison du supplice effroyable auquel je vous ai soustraits. Rassemblez toutes les horreurs que votre imagination pourra concevoir, et vous aurez à peine une idée de la mort qui vous était destinée. En un mot, je vous ai sauvés de la statue de bronze!

— Mon Dieu! vous me faites frémir, dit Conrad, les joues pâles et les lèvres tremblantes.

— Si je vous ai fait le tableau des tortures auxquelles vous avez échappé, reprit le vieil Hubert en donnant plus de fermeté à sa voix, c'est simplement pour vous faire paraître moins sombre la destinée qui vous attend. Car, qu'est-ce qu'un emprisonnement éternel, la perte de son père, de sa mère et de ses amis, la privation du soleil, des fleurs et des beautés de la nature, en comparaison du supplice qui devait être le vôtre? Et, mes jeunes amis pour que vous puissiez apprendre à apprécier la vie, même dans ce tombeau, et vous assurer de la vérité de mes paroles, je vais vous révéler et vous expliquer les horribles mystères de la statue de bronze et du baiser de la Vierge. Venez!

Hubert prit la lampe et retourna par la chambre circulaire, sous la sombre voûte où se dressait l'image colossale de la Vierge.

Dix minutes se passèrent; et au bout de cette intervalle, les deux pages revinrent dans l'appartement pâles, hagards et en proie à une telle épouvante que leurs traits naturellement beaux, étaient presque hideux.

Ils ressemblaient à des cadavres galvanisés, et tremblaient d'horreur et d'effroi.

Replaçant vite la lampe sur la table, Hubert leur versa à chacun une coupe de vin qu'ils avalèrent.

La couleur revint alors lentement à leurs joues et à leurs lèvres, et ils perdirent peu à peu cet air qui leur donnait l'apparence d'idiots.

L'intendant aussi était pâle et agité; et il s'écoula plusieurs minutes avant qu'aucun d'eux fut en état de parler.

— Grand Dieu! murmura enfin Conrad, est-il possible que je sois éveillé, que ce ne soit pas un cauchemar.

— Hélas! non, c'est une affreuse réalité, dit Lionel avec une extrême amertume; et ce que Hubert

nous a montré et dit est également une épouvantable vérité. Soyez béni, ô vous qui nous avez sauvés d'un aussi affreux trépas, s'écria-t-il, en embrassant le vieillard, exemple qui fut suivi de Conrad. Dussions-nous vous servir jour et nuit, être vos esclaves jusqu'au moment où la main de la mort s'appesantira sur nous, nous ne nous acquitterions jamais de la dette de reconnaissance que nous avons aujourd'hui contractée avec vous.

— Oui, dit Conrad, nous devons nous estimer heureux de notre sort. Ne craignez donc pas que jamais des murmures s'échappent de nos lèvres; ce sera le coeur comparativement content que nous entrerons dans cette association dont vous nous avez parlé, dans cette association composée de tous ceux que vous avez sauvés de la vengeance de la statue de bronze.

— Mais si parfois, nous avons l'air triste, dit Lionel, vous saurez, Hubert, que la cause en sera au regret de ne pouvoir informer notre maître et nos parents que nous vivons toujours, quoique condamnés probablement à ne jamais plus les revoir.

— Hélas! mes jeunes amis, répliqua Hubert en l'interrompant, je vous ai déjà expliqué pourquoi il est impossible de vous permettre la moindre communication avec ceux que vous aimez et qui pleureront votre disparition. Vous devez rester morts au monde sous tous les rapports, morts pour tous excepté pour ceux que vous rencontrerez dans ces murs.

En ce moment une des portes latérales s'ouvrit et les deux pages eurent un tressaillement d'effroi. Ils s'imaginèrent qu'ils allaient être soumis à de nouvelles horreurs en voyant paraître une grande femme, vêtue de blanc et pâle comme un cadavre.

— Vous voyez l'excellente dame, dont la bienveillance a sauvé tant de malheureux de la vengeance de la statue de bronze.

Lionel et Conrad regardèrent une seconde fois cette femme, dont ils avaient tout d'abord détourné les yeux en frissonnant. Ils reconnurent que, quoique très pâle, elle conservait encore les traces d'une grande beauté, et que ces traits avaient une expression charmante de douceur et d'amabilité.

Sa robe blanche comme la neige et qu'on prenait tout d'abord pour un linceuil, était de flanelle: et, dans toute sa personne régnait une dignité pleine de tristesse et de mélancolie.

— Mes enfants, dit la dame blanche d'une voix touchante, je ne vous dis pas que vous êtes les bienvenus ici, parce que cela ressemblerait à une moquerie. Mais je veux vous donner l'assurance que toute la bonté possible vous sera témoignée, oui, jusqu'à ce que la mort... ou une heureuse délivrance...

Elle s'arrêta, des soupirs l'empêchèrent de continuer; et les deux pages tombant à ses pieds, prirent ses mains pâles et amaigries, et les portèrent respectueusement à leurs lèvres.

— Madame, ne vous abandonnez pas au chagrin, dit Hubert d'un ton mêlé de vénération et de supplication: espérons que la mission dont est chargée cette jeune fille...

— Oh! que ne puis-je partager votre confiance, mon fidèle ami! dit la dame blanche en interrompant Hubert, en même temps qu'elle forçait les deux pages à se relever. Puis elle ajouta solennellement:

— Je sais bien que le ciel a souvent recours à ses serviteurs les plus humbles pour l'exécution de ses merveilleux desseins; et malgré des années d'affliction, j'ai encore en Dieu une foi si illimitée qu'il y a des moments où je me prends à espérer, des moments qui contrastent étrangement avec mes heures de tristesse et d'angoisses.

— Oh! madame, ne parlez pas de chagrin et d'angoisses! exclama Lionel avec passion; parlez-nous plutôt d'espérance et d'avenir! Il me semble déjà que vous êtes l'arbitre de nos destinées.

— Oui! l'espérance est partout! dit la dame blanche. Pour le marin que les flots vont engloutir, pour un malheureux qu'une avalanche va écraser dans sa chaumière, pour le voyageur qui va, dans les ténèbres se jeter dans le précipice, pour le criminel condamné à périr, oui, pour tous et chacun il y a de l'espérance; et ce serait un blasphème, une impiété d'affirmer que pour nous il n'y en a plus!

Ni Hubert ni les pages n'eurent le temps de répliquer; les quatre portes de ce côté de l'appartement faisant face à celle où la dame était apparue s'ouvrirent et trente hommes en sortirent.

Ils étaient tous vêtus de noir; jeunes et vieux avaient la figure creusée par le chagrin, mais à des degrés différents. Tous paraissaient être pieusement résignés.

Ils s'avancèrent vers la dame blanche, et la saluèrent avec le plus profond respect. Elle leur présenta Conrad et Lionel, et sut trouver quelques paroles touchantes. Le plus âgé de la compagnie embrassa les deux pages, en leur témoignant la plus vive sympathie; et, en se mêlant au groupe, ces derniers reconnurent les trois frères qui remplissaient le rôle d'exécuteurs.

Soudain les portes s'ouvrirent de l'autre côté de l'appartement, et dix-huit ou vingt femmes apparurent, vêtues de blanc comme celle qui semblait être leur reine.

Un repas abondant, mais simple, fut alors servi sur la table, à laquelle chacun s'assit à une place désignée d'avance.

Lionel et Conrad furent frappés de la façon admirable dont les convenances étaient observées, et ils écoutèrent avec admiration les conversations édifiantes qui occupèrent les convives pendant le repas.

## XXVI

## COMMENT BLANCHE ENTRA DANS LE CHATEAU DE PRAGUE

Nous devons maintenant retourner à Henri de Brabant que nous avons laissé au moment où il venait de prendre congé d'OËtina, après la mort de Marthe.

Le chevalier se dirigea lentement et tristement vers l'hôtel du *Faucon-d'Or*; et, tout en marchant il s'abandonna aux réflexions qui se pressaient dans son esprit.

D'abord, il déplora l'acte qu'OEtna avait été dans la nécessité de commettre, et il ne put se dissimuler que l'intérêt qu'elle lui avait jusque-là inspiré était grandement diminué. Puis, il ne put s'empêcher de faire une comparaison entre elle et Blanche, si simple, si belle, et pourtant si modeste. Il fut ainsi amené à se demander comment cette dernière était tombée dans la Moldau, et en se rappelant ce qu'elle lui avait dit de sa rencontre avec Cyprien, il demeura persuadé qu'on avait attenté à sa vie.

Tout à coup, lorsqu'il était déjà en vue du *Faucon-d'Or*, le chevalier se rappela qu'il avait oublié, dans sa visite à OEtna, le point principal de sa visite qui était de la prévenir des menaces que Cyprien avait proférées contre elle. Cela lui était entièrement sorti de sa mémoire, au milieu de la tragédie dont les bords de la Moldau avaient été le théâtre. Il eut la pensée de retourner sur ses pas, mais il lui répugnait maintenant de se retrouver en face de cette jeune femme.

L'idée vint au chevalier de lui faire arriver son message par le chef des Taborites. Il se rendit au château de Prague, obtint une audience de Zitzka, lui communiqua mot pour mot la conversation que Blanche avait surprise entre Cyprien et Marthe, le soir précédent, puis se retira sans avoir échangé une seule parole au sujet des affaires de la Bohême.

A peine le chevalier avait-il quitté le château, que Zitzka monta à cheval et se rendit au poste établi sur le bord du fleuve. OEtna se promenait à quelque distance de son pavillon, et ce ne fut pas sans surprise qu'elle vit le chef taborite s'avancer vers elle.

Mais elle l'embrassa avec une cordialité affectueuse, et le guerrier mettant pied à terre, l'embrassa avec la tendre familiarité d'un père ou d'un frère.

OEtna prit le bras de Zitzka, et tout en marchant à l'ombre des arbres, ils causèrent à demi voix, pendant plus d'une demi-heure. Au bout de ce temps Zitzka remonta à cheval, et retourna à Prague. Et OEtna de son côté, donna l'ordre de lever immédiatement le camp, donnant pour raison qu'on lui avait préparé un appartement au château.

Durant ce temps, Blanche s'était éveillée du sommeil où elle était tombée après avoir été transportée dans le pavillon; et, OEtna renvoyant ses suivantes s'assit sur sa couche, auprès d'elle. Aux questions qu'elle lui adressa, Blanche répondit qu'elle éprouvait encore une grande faiblesse et des éblouissements qui la rendaient incapable de marcher. OEtna lui donna alors l'assurance qu'on aurait pour elle tous les égards possibles, et lui annonça que certaines circonstances l'obligeaient à se retirer immédiatement au château de Prague.

A ces mots Blanche tressaillit et pâlit; car n'était-ce pas au château que les trois seigneurs qu'elle avait mission de sauver étaient enfermés et n'était-ce pas dans cette forteresse qu'elle désirait pénétrer?

Et voilà qu'un accident ou la Providence lui en ouvrirait les portes de la manière la plus imprévue.

OEtna observa la soudaine agitation de notre héroïne: mais supposant qu'elle avait pour cause l'idée d'entrer dans une sombre forteresse dont le nom et l'aspect évoquaient toutes sortes de souvenirs lugubres, elle s'empressa de la rassurer. Et Blanche, comprenant qu'il était important pour elle de cacher ses émotions, afin de ne pas laisser deviner l'objet de sa mission à Prague, et résolue, par égard pour la dame Blanche, à réussir ou à périr dans son entreprise, Blanche disons-nous, parvint à se donner une contenance, tout en remerciant OEtna des soins qu'elle lui avait prodigués.

OEtna amena ensuite, par degrés, Blanche à lui raconter l'incident qui était arrivé à l'auberge, près de la lande; mais Blanche, tout en faisant son récit, soupçonnait peu que cette Mariette à laquelle Cyprien et Marthe avaient fait allusion, n'était autre que la jeune fille assise, en ce moment à ses côtés, et elle n'observa pas non plus l'angoisse qui tortura celle-ci quand elle dit comment Cyprien avait rappelé à Marthe qu'elle était du nombre *des serviteurs jurés du tribunal de la statue de bronze*.

La conversation qu'elles eurent ensemble produisit un bon effet sur chacune d'elles. OEtna cessa d'être jalouse d'une jeune fille dont les manières étaient si simples, si modestes et si réservées, et de son côté, Blanche éprouva la plus profonde gratitude pour cette jeune femme qui la traitait avec tant de bonté et de cordialité.

Aussitôt après le coucher du soleil, Blanche, aidée de Linda et de Béatrice, prit place dans une litière qu'on avait préparée pour elle, tandis qu'OEtna ayant un voile épais sur la figure, monta sur un cheval caparaçonné. Les deux suivantes eurent également chacune un cheval, et, escortées par le détachement taborite, elles se rendirent toutes directement au château.

La première nuit que Blanche dormit dans la forteresse, avec quelle émotion elle se rappela chaque détail de l'entrevue qu'elle avait eue, avec la dame mystérieuse, dans les souterrains du château de Rotenberg, et chacune des paroles qu'elle ou le vieil intendant Hubert lui avaient dites dans cette mémorable circonstance!

“ Il y a à sauver la vie à trois seigneurs, avait dit la dame Blanche, et le Ciel vous inspirera comment agir! ” Elle se persuada que Dieu était manifestement intervenu en sa faveur, et elle passa une partie de la nuit à le remercier de la protection qu'il lui avait accordée. Elle se rappela aussi ce que Hubert lui avait dit en la quittant, et un pressentiment qu'elle était, en effet, destinée à de grandes choses, prit racine dans son esprit.

Elle ne pensa pas seulement à la dame Blanche, ce soir-là; son souvenir se reporta aussi vers ses parents adoptifs qui avaient tant pleuré en la bénissant lorsqu'elle était partie pour son grand voyage. Et puis, l'image de Henri de Brabant passa devant ses yeux.

Le chevalier, en effet, possédait toutes les qualités que notre héroïne avait prêtées en imagination à l'homme qu'elle aimerait : il était brave, il était généreux, il joignait à une noble franchise une beauté mâle.

Ce fut au milieu de réflexions de cette nature qu'elle s'endormit : mais quand elle s'éveilla, le lendemain, elle avait une très forte fièvre, conséquence de la veille. OEtna s'empressa de faire venir les plus habiles médecins de l'armée taborite qui ordonnèrent de garder le lit jusqu'à ce que tout accès fût passé.

## XXVII

## COMMENT HENRI DE BRABANT RENCONTRA LA BARONNE HAMELIN

Quatre jours s'écoulèrent, et les deux pages, Lionel et Conrad, ne rentrèrent point dans l'hôtel du Faucon-d'Or.

Les appréhensions du chevalier commencèrent dès lors à devenir sérieuses ; son anxiété était d'autant plus vive qu'il ne savait de quel côté diriger ses recherches, et qu'il était obligé de quitter Prague très prochainement.

Il arrive souvent que c'est au moment où les perplexités, les embarras ou les difficultés sont à leur comble, qu'un rayon de lumière illumine les ténèbres de notre intelligence et nous montre le chemin à suivre. Il en fut ainsi avec le chevalier : l'ignorance où il était du sort de ses pages lui causait une véritable anxiété, lorsqu'une pensée soudaine, pareille à une inspiration, lui traversa l'esprit.

En se rappelant la conversation qu'il avait eue avec Tremplin, le premier soir de son arrivée à Prague, il réfléchit sur la légende qu'il lui avait racontée au sujet des trois frères Schwartz. Lui-même s'était trouvé, comme eux, à la merci de cavaliers masqués, qui lui avaient fait prendre la route conduisant à la frontière d'Autriche, et conséquemment passant près du château de Rotenberg.

Ce premier raisonnement le conduisit à un second. Quand les grilles de fer s'étaient refermées sur lui dans les souterrains de cette maison inconnue où habitait la princesse Elisabeth, Cyprien ne l'avait-il pas menacé de la statue de bronze et du baiser de la Vierge ! il était donc évident que ce Cyprien, qui était bien le même individu qui avait tant épouvanté OEtna dans la caverne près du camp des Taborites, il était évident, disons-nous, que ce Cyprien faisait partie de quelque tribunal secret dont il faisait exécuter les arrêts.

Et cette statue de bronze, le chevalier ne l'avait-il pas vue dans le château de Rotenberg, avec la hideuse machine qui se rattachait, sans qu'il sût comment, à cette colossale image ? " Qui sait, se demanda Henri, si mon aventure, comme celle des frères Schwartz, n'a pas commencé dans les murs mêmes de la Maison Blanche ? Il se rappela l'étrange soupçon qui lui avait traversé l'esprit quand Blanche lui dit comment Cyprien avait vanté la charité et la bien-

veillance d'une certaine dame de sa connaissance, qui habitait le voisinage de Prague, et chez laquelle il avait proposé de la conduire. N'était-il pas probable que cette dame n'était autre que la baronne Hamelin ? Tout ne se réunissait-il pas pour démontrer que c'était dans la Maison Blanche que Cyprien avait placé la princesse Elisabeth ? Et n'était-il pas évident que la baronne était la complice ou la dupe de cet homme, et que son château servait de quartier général aux agents du tribunal de la statue de bronze.

En arrivant à ces conclusions, le chevalier frémit à l'idée que ses pages, dans leurs tentatives pour découvrir la princesse Elisabeth, ne fussent tombés dans les mains de quelques membres de ce tribunal.

Que faire ? se demanda vingt fois Henri. Devait-il se rendre à la Maison Blanche, demander une entrevue à la baronne Hamelin, pénétrer de force jusqu'à elle, si elle lui refusait une audience, et puis se fier au hasard pour le reste ? Ce plan n'était pas très prudent, et cependant il n'en voyait pas d'autre.

C'est ici l'occasion de mentionner un incident que nous avons précédemment négligé, à cause de son peu d'importance. Trois ou quatre jours après l'arrivée du chevalier à Prague, il avait écrit à la baronne Hamelin pour lui demander la permission d'aller lui présenter ses hommages et quoique sa lettre fût conçue dans les termes les plus respectueux, et qu'il s'y dit le représentant du duc d'Autriche à l'assemblée des seigneurs, elle était restée sans réponse. Tremplin, lui-même, qui avait bien voulu se charger de la commission, ne put dissimuler la contrariété et l'indignation qu'il éprouvait en voyant une dame dont il avait tant fait l'éloge, traiter son hôte avec un tel sans-çaçon. Henri, pour expliquer cette conduite, se dit que certainement la baronne avait reculé devant l'idée de le recevoir dans cette maison où il avait déjà été amené par Cyprien, et qu'il ne pouvait manquer de reconnaître, et que dans cette situation, elle n'avait rien trouvé de mieux à faire que de laisser sa lettre sans réponse. S'il allait chercher l'entrevue qu'on lui refusait, n'était-il pas à craindre qu'il ne payât cher son audace, sans qu'il pût être utile à ses pages.

Tel était le dilemme dans lequel était placé le chevalier. Il était arrivé au cinquième jour, et les heures s'écoulaient les unes après les autres, sans qu'il se fût arrêté à aucun plan. Quoique déterminé à agir, il ne savait par où commencer ; la campagne était résolue, la difficulté était de l'ouvrir.

Le soleil brillait à son zénith, et Henri sortait de l'hôtel du Faucon-d'Or avec la résolution désespérée de se rendre droit à la Maison Blanche, lorsqu'il fut arrêté par Tremplin qui flanait sur le seuil de son établissement.

— Veuillez excuser ma présomption, monseigneur, dit l'hôtelier, mais m'est avis que vous aimeriez à savoir qui est cette dame à l'air mystérieux, qui tourne, en ce moment dans la rue conduisant au pont.

— Et qui est-elle ? demanda le chevalier qui eut comme un pressentiment.

— La baronne Hamelin, répondit Tremplin.

— Merci Dieu ! exclama Henri.

Et laissant là l'hôtelier tout étonné de la ferveur de son exclamation, il courut dans la même direction que la baronne.

Mais au bout de quelques minutes, il ralentit le pas, car il la vit traverser le pont jeté sur la Moldau. Deux suivantes marchaient derrière elle à une distance respectueuse.

— Est-il possible qu'une femme pareille puisse être associée aux misérables agents d'un tribunal secret? se dit le chevalier.

Mais il n'eut pas le loisir de se demander quelle réponse il allait faire à cette question, car soudain un coup de vent emporta le voile de la baronne.

Le premier mouvement du chevalier fut de courir après, de le rattrapper et de le remettre à celle à qui il appartenait.

La baronne le reçut en rougissant, le remit sur sa tête: puis, le relevant aussitôt de dessus son visage, elle dit: — Puis-je savoir qui je dois remercier de cette attention et de cet acte de courtoisie?

— Je m'appelle Louis de Hapsbourg, répondit promptement le chevalier secrètement charmé de voir, par la question qu'on lui adressait, qu'il était personnellement inconnu de la baronne. Puis, feignant d'ignorer qui elle était, il ajouta: — Puis-je de mon côté, demander le nom de la femme qui m'a honoré de ses remerciements pour un service de si peu d'importance?

— Votre excellence n'est donc pas de ce pays? dit la baronne en évitant de répondre et en jetant sur lui un regard scrutateur.

— Je suis arrivé à Prague il y a quelques jours seulement, répondit Henri, et...

— Et quand vous proposez-vous de partir? demanda vivement la baronne en le regardant de nouveau avec grande attention.

— Demain, ou après-demain au plus tard, répondit le chevalier, dès que je me serai acquitté d'une mission importante dont m'a chargé l'empereur d'Allemagne auprès d'une illustre dame qui habite dans ce voisinage. Mais pardon, s'écria-t-il vivement, je vous retiens debout au milieu d'un carrefour, tandis que mon devoir m'oblige à solliciter l'honneur de vous conduire jusqu'à votre habitation.

— Je demeure à quelque distance de Prague, seigneur chevalier, observa la baronne en rabaissant son voile et en se remettant à marcher lentement.

— Quelle que soit la distance, je serais heureux si vous me permettiez de vous accompagner, madame, répliqua promptement le chevalier.

La baronne ne répondit pas immédiatement: mais hâtant le pas, elle se dirigea vers la porte sud de la vielle. Au bout d'un certain temps, elle reprit la parole: — Vous devez, avez-vous dit, vous acquitter d'une mission importante auprès d'une dame qui habite dans ce voisinage?... pourriez-vous me dire son nom?

— Je ne vois à cela aucun inconvénient, madame, répondit Henri, puisque, je n'ai que des nouvelles flatteuses à lui annoncer, et que vous, qui vivez près d'elle, vous devez connaître ses vertus dont le renom

est venu jusqu'aux oreilles de l'Empereur. C'est la baronne Hamelin...

— Ah! exclama la baronne sans témoigner d'autre surprise; et peut-on savoir de quelle nature est la communication que vous avez à lui faire?... Je vais justement à la Maison Blanche, et si...

— Je suis désolé, madame, de ne pouvoir vous satisfaire, mais, puisque vous vous rendez, en ce moment, chez la baronne Hamelin, si vous daigniez me permettre de vous y accompagner, je ne doute pas, puisque vous êtes son amie, qu'elle ne vous communique l'objet de la mission dont je suis chargé.

La baronne réfléchit un instant, et examina ensuite attentivement le chevalier: — Seul, dit-elle enfin, venez.

Arrivés aux portes de la ville, ils prirent à gauche, jusqu'au petit cimetière que nous avons mentionné dans un précédent chapitre, et où ils trouvèrent des chevaux tout sellés. La baronne en choisit un pour elle, et en offrit un au chevalier; ses suivantes prirent les deux autres, et tous partirent au petit trot.

## XXVIII

COMMENT BLANCHE COMPTE  
S'ACQUITTER DE SA MISSION

Laissons, pour le moment, Henri de Brabant, et retournons à Blanche: car c'était ce même soir où le chevalier avait rencontré la baronne Hamelin, que notre jeune héroïne, parfaitement remise de l'accident qui avait failli lui être si fatal, prit congé d'OEtna et de ses deux suivantes qui l'avaient comblée de tant d'attentions.

Elle dit adieu d'abord à Linda et à Béatrice: et puis elle se rendit dans la chambre d'OEtna, qui la fit asseoir quelques minutes, en lui disant: — Je voudrais vous parler sérieusement, Blanche, car je quitte Prague demain et j'aurais de la peine de savoir que je vous laisse seule et sans amis dans cette grande ville.

— Madame, répliqua Blanche, je ne trouve point de paroles pour exprimer la reconnaissance que je vous dois, non seulement pour l'hospitalité que vous m'avez donnée, mais surtout pour la sympathie que vous m'avez témoignée.

— Alors, dites-moi, mon amie, car j'espère que vous me permettrez de vous appeler de ce nom, dit OEtna de sa voix métallique, dites-moi comment je puis vous être utile.

— Vous avez mis le comble à vos bontés pour moi, madame, répliqua Blanche, je ne vois par quels services j'aurais à vous demander.

— Mais où comptez-vous aller, Blanche? demanda OEtna. Ne croyez pas que ce soit de ma part, esprit de curiosité; je suis incapable de pareille petitesse; mon seul désir est de savoir si je puis vous être de quelque secours.

— Encore une fois, madame, merci, répondit Blanche; mais, je le répète, je n'ai plus qu'à vous

exprimer ma gratitude pour tout ce que vous avez fait pour moi.

— Je ne demande point votre confiance, Blanche à moins qu'il ne vous plaise de me l'accorder, répliqua OËtna. Mais je vous supplie, comme une amie de ne pas permettre qu'un sentiment d'orgueil ou de réserve vous empêche de vous adresser à moi si je puis vous aider. Avez-vous besoin d'or, Blanche? Si oui, ma bourse est à votre disposition. Avez-vous besoin de conseil? quoique plus jeune que vous, je suis votre aînée en fait d'expérience.

— Madame, je dois paraître peu polie en répondant "non" à chacune des généreuses propositions qui tombent de vos lèvres, dit Blanche d'un ton qui trahissait son émotion; mais croyez que je dis la vérité que je vous assure que j'ai de l'or autant qu'il m'en faut, et que quant aux affaires qui m'ont amenée à Prague, j'ai toutes les instructions que je puis désirer.

— En ce cas, je ne vous fatiguerai plus de mes offres, dit OËtna en lui prenant la main et en la lui serrant chaleureusement. Néanmoins, il y a un conseil que je me permettrai de vous donner, ajouta-t-elle en devenant soudainement grave et sérieuse. Ce Cyprien que vous avez rencontré et qui m'est connu à moi sous un autre nom..., mais c'en est assez...

— Vous êtes malade, madame! s'écria Blanche en voyant qu'elle changeait de couleur et en remarquant le tremblement nerveux dont sa main était agitée.

— Non... non... ce n'est rien, rien, dit OËtna en retrouvant sa présence d'esprit par un effort soudain et vigoureux. Mais je vous conseille, ma chère Blanche, d'éviter cet homme comme la peste, ajouta-t-elle avec une singulière énergie, et si des nécessités extraordinaires ou des circonstances plus puissantes que votre volonté vous jetaient de nouveau sur son chemin, faites le contraire de ce qu'il vous commandera. Et par dessus tout n'acceptez jamais l'hospitalité d'aucun des amis dont ils vous parlera.

— Je vous remercie, madame, dit Blanche, je vous remercie très sincèrement du conseil que vous me donnez, et je le suivrai à la lettre. J'avais déjà bien des raisons de me défier de cet homme. Je n'ignore pas, d'ailleurs, qu'il fait partie d'un tribunal aussi terrible que mystérieux, le tribunal de la statue de bronze.

— Ah! que savez-vous de cette effroyable institution? demanda OËtna en pâlisant soudainement.

— Rien, répondit Blanche qui craignit d'en avoir déjà trop dit, et se rappela la promesse qu'elle avait faite de ne rien révéler de ce qu'elle avait vu dans les souterrains du château de Rotenberg; mais, ajouta-t-elle, le seul nom de ce tribunal cause une véritable épouvante.

— C'est vrai... c'est vrai, observa OËtna: puis, pendant plusieurs minutes, elle demeura plongée dans une profonde et pénible rêverie.— Blanche, dit-elle enfin, en prenant son sang-froid, vous ne négligerez pas le conseil que je vous ai donné, car mieux vaudrait pour vous être enlacée dans les replis d'un

serpent que de tomber au pouvoir de cet homme que vous connaissez sous le nom de Cyprien. Et maintenant, mon amie, puisque vous êtes déterminée à partir, je vais vous dire adieu.

En parlant ainsi, elle embrassa Blanche qui immédiatement après quitta le château.

Notre héroïne se rendit tout droit au *Faucon-d'Or*, où elle s'informa du chevalier de Brabant qu'elle désirait remercier. Mais elle apprit de Tremplin qu'il était sorti depuis déjà une heure ou deux, et qu'au reste son intention était de partir le lendemain pour retourner en Autriche.

Cette dernière nouvelle porta un coup au coeur de la jeune fille, sans qu'elle sût pourquoi, et durant quelques minutes, elle resta silencieuse, dans une attitude rêveuse.

— Enfin, exclama-t-elle soudainement, j'espère que je pourrai voir le chevalier un instant avant son départ. Mais si des circonstances que je ne puis prévoir m'en empêchaient, voulez-vous lui dire monsieur Tremplin, que les prières de Blanche, la jeune paysanne, le suivront toujours, et que je n'oublierai jamais qu'il m'a sauvé la vie?

Après avoir ainsi parlé, et sans attendre la réponse de l'hôtelier, et prendre le temps de lui dire ni où elle allait ni quand elle reviendrait, elle s'éloigna rapidement.

Il était neuf heures du soir; mais l'on était au mois d'août, le ciel était clair, et la lune brillait d'un éclat magnifique.

Blanche se dirigea vers le pont, et descendant sur la rive où plusieurs bateaux étaient amarrés, elle accosta un vieillard qui était chargé de les garder. Tout d'abord il la refusa brutalement lorsqu'elle lui demanda de lui louer une barque pour quelques heures, et même il la regarda d'un air qui commença à l'alarmer. Mais quand elle lui eut glissé dans la main deux pièces d'or, il s'adoucit visiblement, et tout en mettant l'argent dans la pochette de cuir suspendue à sa ceinture, il murmura: — Les temps sont durs, et il est permis de n'être pas difficile sur les moyens de gagner sa vie.

Il détacha le plus léger de ses bateaux, aida la jeune fille à sauter dedans, et lui montra comment se servir des rames. Elle le remercia de sa bonté, et le pria de vouloir bien lui prêter une lampe et tout ce qu'il fallait pour l'allumer, en cas qu'elle eut besoin de lumière. Le vieillard ne fit aucune difficulté de lui procurer tout cela, car il ne vit dans cette aventure qu'une intrigue d'amour qui demandait du mystère et de la circonspection. Quand elle eut tout ce qui lui fallait, elle poussa le bateau dans le fleuve et le laissa descendre le courant.

Au bout d'un quart d'heure, Blanche arriva en face des tours et des murailles massives du château de Prague; et poussant la petite barque contre le côté de la forteresse, elle atteignit bientôt l'entrée d'un canal voûté qui se détachait de la rivière et coulait par dessous l'édifice.

A la clarté argentée de la lune qui se jouait sur les eaux calmes de la rivière, succédait dans le canal,

qui ressemblait à une caverne, une épaisse et complète obscurité.

Jamais les bateliers ne passaient devant la sombre entrée de ce canal, sans frissonner, ou sans se parler à voix basse; car on disait que du temps des rois de Bohême, c'était là, dans les donjons du château, qu'on assassinait secrètement les personnages politiques ou autres qui contrariaient les prétentions de ces monarques; on se racontait comment leurs cadavres étaient transportés secrètement la nuit, dans un bateau par ce sombre canal, et ensevelis dans les profondeurs silencieuses de cette rivière.

On prétendait encore que d'étranges soupirs et des bruits surnaturels se faisaient entendre dans cette partie de la Moldau, qui baignait les murs du château, et sous l'arche par où le canal pénétrait dans l'intérieur de la forteresse.

Mais sans se laisser effrayer par ces rumeurs dont elle avait entendu le récit, Blanche s'engagea intrépidement dans le canal; et, allumant sa lampe qu'elle plaça à la tête du bateau, elle se laissa conduire par le courant, en se recommandant à la grâce de Dieu.

## XXIX

## LES PRISONNIERS DU CHATEAU DE PRAGUE

Blanche, animée d'un héroïque courage, debout dans le bateau, le guidait avec sa rame de façon à l'empêcher de se heurter contre les murailles, mais au bout d'une cinquantaine de pas, le courant allait se briser contre un large rocher avec une telle violence que la barque tourna presque sur elle-même et faillit sombrer. Mais elle manoeuvra avec tant d'adresse qu'elle sortit heureusement de ce mauvais pas. Trois minutes après elle alla se heurter contre une grande barque qui était amarrée au bas d'un escalier de pierres.

Cet escalier qui s'élevait brusquement du fond de l'eau, terminait la partie souterraine du canal, ses marches supérieures disparaissaient dans l'obscurité. Le bateau qui était là amarré était sans doute celui dont on se servait autrefois pour transporter les victimes dans la Moldau.

Après avoir attaché sa barque à un anneau qui était enfoncé dans le mur, Blanche prit la lampe d'une main, et l'ombrageant soigneusement de l'autre, elle monta hardiment les degrés. La hauteur, comme nous l'avons fait entrevoir, était considérablement, et les marches se rétrécissaient graduellement vers la partie supérieure. Enfin elle atteignit une grille qui était barrée en dedans: mais en passant sa main entre les barreaux, elle put après des efforts réitérés, tirer la barre que le temps et la pluie avaient rouillée.

Blanche poussa la grille qui s'ouvrit en grinçant sur ces gonds. Elle entra alors dans un passage long, bas et étroit. Il y régnait un silence de mort, un silence que le bruit de ses pas parvenait à peine à

rompre; et la lumière de sa lampe paraissait être si faible qu'elle servait plutôt à lui faire voir l'épaisseur des ténèbres qui l'environnaient, qu'à l'éclairer. Au bout de ce corridor elle rencontra une autre grille qu'elle ouvrit de la même manière et avec les mêmes difficultés que la première: et puis, tout en avançant lentement et prudemment elle tint sa lampe élevée, afin de voir le mieux possible autour d'elle.

Mais tout à coup elle tressaillit, une exclamation de terreur s'échappa de ses lèvres, et ses traits devinrent aussi livides que ceux d'un cadavre, car elle avait cru apercevoir devant elle une multitude d'hommes armés. Mais elle réfléchit que ce qui l'avait ainsi effrayée n'était autre chose que des armures; à peine toutefois commença-t-elle à se rassurer, qu'elle fut envahie par de nouvelles terreurs, car les objets qu'elle voyait semblaient s'agiter soudainement, quoique aucun ne bougeât de place. Tout cela était en effet que des ombres de la lampe, et c'est ce que Blanche ne tarda pas s'expliquer de suite.

Elle s'arrêta à contempler ces armures avec leurs visières baissées, leurs casques surmontés de plumets elle allait continuer son chemin lorsqu'une de ces panoplies, placée dans un coin, attira son attention par sa petitesse et la délicatesse de son travail; à la ceinture était attachée une épée longue et mince, et qui paraissait être admirablement bien trempée.

Tout d'abord Blanche n'avait éprouvé qu'un sentiment de curiosité, mais insensiblement naquit dans son esprit une idée qui amena le sourire à ses lèvres puis la rougeur de l'héroïsme à ses joues. Elle fut ainsi amenée à faire cette réflexion que, sous ses vêtements de femme elle était exposée à bien des périls dont un homme ne serait pas menacé, et qu'ainsi elle agirait prudemment en empruntant les habits de l'autre sexe. Elle savait, d'ailleurs, que dans son entreprise elle allait bientôt rencontrer une sentinelle, et quoiqu'elle sût le mot de passe, il ne lui serait-il pas plus facile de détourner tous les soupçons en se donnant comme un envoyé de Zitzka qu'en se disant simplement une amie autorisée à visiter les trois prisonniers d'État.

Le temps était précieux et Blanche ne s'amusa pas à délibérer. Mais alors s'éleva chez elle la question de savoir si elle saurait bien adosser cette armure: quelques moments d'examen la rassurèrent sur ce rapport, et plaçant la lampe sur une pierre, elle ôta bravement ses vêtements de dessus, et se couvrit de l'armure d'acier. A mesure qu'elle avançait dans sa tâche, la noble jeune fille sentait son courage s'exalter. Enfin elle plaça le casque sur sa tête et ses mains dans les gantelets; et en attachant son épée à sa ceinture, elle se dit qu'elle ne serait pas qu'un vain ornement si elle était réduite à s'en servir.

Tenant la visière de son casque levée, Blanche reprit sa lampe et continua son chemin, sans craindre, à présent que le bruit de ses pas éveillât les échos endormis.

Au bout de quelques minutes, elle atteignit une grille qui donnait sur une cour. Après s'être bien

assurée de ce dernier fait, elle retourna dans la salle des armes où elle posa sa lampe à l'abri du vent; et puis, revenant sur ses pas elle ouvrit la grille et passa dans la cour.

On arrivait d'habitude dans cette cour par une étroite allée pratiquée entre deux des tours et ayant issue sur la grande place du château: la sentinelle, que Blanche savait devoir tout à l'heure rencontrer, supposerait naturellement qu'elle était venue par le chemin ordinaire, et non par la voie secrète que nous connaissons.

La lune brillait dans cette cour, et ses rayons se réfléchissaient sur l'armure de Blanche; mais elle s'arrêta, un moment, pour regarder les fenêtres qui étaient en haut d'une des tours, et où brillaient des lumières. Blanche se dit en soupirant: "Hélas! la généreuse OËtna et ses deux suivantes se doutent peu de l'usage que je fais de l'hospitalité qu'elles m'ont si libéralement donnée."

Au pied de la tour faisant face à celle où étaient situés les appartements d'OËtna, il y avait une porte basse pratiquée dans l'épaisseur du mur. Blanche frappa avec son gantelet contre le guichet qu'on abaissa immédiatement de l'intérieur. A la lueur d'une faible lumière, elle aperçut indistinctement un soldat dont la tête était couverte d'un masque.

— Ouvrez, cria Blanche en grossissant sa voix le plus possible.

— A qui dois-je ouvrir? demanda la sentinelle chargée de la garde de la tour.

— A quelqu'un qui te donnera le mot de passe, mon ami, répondit promptement notre héroïne.

— Eh bien! le mot de passe, quel est-il? demanda le soldat.

— *Zitzka, le défenseur du peuple*, répliqua Blanche du même ton ferme et décidé.

Le Taborite ne prononça pas une syllabe de plus, mais se hâta de retirer la barre et de détacher la chaîne massive qui tomba en résonnant sur la dalle. La porte s'ouvrit alors, et Blanche pénétra dans une pièce basse, voûtée, qu'éclairait une lampe de fer suspendue au plafond.

— Quels ordres avez-vous à me donner, jeune page? demanda la sentinelle, se trompant sur le sexe de Blanche: qui vous envoie, et que désirez-vous?

— Je viens de la part du capitaine général, répondit la jeune fille sans hésitation, et je suis chargée d'un message que je dois remettre en particulier à chacun des trois prisonniers d'État.

— Montez cet escalier, mon joli page, dit le soldat en indiquant les marches qui partaient de l'une des extrémités de la pièce; cette clef vous ouvrira la porte que vous rencontrerez en haut. Vous entrerez alors dans un corridor; n'oubliez pas que les trois premières portes à droite sont celles des appartements où sont enfermés les prisonniers. Je n'ai pas besoin de vous recommander de bien fermer les portes après vous: car si tous trois s'échappaient en même temps, nous aurions, vous et moi, fort à faire pour les retenir.

— N'ayez pas peur, mon ami, s'écria Blanche en prenant la clef que lui tendait la sentinelle.

Secrètement exaltée par le succès qui jusqu'alors avait favorisé son entreprise, l'intrépide jeune fille gravit les escaliers qui étaient éclairés par une lampe de fer placée dans une niche; et, après avoir ouvert la porte d'en haut, elle se trouva dans un corridor long mais étroit. De chaque côté de ce corridor il y avait six portes, en travers de chacune des quelles était une barre. On ne saurait imaginer rien de plus sombre que l'aspect de ce passage. L'idée vint naturellement à Blanche que si elle échouait dans sa tentative, elle serait inévitablement jetée elle-même dans l'une de ces cellules dont les portes grimaçaient devant elle,— à moins, se dit-elle, qu'il n'y eût quelque vertu souveraine dans la bague que la dame du souterrain de Rotenberg lui avait donnée, et qu'elle portait dans la petite bourse de velours suspendue à son cou, et cachée sous ses vêtements.

Blanche, sans s'apesantir longtemps sur ces réflexions, tira hardiment la barre de la première porte à sa droite, et entrant dans une chambre voûtée convenablement meublée, elle se trouva en présence d'un individu de haute taille, d'une tournure distinguée, et qui paraissait être encore au printemps de la vie.

Le prisonnier se leva de son siège et examina notre héroïne avec une curiosité mêlée d'anxiété: car prenant Blanche pour un page attaché à quelque haut personnage, il devait croire naturellement que sa visite à une pareille heure avait une cause importante. Mais l'air franc et ouvert de Blanche, son visage qui ne respirait que l'innocence de la candeur le rassurèrent tout de suite, et il se dit qu'on n'aurait certainement pas choisi un tel messenger pour lui apporter de funèbres nouvelles.

— Qui es-tu, mon enfant? demanda-t-il en s'apercevant que Blanche n'était pas sans embarras pour lui expliquer sa présence.

— Un ami, répondit la jeune fille, très bas, mais en essayant de donner à sa voix un accent mâle. Dites-moi à qui j'ai l'honneur de parler?

— Au marquis de Schomberg, mon enfant, répondit le prisonnier. A présent, puis-je savoir à mon tour quel est celui qui semble prendre tant d'intérêt à mon sort, et comment vous avez pu arriver jusqu'à moi.

— Qui je suis, cela importe peu, monseigneur, répliqua vivement Blanche; — mais je suis venue pour vous sauver, pour vous rendre à la liberté...

— Ah! il est possible, en effet, que telles soient vos intentions, dit le marquis en l'interrompant; mais il est possible aussi qu'il y ait là-dessous quelque petite trahison. Si vous êtes un ami, vous me pardonneriez mes soupçons, bien excusables, puisque vous me cachez votre nom.

— Eh bien... appelez-moi Angelo Gaspard, s'écria notre héroïne. Et maintenant, écoutez-moi, monseigneur, sans m'interrompre davantage. Il n'y a qu'un soldat taborite entre vous et la liberté, un homme seulement qu'il faudra terrasser et lier, sans autrement le maltraiter, ajouta-t-elle en appuyant sur

ces derniers mots : à présent consentez-vous à me suivre hors de ce donjon.

— Bien assurément, mon jeune ami, répondit le marquis dont le visage s'illumina de joie, car il lui était impossible de conserver davantage aucun soupçon. Pardonnez-moi si un moment...

— Nous n'avons point le temps, monseigneur, d'échanger des paroles de courtoisie, dit Blanche d'un ton ferme et respectueux tout à la fois. Il faut que j'aille maintenant préparer vos compagnons à l'idée de cette liberté que j'ai juré de vous rendre à tous trois.

En parlant ainsi, elle sortit et entra dans la pièce voisine, qui était occupée par le baron de Rotenberg, elle, l'humble paysanne qui avait osé entreprendre de le sauver. Mais elle le connaissait de vue, car elle n'avait pu vivre si longtemps dans le voisinage du château sans avoir rencontré fréquemment le fier possesseur de cette forteresse.

Elle expliqua l'objet de sa visite avec autant de précision qu'au marquis de Schomberg, et quand elle les eut réunis dans une même cellule, elle se rendit auprès du comte de Schonwald.

— Monseigneur, lui dit-elle, en s'avancant vers lui tout de suite et sans hésitation, car elle savait combien il était bon et généreux, monseigneur, je suis ici pour vous sauver, vous et vos compagnons.

— Qui êtes-vous, généreux enfant ? exclama le comte ; et comme la lumière de la lampe tombait sur Blanche, il examina ses traits avec une attention qui prouvait qu'ils ne lui étaient pas inconnus. Certainement, continua-t-il, je vous ai déjà vu, et cependant je ne puis me rappeler ni où ni quand.

— Je ne sache pas que Votre Excellence m'ait jamais vu, observa Blanche, en ayant beaucoup de peine à triompher de la confession qui menaçait de la trahir : mais, ajouta-t-elle, ma soeur m'a souvent parlé de la bonté que Votre Excellence témoigne à ses parents adoptifs.

— Quoi ! est-il possible que Blanche Gaspard soit votre soeur ? s'écria le comte de Schonwald. J'ignorais qu'elle eût des parents au monde.

— Oui, monseigneur, je suis son frère, répondit notre héroïne, résolue à profiter des avantages que pouvait lui procurer son armure. Mon nom est Angelo, et je suis tout dévoué à votre service. Le fait est que j'ai fait serment de vous rendre à la liberté ou de périr.

— Excellent enfant, digne d'une si charmante soeur ! dit le comte de Schonwald, en prenant dans les siennes la main gantée de Blanche. Ma reconnaissance éternelle te sera acquise, non pas tant pour le service que tu m'auras rendu qu'à cause des généreux sentiments qui ont inspiré ta conduite.

— Oh ! monseigneur, vous m'aurez déjà suffisamment récompensé, ou plutôt vous avez acquis tous les droits possibles à ma gratitude, s'écria Blanche, par la bienveillance dont vous avez toujours comblé le bon Gaspard et sa femme. Mais ne restons pas ici un instant de plus qu'il n'est nécessaire ; le temps est précieux !

A peine avait-elle achevé ces paroles que le marquis de Schomberg et le baron de Rotenberg entrèrent dans la cellule. Les trois seigneurs se félicitèrent mutuellement de la perspective qu'ils entrevoyaient, car, quoiqu'ils ignorassent encore les arrangements et les dispositions prises par Blanche, il y avait en elle un tel air de confiance qu'ils se prenaient malgré eux à espérer.

Blanche leur expliqua alors comment ils devaient procéder, et leur exposa son plan ; et ces trois hommes, dans toute la force de leur vie et de la santé, n'hésitèrent pas à se laisser guider par cette enfant, qui, malgré son courage et son noble cœur, n'était qu'une femme.

Ils se mirent immédiatement à l'oeuvre. Les trois seigneurs restèrent en haut de l'escalier, dont Blanche feignit de fermer la porte, en tournant et retournant la clef dans la serrure. Puis elle descendit les degrés, traversa la pièce d'en bas, et accosta la sentinelle, en disant : — Voici la clef, je vous remercie.

— Votre visite n'a pas été longue, mon joli page, observa le soldat, et tout en parlant il déposa sa hallebarde sur un banc pour passer la clef dans son troussseau.

Alors, avec la dextérité d'une lionne, mais sans aucune intention méchante, Blanche se précipita sur lui. La soudaineté de l'attaque et l'adresse avec laquelle elle était faite triompha du Taborite qui chancela contre la muraille. Aussitôt arrivèrent les trois seigneurs qui saisirent le soldat, et, lui mettant un poignard sous la gorge, le menacèrent de le tuer, s'il proférait un cri.

Le Taborite, voyant qu'il était victime d'un stratagème et que toute résistance ne servirait qu'à le perdre, céda à la nécessité. On le conduisit dans l'une des cellules occupées naguère par les prisonniers d'État, on tira la barre en travers de la porte, et on l'abandonna à son triste sort.

En une seconde, Blanche et les seigneurs furent dans la cour. Tout y était silencieux et l'on n'apercevait pas l'ombre d'un ennemi, Blanche jeta un regard rapide sur les appartements d'OËtna : mais il n'y avait plus de lumière aux fenêtres et elle murmura tout bas : — Puisses-tu me pardonner, généreuse amie, la façon coupable dont je t'ai récompensé de ton hospitalité !

Elle ouvrit ensuite la grille, et conduisit les seigneurs le long du sombre corridor aboutissant à la salle des armures. Elle retrouva là sa lampe qui brûlait toujours à l'endroit où elle l'avait posée.

Le marquis de Schomberg, le baron de Rotenberg et le comte de Schonwald se munirent, en passant, d'épées et de toutes armes dont ils pouvaient avoir besoin, puis ils suivirent leur guide, qui les précéda la lampe à la main.

Après avoir traversé un autre corridor, ils arrivèrent à l'escalier en pierre auquel était amarré le bateau de Blanche, à côté de l'autre que nous avons déjà mentionné. La barque était trop petite pour les contenir tous, ils entrèrent dans ce dernier, et le poussèrent au milieu du canal.

Au bout de quelques minutes, ils aperçurent les rayons de la lune qui se jouaient sur les eaux de la rivière, et aussitôt Blanche éteignit sa lampe.

Le bateau sortit alors du fleuve, les trois seigneurs se levèrent simultanément la tête vers les tours de cette forteresse d'où ils venaient de s'échapper si miraculeusement, et les expressions ne leur manquèrent pas pour remercier leur jeune libérateur.

Mais Blanche coupa court à cette effusion en les invitant à aviser aux moyens de conserver cette liberté qu'elle venait de leur rendre, elle leur fit observer qu'il était nécessaire qu'ils marchassent toute la nuit, pour que le lever du soleil les trouvât aussi loin que possible de Prague. Car, ajouta-t-elle, on pouvait être certain que la fureur de Zitzka, à la nouvelle de leur évasion, n'aurait point de bornes, et que des émissaires seraient dépêchés dans toutes les directions pour les ressaisir.

Les seigneurs furent frappés de la justesse de ces observations; le marquis de Schomberg et le comte de Schonwald échangèrent entre eux quelques paroles.

— Avez-vous quelque plan à nous suggérer? demanda le baron de Rotenberg; car il faut que nous nous procurions des chevaux quelque part.

— Le marquis et moi, répliqua le comte de Schonwald, nous connaissons une dame qui possède une maison à une courte distance de Prague. Notre intention est de nous rendre directement chez elle. Cette dame dont le nom est sans doute familier à vos oreilles...

— Comment l'appellez-vous? dit le baron de Rotenberg.

— La baronne Hamelin, dit le comte de Schonwald, elle nous recevra parfaitement, et il y a dans ses écuries des chevaux qu'elle s'empressera de mettre à notre disposition. Bien plus, elle nous procurera autant d'hommes qu'il nous en faudra pour ne pas avoir à redouter les émissaires de Zitzka, si par hasard nous les rencontrerions.

— La bonté et l'hospitalité de la baronne sont célèbres, observa le baron de Rotenberg: et puis, elle ne doit pas être partisan de Zitzka.

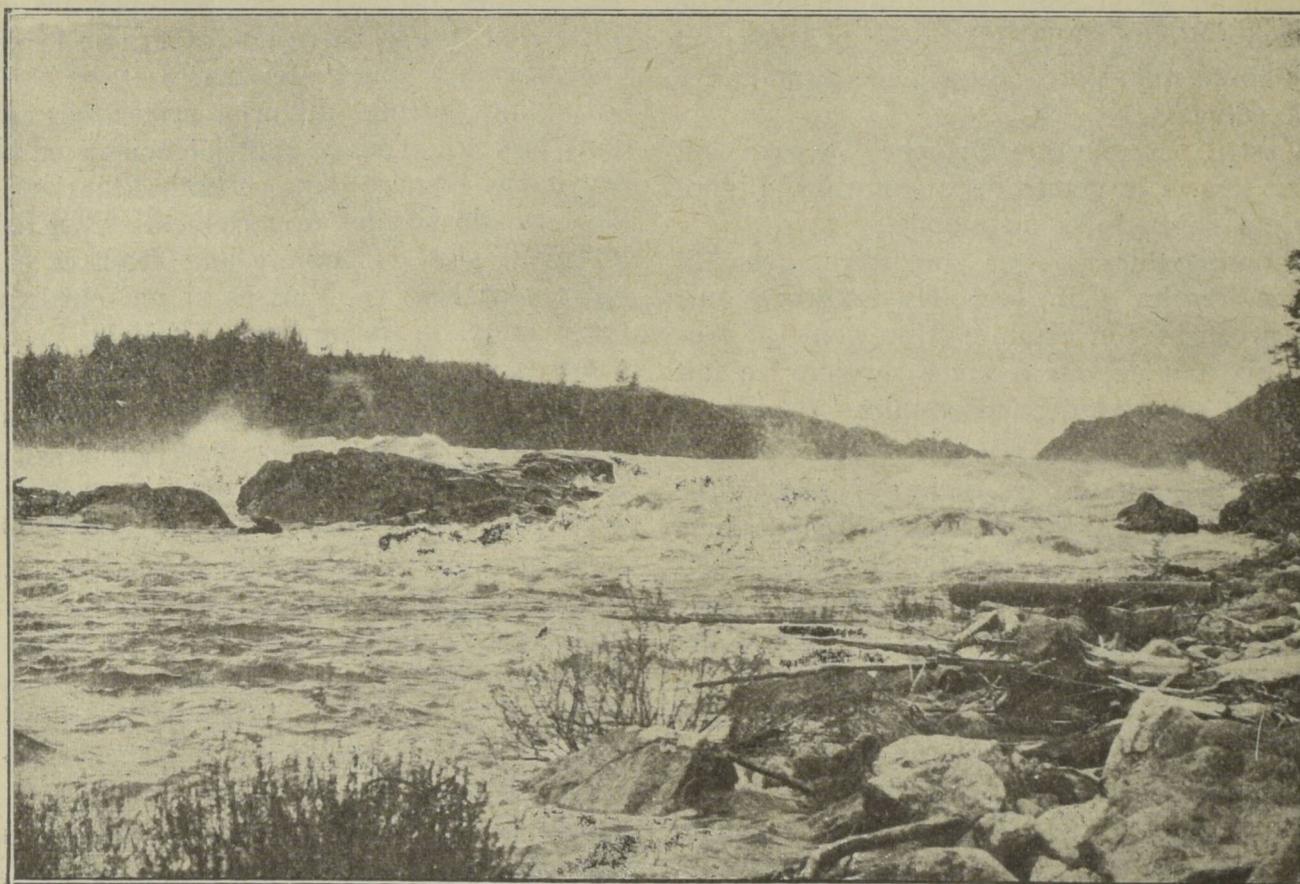
— Ainsi donc, va pour la maison blanche, s'écria le comte de Schonwald.

— Et notre jeune libérateur, Angelo Gaspard nous accompagnera, ajouta le baron de Rotenberg. Il nous a si galamment rendu à la liberté que nous sommes tenus désormais de lui faire partager le luxe et la fortune auxquels nous sommes tous habitués.

Cette remarque fut chaleureusement accueillie par le marquis de Schomberg; et même par le comte de Schonwald. Notre héroïne accepta volontiers la proposition qui lui était faite de les suivre, car sa mission était accomplie et un secret instinct lui faisait désirer la dame mystérieuse du château de Rotenberg.

Les seigneurs et Blanche abordèrent à un mille environ au-delà du faubourg sud de la ville; et abandonnant le bateau au cour du fleuve, ils se dirigèrent rapidement vers la demeure de la baronne Hamelin, qui n'était pas considérablement éloignée.

(A suivre)



LA CHUTE A CARON

telle qu'elle apparaissait avant la construction du barrage de l'Alcoa.